P. O. gall. app. 10

Petitot

RÉPERTOIRE

DU

THÉÂTRE FRANÇOIS.

COMÉDIES.

TOME DOUZIEME.

Bayerische
Staatsbibliothek
München

RÉPERTOIRE
DU
THÉÂTRE FRANÇOIS,
OU
RECUEIL
DES TRAGÉDIES ET COMEDIES
RESTÉES AU THÉATRE DEPUIS ROTROU,

POUR FAIRE SUITE AUX ÉDITIONS IN-OCTAVO
DE CORNEILLE, MOLIERE, RACINE, REGNARD, CRÉBILLON,
ET AU THÉATRE DE VOLTAIRE.

AVEC DES NOTICES SUR CHAQUE AUTEUR,
ET L'EXAMEN DE CHAQUE PIECE.

PAR M. PETITOT.

TOME DIX-NEUVIEME.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ.
CHEZ PERLET, LIBRAIRE, RUE DE TOURNON, N° 1133.

M. DCCCIV.

Bayerische
Staatsbibliothek
München

RÉPERTOIRE
DU
THÉÂTRE FRANÇOIS,
OU
RECUEIL
DES TRAGÉDIES ET COMÉDIES
RESTÉES AU THÉÂTRE DEPUIS ROTROU,

POUR FAIRE SUITE AUX ÉDITIONS IN-OCTAVO
DE CORNEILLE, MOLIERE, RACINE, REGNARD, CRÉBILLON,
ET AU THÉÂTRE DE VOLTAIRE.

AVEC DES NOTICES SUR CHAQUE AUTEUR,
ET L'EXAMEN DE CHAQUE PIÈCE.

PAR M. PETITOT.

TOME DIX-NEUVIEME.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ.

CHEZ PERLET, LIBRAIRE, RUE DE TOURNON, Nº 1133.

M. DCCCIV.

Bayerische
Staatsbibliothek
München

CRISPIN
RIVAL DE SON MAITRE,
COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,
DE LE SAGE,

Représentée pour la premiere fois le 15 mars 1707.

ACTEURS.

M. ORONTE, bourgeois de Paris.

MADAME ORONTE, sa femme.

ANGÉLIQUE, leur fille, promise à Damis.

VALERE, amant d'Angélique.

M. ORGON, pere de Damis.

LISETTE, suivante d'Angélique.

CRISPIN, valet de Valere.

LA BRANCHE, valet de Damis.

La scene est à Paris.

CRISPIN
RIVAL DE SON MAITRE,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

VALERE, CRISPIN.

VALERE.

Ah ! te voilà, bourreau ?

CRISPIN.

Parlons sans emportement.

VALERE.

Coquin !

CRISPIN.

Laissons là, je vous prie, nos qualités... De quoi vous plaignez-vous ?

VALERE.

De quoi je me plains ? traître ! Tu m'avois demandé congé pour huit jours, et il y a plus d'un mois que je ne t'ai vu. Est-ce ainsi qu'un valet doit servir ?

CRISPIN.

Parbleu ! monsieur, je vous sers comme vous me payez : il me semble que l'un n'a pas plus de sujet de se plaindre que l'autre.

VALERE.

Je voudrois bien savoir d'où tu peux venir ?

CRISPIN.

Je viens de travailler à ma fortune. J'ai été en Touraine avec un chevalier de mes amis faire une petite expédition.

VALERE.

Quelle expédition ?

CRISPIN.

Lever un droit qu'il s'est acquis sur les gens de province par sa maniere de jouer.

VALERE.

Tu viens donc fort à propos, car je n'ai point d'argent, et tu dois être en état de m'en prêter ?

CRISPIN.

Non, monsieur. Nous n'avons pas fait une heureuse pêche ; le poisson a vu l'hameçon, il n'a point voulu mordre à l'appât.

VALERE.

Le bon fonds de garçon que voilà ! Ecoute, Crispin ; je veux bien te pardonner le passé, j'ai besoin de ton industrie.

CRISPIN.

Quelle clémence !

VALERE.

Je suis dans un grand embarras.

CRISPIN.

Vos créanciers s'impatientent-ils ? Ce gros marchand, à qui vous avez fait un billet de neuf cents francs pour trente pistoles d'étoffe qu'il vous a fournie, auroit-il obtenu sentence contre vous?

VALERE.

Non.

CRISPIN.

Ah ! j'entends. Cette généreuse marquise qui alla elle-même payer votre tailleur, qui vous avoit fait assigner, a découvert que nous agissions de concert avec lui ?

VALERE.

Ce n'est point cela, Crispin. Je suis devenu amoureux.

CRISPIN.

Oh ! oh !... Et de qui par aventure ?

VALERE.

D'Angélique, fille unique de monsieur Oronte.

CRISPIN.

Je la connois de vue. Peste ! la jolie figure ! Son pere, si je ne me trompe, est un bourgeois qui demeure en ce logis et qui est très riche ?

VALERE.

Oui ; il a trois grandes maisons dans les plus beaux quartiers de Paris.

CRISPIN.

L'adorable personne qu'Angélique !

VALERE.

De plus il passe pour avoir de l'argent comptant.

CRISPIN.

Je connois tout l'excès de votre amour... Mais où en êtes-vous avec la petite fille ? Elle sait vos sentimens ?

VALERE.

Depuis huit jours que j'ai un libre accès chez son pere, j'ai si bien fait qu'elle me voit d'un œil favorable ; mais Lisette, sa femme-de-chambre, m'apprit hier une nouvelle qui me met au désespoir.

CRISPIN.

Eh ! que vous a-t-elle dit, cette désespérante Lisette ?

VALERE.

Que j'ai un rival, que monsieur Oronte a donné sa parole à un jeune homme de province, qui doit incessamment arriver à Paris pour épouser Angélique.

CRISPIN.

Eh ! qui est ce rival ?

VALERE.

C'est ce que je ne sais point encore ; on appela Lisette dans le tems qu'elle me disoit cette fâ-

cheuse nouvelle, et je fus obligé de me retirer sans apprendre son nom.

CRISPIN.

Nous avons bien la mine de n'être pas sitôt propriétaires des trois belles maisons de monsieur Oronte.

VALERE.

Va trouver Lisette de ma part. Parle-lui; après cela nous prendrons nos mesures.

CRISPIN.

Laissez-moi faire.

VALERE.

Je vais t'attendre au logis. (*il sort.*)

CRISPIN, *seul.*

Que je suis las d'être valet!... Ah! Crispin, c'est ta faute! Tu as toujours donné dans la bagatelle; tu devrois présentement briller dans la finance... Avec l'esprit que j'ai, morbleu! j'aurois déja fait plus d'une banqueroute.

SCENE II.

CRISPIN, LA BRANCHE.

LA BRANCHE, *à part.*

N'est-ce pas là Crispin?

CRISPIN, *à part.*

Est-ce là La Branche que je vois?

LA BRANCHE, *à part.*

C'est Crispin, c'est lui-même.

CRISPIN, *à part.*

C'est La Branche, ou je meurs. (*à La Branche.*) L'heureuse rencontre ! Que je t'embrasse, mon cher ! Franchement, ne te voyant plus paroître à Paris, je craignois que quelque arrêt de la cour ne t'en eût éloigné.

LA BRANCHE.

Ma foi ! mon ami, je l'ai échappé belle depuis que je ne t'ai vu : on m'a voulu donner de l'occupation sur mer ; j'ai pensé être du dernier détachement de la Tournelle.

CRISPIN.

Tudieu !... Qu'avois-tu donc fait ?

LA BRANCHE.

Une nuit je m'avisai d'arrêter, dans une rue détournée, un marchand étranger pour lui demander, par curiosité, des nouvelles de son pays. Comme il n'entendoit pas le françois, il crut que je lui demandois la bourse. Il crie au voleur. Le guet vient : on me prend pour un frippon ; on me mene au Châtelet. J'y ai demeuré sept semaines.

CRISPIN.

Sept semaines !

LA BRANCHE.

J'y aurois demeuré bien davantage sans la niece d'une revendeuse à la toilette.

CRISPIN.

Est-il vrai?

LA BRANCHE.

On étoit furieusement prévenu contre moi; mais cette bonne amie se donna tant de mouvement qu'elle fit connoître mon innocence.

CRISPIN.

Il est bon d'avoir de puissans amis.

LA BRANCHE.

Cette aventure m'a fait faire des réflexions.

CRISPIN.

Je le crois. Tu n'es plus curieux de savoir des nouvelles des pays étrangers?

LA BRANCHE.

Non, ventrebleu! Je me suis remis dans le service... Et toi, Crispin, travailles-tu toujours?

CRISPIN.

Non, je suis, comme toi, un frippon honoraire. Je suis rentré dans le service aussi: mais je sers un maître sans bien; ce qui suppose un valet sans gages. Je ne suis pas trop content de ma condition.

LA BRANCHE.

Je le suis assez de la mienne, moi. Je demeure

à Chartres ; j'y sers un jeune homme appelé Damis. C'est un aimable garçon : il aime le jeu, le vin, les femmes ; c'est un homme universel. Nous faisons ensemble toutes sortes de débauches : cela m'amuse ; cela me détourne de mal faire.

CRISPIN.

L'innocente vie !

LA BRANCHE.

N'est-il pas vrai ?

CRISPIN.

Assurément. Mais dis-moi, La Branche, qu'es-tu venu faire à Paris ? Où vas-tu ?

LA BRANCHE, *lui montrant la maison de M. Oronte.*

Je vais dans cette maison.

CRISPIN.

Chez monsieur Oronte ?

LA BRANCHE.

Sa fille est promise à Damis.

CRISPIN.

Angélique promise à ton maître ?

LA BRANCHE.

Monsieur Orgon, pere de Damis, étoit à Paris il y a quinze jours ; j'y étois avec lui : nous allâmes voir monsieur Oronte, qui est de ses anciens amis, et ils arrêterent entre eux ce mariage.

CRISPIN.

C'est donc une affaire résolue ?

LA BRANCHE.

Oui; le contrat est déja signé des deux peres et de madame Oronte. La dot, qui est de vingt-mille écus en argent comptant, est toute prête. On n'attend que l'arrivée de Damis pour terminer la chose.

CRISPIN.

Ah! parbleu! cela étant, Valere mon maître n'a donc qu'à chercher fortune ailleurs?

LA BRANCHE.

Quoi! ton maître?...

CRISPIN.

Il est amoureux de cette même Angélique; mais puisque Damis...

LA BRANCHE.

Oh! Damis n'épousera point Angélique: il y a une petite difficulté.

CRISPIN.

Et quelle?

LA BRANCHE.

Pendant que son pere le marioit ici, il s'est marié à Chartres, lui.

CRISPIN.

Comment donc?

LA BRANCHE.

Il aimoit une jeune personne avec qui il avoit fait les choses de maniere qu'au retour du bonhomme Orgon il s'est fait, en secret, une assem-

blée de parens. La fille est de condition ; Damis a été obligé de l'épouser.

CRISPIN.

Oh ! cela change la these.

LA BRANCHE.

J'ai trouvé les habits de noce de mon maître tout faits ; j'ai ordre de les emporter à Chartres aussitôt que j'aurai vu monsieur et madame Oronte, et retiré la parole de monsieur Orgon.

CRISPIN.

Retirer la parole de monsieur Orgon ?

LA BRANCHE.

C'est ce qui m'amene à Paris... Sans adieu, Crispin. Nous nous reverrons.

CRISPIN.

Attends, La Branche, attends, mon enfant. Il me vient une idée... Dis-moi un peu ; ton maître est-il connu de monsieur Oronte ?

LA BRANCHE.

Ils ne se sont jamais vus.

CRISPIN.

Ventrebleu ! si tu voulois, il y auroit un beau coup à faire... Mais après ton aventure du Châtelet je crains que tu ne manques de courage.

LA BRANCHE.

Non, non ; tu n'as qu'à dire : une tempête essuyée n'empêche point un bon matelot de se remettre en mer. Parle ; de quoi s'agit-il ? Est-ce

que tu voudrois faire passer ton maître pour Damis, et lui faire épouser...

CRISPIN.

Mon maître ? Fi donc ! voilà un plaisant gueux pour une fille comme Angélique ! Je lui destine un meilleur parti.

LA BRANCHE.

Qui donc ?

CRISPIN.

Moi.

LA BRANCHE.

Malepeste ! tu as raison, cela n'est pas mal imaginé au moins.

CRISPIN.

Je suis aussi amoureux d'elle.

LA BRANCHE.

J'approuve ton amour.

CRISPIN.

Je prendrai le nom de Damis.

LA BRANCHE.

C'est bien dit.

CRISPIN.

J'épouserai Angélique.

LA BRANCHE.

J'y consens.

CRISPIN.

Je toucherai la dot.

LA BRANCHE.

Fort bien.

CRISPIN.

Et je disparoîtrai avant qu'on en vienne aux éclaircissemens.

LA BRANCHE.

Expliquons-nous mieux sur cet article.

CRISPIN.

Pourquoi?

LA BRANCHE.

Tu parles de disparoître avec la dot, sans faire mention de moi. Il y a quelque chose à corriger dans ce plan-là.

CRISPIN.

Oh! nous disparoîtrons ensemble.

LA BRANCHE.

A cette condition-là je te sers de croupier... Le coup, je l'avoue, est un peu hardi; mais mon audace se réveille, et je sens que je suis né pour les grandes choses... Où irons-nous cacher la dot?

CRISPIN.

Dans le fond de quelque province éloignée.

LA BRANCHE.

Je crois qu'elle sera mieux hors du royaume. Qu'en dis-tu?

CRISPIN.

C'est ce que nous verrons. Apprends-moi de quel caractere est monsieur Oronte.

LA BRANCHE.

C'est un bourgeois fort simple, un petit génie.

CRISPIN.

Et madame Oronte ?

LA BRANCHE.

Une femme de vingt-cinq à soixante ans; une femme qui s'aime, et qui est d'un esprit tellement incertain, qu'elle croit dans le même moment le pour et le contre.

CRISPIN.

Cela suffit. Il faut à présent emprunter des habits pour...

LA BRANCHE.

Tu peux te servir de ceux de mon maître... Oui, justement, tu es à-peu-près de sa taille.

CRISPIN.

Peste! il n'est pas mal fait!

LA BRANCHE.

Je vois sortir quelqu'un de chez monsieur Oronte... Allons dans mon auberge concerter l'exécution de notre entreprise.

CRISPIN.

Il faut auparavant que je coure au logis parler à Valere, et que je l'engage, par une fausse confidence, à ne point venir de quelques jours chez monsieur Oronte. Je t'aurai bientôt rejoint.

(*il s'en va d'un côté, et la Branche de l'autre.*)

SCENE III.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Oui, Lisette, depuis que Valere m'a découvert sa passion, un secret chagrin me dévore, et je sens que si j'épouse Damis, il m'en coûtera le repos de ma vie.

LISETTE.

Voilà un dangereux homme que ce Valere!

ANGÉLIQUE.

Que je suis malheureuse! Entre dans ma situation, Lisette. Que dois-je faire? Conseille-moi, je t'en conjure.

LISETTE.

Quel conseil pouvez-vous attendre de moi?

ANGÉLIQUE.

Celui que t'inspirera l'intérêt que tu prends à ce qui me touche.

LISETTE.

On ne peut vous donner que deux sortes de conseils, l'un d'oublier Valere, et l'autre de vous roidir contre l'autorité paternelle. Vous avez trop d'amour pour suivre le premier; j'ai la conscience trop délicate pour vous donner le second. Cela est embarrassant, comme vous voyez.

ANGÉLIQUE.

Ah! Lisette, tu me désesperes.

LISETTE.

Attendez... Il me semble pourtant que l'on peut concilier votre amour et ma conscience... Oui, allons trouver votre mere.

ANGÉLIQUE.

Que lui dire?

LISETTE.

Avouons-lui tout. Elle aime qu'on la flatte, qu'on la caresse; flattons-la, caressons-la. Dans le fond elle a de l'amitié pour vous, et elle obligera peut-être monsieur Oronte à retirer sa parole.

ANGÉLIQUE.

Tu as raison, Lisette; mais je crains...

LISETTE.

Quoi?

ANGÉLIQUE.

Tu connois ma mere; son esprit a si peu de fermeté!

LISETTE.

Il est vrai qu'elle est toujours du sentiment de celui qui lui parle le dernier. N'importe, ne laissons pas de l'attirer dans notre parti... Mais je la vois... Retirez-vous pour un moment; vous reviendrez quand je vous en ferai signe.

(*Angélique se retire au fond du théâtre.*)

SCENE IV.

MADAME ORONTE, LISETTE, ANGELIQUE, *dans le fond.*

LISETTE, *feignant de ne pas voir madame Oronte.* Il faut convenir que madame Oronte est une des plus aimables femmes de Paris !

MADAME ORONTE.

Vous êtes flatteuse, Lisette.

LISETTE.

Ah! madame, je ne vous voyois pas... Ces paroles que vous venez d'entendre sont la suite d'un entretien que je viens d'avoir avec mademoiselle Angélique au sujet de son mariage: « Vous avez, lui disois-je, la plus judicieuse de « toutes les meres, la plus raisonnable ! »

MADAME ORONTE.

Effectivement, Lisette, je ne ressemble guere aux autres femmes; c'est toujours la raison qui me détermine.

LISETTE.

Sans doute.

MADAME ORONTE.

Je n'ai ni entêtement, ni caprice.

LISETTE.

Et avec cela vous êtes la meilleure mere du

monde. Je mets en fait que si votre fille avoit de la répugnance à épouser Damis, vous ne voudriez pas contraindre là-dessus son inclination.

MADAME ORONTE.

Moi, la contraindre? moi, gêner ma fille? à dieu ne plaise que je fasse la moindre violence à ses sentimens! Dites-moi, Lisette, auroit-elle de l'aversion pour Damis?

LISETTE.

Eh! mais...

MADAME ORONTE.

Ne me cachez rien.

LISETTE.

Puisque vous voulez savoir les choses, madame, je vous dirai qu'elle a de la répugnance pour ce mariage.

MADAME ORONTE.

Elle a peut-être une passion dans le cœur?

LISETTE.

Oh! madame, c'est la regle; quand une fille a de l'aversion pour un homme qu'on lui destine pour mari, cela suppose toujours qu'elle a de l'inclination pour un autre. Vous m'avez dit, par exemple, que vous haïssiez monsieur Oronte la premiere fois qu'on vous le proposa, parceque vous aimiez un officier qui mourut au siege de Candie.

MADAME ORONTE.

Il est vrai ; et si ce pauvre garçon ne fût pas mort, je n'aurois jamais épousé monsieur Oronte.

LISETTE.

Eh bien ! madame, mademoiselle votre fille est dans la même disposition où vous étiez avant le siege de Candie.

MADAME ORONTE.

Et qui est donc le cavalier qui a trouvé le secret de lui plaire ?

LISETTE.

C'est ce jeune gentilhomme qui vient jouer chez vous depuis quelques jours.

MADAME ORONTE.

Qui, Valere ?

LISETTE.

Lui-même.

MADAME ORONTE.

A propos, vous m'en faites souvenir : il nous regardoit hier, Angélique et moi, avec des yeux si passionnés... Êtes-vous bien assurée, Lisette, que c'est de ma fille qu'il est amoureux ?

LISETTE, *faisant signe à Angélique de s'approcher.*

Oui, madame ; il me l'a dit lui-même, et il m'a chargée de vous prier de sa part de trouver bon qu'il vienne vous en faire la demande.

ANGÉLIQUE, *s'approchant.*

Pardonnez, madame, si mes sentimens ne sont pas conformes aux vôtres; mais vous savez...

MADAME ORONTE.

Je sais bien qu'une fille ne regle pas toujours les mouvemens de son cœur sur les vues de ses parens; mais je suis tendre, je suis bonne, j'entre dans vos peines : en un mot, j'agrée la recherche de Valere.

ANGÉLIQUE.

Je ne puis vous exprimer, madame, tout le ressentiment que j'ai de vos bontés.

LISETTE.

Ce n'est pas assez, madame; monsieur Oronte est un petit opiniâtre : si vous ne soutenez pas avec vigueur...

MADAME ORONTE.

Oh! n'ayez point d'inquiétude là-dessus. Je prends Valere sous ma protection : ma fille n'aura point d'autre époux que lui; c'est moi qui vous le dis... (*Appercevant monsieur Oronte.*) Mon mari vient; vous allez voir de quel ton je vais lui parler!

SCENE V.

M. ORONTE, MADAME ORONTE, ANGELIQUE, LISETTE.

MADAME ORONTE.

Vous venez fort à propos, monsieur : j'ai à vous dire que je ne suis plus dans le dessein de marier ma fille avec Damis.

M. ORONTE.

Ah ! ah ! peut-on savoir, madame, pourquoi vous avez changé de résolution ?

MADAME ORONTE.

C'est qu'il se présente un meilleur parti pour Angélique. Valere la demande. Il n'est pas à la vérité si riche que Damis; mais il est gentilhomme, et en faveur de sa noblesse nous devons lui passer son peu de bien.

LISETTE, *bas*.

Bon !

M. ORONTE.

J'estime Valere, et, sans faire attention à son peu de bien, je lui donnerois très volontiers ma fille si je le pouvois avec honneur ; mais cela ne se peut pas, madame.

MADAME ORONTE.

D'où vient, monsieur ?

M. ORONTE.

D'où vient? voulez-vous que nous manquions de parole à monsieur Orgon, notre ancien ami? Avez-vous quelque sujet de vous plaindre de lui?

MADAME ORONTE.

Non.

LISETTE, *bas.*

Courage! ne mollissez point!

M. ORONTE.

Pourquoi donc lui faire un pareil affront? Songez que le contrat est signé, que tous les préparatifs sont faits, et que nous n'attendons que Damis. La chose n'est-elle pas trop avancée pour s'en dédire?

MADAME ORONTE.

Effectivement je n'avois pas fait toutes ces réflexions.

LISETTE, *à part.*

Adieu! la girouette va tourner!

M. ORONTE.

Vous êtes trop raisonnable, madame, pour vouloir vous opposer à ce mariage.

MADAME ORONTE.

Oh! je ne m'y oppose pas.

LISETTE, *à part.*

Mort de ma vie! est-ce là une femme? elle ne contredit point!

MADAME ORONTE.

Vous le voyez, Lisette, j'ai fait ce que j'ai pu pour Valere.

LISETTE.

Oui, vraiment, voilà un amant bien protégé !

M. ORONTE, *voyant paroître La Branche.*

J'apperçois le valet de Damis.

SCENE VI.

M. ORONTE, MADAME ORONTE, ANGELIQUE, LISETTE, LA BRANCHE.

LA BRANCHE.

Très humble serviteur à monsieur et à madame Oronte... Serviteur très humble à mademoiselle Angélique... Bon jour, Lisette.

M. ORONTE.

Eh bien, La Branche, quelle nouvelle ?

LA BRANCHE.

Monsieur Damis, votre gendre et mon maître, vient d'arriver de Chartres : il marche sur mes pas ; j'ai pris les devans pour vous en avertir.

ANGÉLIQUE, *à part.*

O ciel !

M. ORONTE.

Je l'attendois avec impatience... Mais pourquoi n'est-il pas venu tout droit chez moi ? Dans les

termes où nous en sommes doit-il faire ces façons-là ?

LA BRANCHE.

Oh ! monsieur, il sait trop bien vivre pour en user si familièrement avec vous. C'est le garçon de France qui a les meilleures manieres ; quoique je sois son valet, je n'en puis dire que du bien.

MADAME ORONTE.

Est-il poli ? est-il sage ?

LA BRANCHE.

S'il est sage, madame ? il a été élevé avec la plus brillante jeunesse de Paris. Tudieu ! c'est une tête bien sensée.

M. ORONTE.

Et M. Orgon, n'est-il pas avec lui ?

LA BRANCHE.

Non, monsieur ; de vives atteintes de goutte l'ont empêché de se mettre en chemin.

M. ORONTE.

Le pauvre bon homme !

LA BRANCHE.

Cela l'a pris subitement la veille de notre départ... Voici une lettre qu'il vous écrit.

M. ORONTE, *prenant la lettre et en lisant le dessus.*

« A M. Craquet, médecin, dans la rue du Sé-« pulcre. »

LA BRANCHE, *reprenant la lettre.*

Ce n'est point cela, monsieur.

M. ORONTE, *riant.*

Voilà un médecin qui loge dans le quartier de ses malades.

LA BRANCHE, *tirant plusieurs lettres de sa poche.*

J'ai plusieurs lettres que je me suis chargé de rendre à leurs adresses... Voyons celle-ci. (*il lit.*) A M. Bredouillet, avocat au parlement, rue des Mauvaises Paroles... Ce n'est point encore cela; passons à l'autre. (*il lit.*) A M. Gourmandin, chanoine de... Ouais! je ne trouverai point celle que je cherche... (*il lit.*) A M. Oronte... Ah! voici la lettre de M. Orgon... il l'a écrite d'une main si tremblante que vous n'en reconnoîtrez pas l'écriture.

M. ORONTE.

En effet elle n'est pas reconnoissable.

LA BRANCHE.

La goutte est un terrible mal!... Le ciel vous en veuille préserver, aussi bien que madame Oronte, mademoiselle Angélique, Lisette, et toute la compagnie!

M. ORONTE, *ouvrant la lettre et la lisant.*

« Je me disposois à partir avec Damis; mais la « goutte m'en a empêché. Néanmoins, comme « ma présence n'est point absolument nécessaire « à Paris, je n'ai pas voulu que mon indisposi- « tion retardât un mariage qui fait ma plus chere « envie, et toute la consolation de ma vieillesse.

« Je vous envoie mon fils; servez-lui de pere « comme à votre fille. Je trouverai bon tout ce « que vous ferez. »

« De Chartres,

« Votre affectionné serviteur,

ORGON.

Que je le plains! (*voyant paroître Crispin vêtu des habits de Damis.*) Mais qui est ce jeune homme qui s'avance? Ne seroit-ce point Damis?

LA BRANCHE.

C'est lui-même. (*à madame Oronte.*) Qu'en dites-vous, madame? n'a-t'il pas un air qui prévient en sa faveur?

MADAME ORONTE.

Il n'est pas mal fait, vraiment.

SCENE VII.

M. ORONTE, MADAME ORONTE, ANGELIQUE, LISETTE, CRISPIN, LA BRANCHE.

CRISPIN, *à La Branche.*

La Branche!

LA BRANCHE.

Monsieur?

CRISPIN, *montrant M. Oronte.*

Est-ce là M. Oronte, mon illustre beau-pere?

LA BRANCHE.

Oui, vous le voyez en propre original.

M. ORONTE, *à Crispin, en l'embrassant.*

Soyez le bien-venu, mon gendre; embrassez-moi.

CRISPIN, *embrassant M. Oronte.*

Ma joie est extrême de pouvoir vous témoigner l'extrême joie que j'ai de vous embrasser. (*montrant madame Oronte.*) Voilà sans doute l'aimable enfant qui m'est destinée?

M. ORONTE.

Non, mon gendre, c'est ma femme; voici ma fille Angélique.

CRISPIN.

Malpeste! la jolie famille! je ferois volontiers ma femme de l'une, et ma maîtresse de l'autre.

MADAME ORONTE.

Cela est trop galant! (*bas, à Lisette.*) Il paroît avoir de l'esprit, Lisette.

LISETTE, *bas.*

Et du goût même.

CRISPIN, *à madame Oronte.*

Quel air! quelle grace! quelle noble fierté! Ventrebleu! madame, vous êtes tout adorable!... Mon pere me le disoit bien: Tu verras madame Oronte; c'est la beauté la plus piquante!

MADAME ORONTE.

Fi donc!

CRISPIN.

La plus désag... Je voudrois, disoit-il, qu'elle fût veuve, je l'aurois bientôt épousée !

M. ORONTE, *riant.*

Je lui suis, parbleu ! bien obligé.

MADAME ORONTE, *à Crispin.*

Je l'estime infiniment monsieur votre pere... Que je suis fâchée qu'il n'ait pu venir avec vous !

CRISPIN.

Qu'il est mortifié de ne pouvoir être de la noce ! il se promettoit bien de danser la bourrée avec madame Oronte.

LA BRANCHE, *à M. Oronte.*

Il vous prie d'achever promptement ce mariage; car il a une furieuse impatience d'avoir sa bru auprès de lui.

M. ORONTE.

Eh ! mais, toutes les conditions sont arrêtées entre nous et signées; il ne reste plus qu'à terminer la chose et compter la dot.

CRISPIN.

Compter la dot ?... Oui, c'est fort bien dit !... La Branche. (*à M. Oronte.*) Permettez que je donne une commission à mon valet... (*à La Branche.*) Va chez le marquis... (*bas.*) Va-t'en arrêter des chevaux pour cette nuit... Tu m'entends ?... (*haut.*) et tu lui diras que je lui baise les mains.

LA BRANCHE, *sortant.*

J'y vole.

SCENE VIII.

M. ORONTE, MADAME ORONTE, ANGELIQUE, CRISPIN, LISETTE.

M. ORONTE, *à Crispin.*

Revenons à votre pere : je suis très affligé de son indisposition ; mais satisfaites, je vous prie, ma curiosité. Dites-moi un peu des nouvelles de son procès.

CRISPIN, *embarrassé, et appelant.*

La Branche !

M. ORONTE.

Vous êtes bien ému ! qu'avez-vous ?

CRISPIN, *à part.*

Maugrebleu de la question ! (*à M. Oronte.*) J'ai oublié de charger La Branche. (*à part.*) Il devoit bien me parler de ce procès-là !

M. ORONTE.

Il reviendra... Eh bien ! ce procès a-t-il enfin été jugé ?

CRISPIN.

Oui, dieu merci ! l'affaire en est faite.

M. ORONTE.

Et vous l'avez gagné ?

CRISPIN.

Avec dépens.

M. ORONTE.

J'en suis ravi, je vous assure.

MADAME ORONTE.

Le ciel en soit loué!

CRISPIN.

Mon pere avoit cette affaire à cœur; il auroit donné tout son bien aux juges plutôt que d'en avoir le démenti.

M. ORONTE.

Ma foi! cette affaire lui a bien coûté de l'argent, n'est-ce pas?

CRISPIN.

Je vous en réponds!... Mais la justice est une si belle chose qu'on ne sauroit trop l'acheter.

M. ORONTE.

J'en conviens... Mais, outre cela, ce procès lui a bien donné de la peine?

CRISPIN.

Oh! cela n'est pas concevable! Il avoit affaire au plus grand chicaneur, au moins raisonnable de tous les hommes!

M. ORONTE.

Qu'appelez-vous de tous les hommes? il m'a dit que sa partie étoit une femme.

CRISPIN.

Oui, sa partie étoit une femme, d'accord;

mais cette femme avoit dans ses intérêts un certain vieux Normand qui lui donnoit des conseils. C'est cet homme-là qui a bien fait de la peine à mon pere... Mais changeons de discours; laissons là les procès : je ne veux m'occuper que de mon mariage, et que du plaisir de voir madame Oronte.

M. ORONTE.

Eh bien ! allons, mon gendre, entrons : je vais ordonner les apprêts de vos noces.

CRISPIN, *présentant la main à Madame Oronte.*

Madame.

MADAME ORONTE, *à Angélique.*

Vous n'êtes pas à plaindre, ma fille, Damis a du mérite ! (*M. et madame Oronte entrent chez eux avec Crispin.*)

SCENE IX.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Hélas ! que vais-je devenir ?

LISETTE.

Vous allez devenir femme de M. Damis ; cela n'est pas difficile à deviner.

ANGÉLIQUE, *pleurant.*

Ah ! Lisette, tu sais mes sentimens, montre-toi sensible à mes peines !

LISETTE, *pleurant aussi.*

La pauvre enfant !

ANGÉLIQUE.

Auras-tu la dureté de m'abandonner à mon sort?

LISETTE.

Vous me fendez le cœur !

ANGÉLIQUE.

Lisette, ma chere Lisette !

LISETTE.

Ne m'en dites pas davantage : je suis si touchée que je pourrois bien vous donner quelque mauvais conseil, et je vous vois si affligée que vous ne manqueriez pas de le suivre.

SCENE X.

VALERE, ANGELIQUE, LISETTE.

VALERE, *sans voir d'abord Angélique.*

Crispin m'a dit de ne point paroître ici de quelques jours, qu'il méditoit un stratagême ; mais il ne m'a point expliqué ce que c'est. Je ne puis vivre dans cette incertitude.

LISETTE, *à Angélique, en appercevant Valere.*

Valere vient.

VALERE, *en appercevant aussi Angélique.*

Je ne me trompe point... c'est elle-même... Belle Angélique, de grace, apprenez-moi vous-même ma destinée; quel sera le fruit?... Mais quoi! vous pleurez l'une et l'autre!

LISETTE.

Eh! oui, monsieur, nous pleurons, nous nous désespérons; votre rival est arrivé.

VALERE.

Qu'est-ce que j'entends?

LISETTE.

Et dès ce soir il épouse ma maîtresse.

VALERE.

Juste ciel!

LISETTE.

Si du moins après son mariage elle demeuroit à Paris, passe encore! vous pourriez quelquefois tous deux pleurer vos déplaisirs; mais, pour comble de chagrin, il faudra que vous pleuriez séparément.

VALERE.

J'en mourrai... Mais, Lisette, qui est donc cet heureux rival qui m'enleve ce que j'ai de plus cher au monde?

LISETTE.

On le nomme Damis.

VALERE.

Damis ?

LISETTE.

C'est un homme de Chartres.

VALERE.

Je connois tout ce pays-là, et je ne sache point qu'il y ait un autre Damis que le fils de M. Orgon.

LISETTE.

Justement, c'est le fils de M. Orgon qui est votre rival.

VALERE.

Ah ! si nous n'avons que ce Damis à craindre nous devons nous rassurer.

ANGÉLIQUE.

Que dites-vous, Valere ?

VALERE.

Cessons de nous affliger, charmante Angélique; Damis depuis huit jours s'est marié à Chartres.

LISETTE.

Bon !

ANGÉLIQUE.

Vous vous moquez, Valere ; Damis est ici qui s'apprête à recevoir ma main.

LISETTE, *à Valere.*

Il est en ce moment au logis avec monsieur et madame Oronte.

VALERE.

Damis est de mes amis ; et il n'y a pas huit jours qu'il m'a écrit... J'ai sa lettre chez moi.

ANGÉLIQUE.

Que vous mande-t-il ?

VALERE.

Qu'il s'est marié secrètement à Chartres avec une fille de condition.

LISETTE.

Marié secrètement ?... Oh ! oh ! approfondissons un peu cette affaire. Il me paroît qu'elle en vaut bien la peine... Allez, monsieur, allez querir cette lettre et ne perdez point de tems.

VALERE.

Dans un moment je suis de retour. (*il s'en va.*)

LISETTE.

Et nous ne négligeons point cette nouvelle. Je suis fort trompée si nous n'en tirons pas quelque avantage ; elle nous servira du moins à faire suspendre pour quelque tems votre mariage... (*voyant paroître Oronte.*) Je vois venir M. Oronte : pendant que je la lui apprendrai courez en faire part à madame votre mere.

(*Angélique rentre.*)

SCENE XI.

M. ORONTE, LISETTE.

M. ORONTE.

Valere vient de vous quitter, Lisette?

LISETTE.

Oui, monsieur. Il vient de nous dire une chose qui vous surprendra, sur ma parole.

M. ORONTE.

Eh quoi?

LISETTE.

Par ma foi! Damis est un plaisant homme de vouloir avoir deux femmes, pendant que tant d'honnêtes gens sont si fâchés d'en avoir une.

M. ORONTE.

Explique-toi, Lisette.

LISETTE.

Damis est marié: il a épousé secrètement une fille de Chartres, une fille de qualité.

M. ORONTE.

Bon! cela se peut-il, Lisette?

LISETTE.

Il n'y a rien de plus véritable, monsieur; Damis l'a mandé lui-même à Valere, qui est son ami.

M. ORONTE.

Tu me contes une fable, te dis-je.

LISETTE.

Non, monsieur, je vous assure. Valere est allé querir la lettre. Il ne tiendra qu'à vous de la voir.

M. ORONTE.

Encore un coup je ne puis croire ce que tu dis.

LISETTE.

Eh! monsieur, pourquoi ne le croirez-vous pas? les jeunes gens ne sont-ils pas aujourd'hui capables de tout?

M. ORONTE.

Il est vrai qu'ils sont plus corrompus qu'ils ne l'étoient de mon tems.

LISETTE.

Que savons-nous si Damis n'est point un de ces petits scélérats qui ne se font point un scrupule de la pluralité des dots? Cependant la personne qu'il a épousée étant de condition, ce mariage clandestin aura des suites qui ne seront pas fort agréables pour vous.

M. ORONTE.

Ce que tu dis ne laisse pas de mériter qu'on y fasse quelque attention.

LISETTE.

Comment! quelque attention? Si j'étois à votre place, avant que de livrer ma fille je voudrois du moins être éclairci de la chose.

M. ORONTE.

Tu as raison. Je vois paroître le valet de Damis ; il faut que je le sonde finement... Retire-toi, Lisette, et me laisse avec lui.

LISETTE, *à part, en s'en allant.*

Si cette nouvelle pouvoit se confirmer !

SCENE XII.

M. ORONTE, LA BRANCHE.

M. ORONTE.

Approche, La Branche; viens çà. Je te trouve une physionomie d'honnête homme.

LA BRANCHE.

Oh ! monsieur, sans vanité, je suis encore plus honnête homme que ma physionomie.

M. ORONTE.

J'en suis bien aise... Ecoute : ton maître a la mine d'un vert galant ?

LA BRANCHE.

Tudieu ! c'est un joli homme ! Les femmes en sont folles : il a un certain air libre qui les charme... Monsieur Orgon, en le mariant, assure le repos de trente familles pour le moins.

M. ORONTE.

Cela étant, je ne m'étonne point qu'il ait poussé à bout une fille de qualité.

LA BRANCHE.

Que dites-vous?

M. ORONTE.

Il faut, mon ami, que tu me confesses la vérité. Je sais tout: je sais que Damis est marié; qu'il a épousé une fille de Chartres.

LA BRANCHE, *à part.*

Ouf!

M. ORONTE.

Tu te troubles... Je vois qu'on m'a dit vrai: tu es un frippon.

LA BRANCHE.

Moi, monsieur?

M. ORONTE.

Oui, toi, pendard! Je suis instruit de votre dessein, et je prétends te faire punir comme complice d'un projet si criminel.

LA BRANCHE.

Quel projet, monsieur? que je meure si je comprends...

M. ORONTE.

Tu feins d'ignorer ce que je veux dire, traître! mais si tu ne me fais tout-à-l'heure un aveu sincere de toutes choses, je vais te mettre entre les mains de la justice.

LA BRANCHE.

Faites tout ce qu'il vous plaira, monsieur; je n'ai rien à vous avouer. J'ai beau donner la tor-

ture à mon esprit, je ne devine point le sujet de plaintes que vous pouvez avoir contre moi.

M. ORONTE.

Tu ne veux donc pas parler?... Holà! quelqu'un! Qu'on me fasse venir un commissaire.

LA BRANCHE.

Attendez, monsieur; point de bruit. Tout innocent que je suis, vous le prenez sur un ton qui ne laisse pas d'embarrasser mon innocence. Allons, éclaircissons-nous tous deux de sang-froid. Ça, qui vous a dit que mon maître étoit marié?

M. ORONTE.

Qui? il l'a mandé lui-même à un de ses amis, à Valere.

LA BRANCHE.

A Valere, dites-vous?

M. ORONTE.

A Valere, oui. Que répondras-tu à cela?

LA BRANCHE, *riant.*

Rien... Parbleu! le trait est excellent! (*à part.*) Ah! ah! monsieur Valere, vous ne vous y prenez pas mal, ma foi!

M. ORONTE.

Comment! qu'est-ce que cela signifie?

LA BRANCHE, *riant.*

On nous l'avoit bien dit qu'il nous régaleroit

tôt ou tard d'un plat de sa façon : il n'y a pas manqué, comme vous voyez.

M. ORONTE.

Je ne vois point cela.

LA BRANCHE.

Vous l'allez voir, vous l'allez voir. Premièrement, ce Valere aime mademoiselle votre fille, je vous en avertis.

M. ORONTE.

Je le sais bien.

LA BRANCHE.

Lisette est dans ses intérêts; elle entre dans toutes les mesures qu'il prend pour faire réussir sa recherche. Je vais parier que c'est elle qui vous aura débité ce mensonge-là?

M. ORONTE.

Il est vrai.

LA BRANCHE.

Dans l'embarras où l'arrivée de mon maître les a jetés tous deux, qu'ont-ils fait? ils ont fait courir le bruit que Damis étoit marié. Valere même montre une lettre supposée qu'il dit avoir reçue de mon maître; et tout cela, vous m'entendez bien, pour suspendre le mariage d'Angélique.

M. ORONTE, *à part.*

Ce qu'il dit est assez vraisemblable.

LA BRANCHE.

Et, pendant que vous approfondirez ce faux bruit, Lisette gagnera l'esprit de sa maîtresse, et lui fera faire quelque mauvais pas; après quoi vous ne pourrez plus la refuser à Valere.

M. ORONTE, *à part.*

Hon! hon! ce raisonnement est assez raisonnable!

LA BRANCHE.

Mais, ma foi! les trompeurs seront trompés! Monsieur Oronte est homme d'esprit, homme de tête; ce n'est point à lui qu'il faut se jouer!

M. ORONTE.

Non, parbleu!

LA BRANCHE.

Vous savez toutes les rubriques du monde, toutes les ruses qu'un amant met en usage pour supplanter son rival?

M. ORONTE.

Je t'en réponds! Je vois bien que ton maître n'est point marié... Admirez un peu la fourberie de Valere! il assure qu'il est intime ami de Damis, et je vais parier qu'ils ne se connoissent seulement pas?

LA BRANCHE.

Sans doute... Malpeste! monsieur, que vous êtes pénétrant! Comment? rien ne vous échappe.

M. ORONTE.

Je ne me trompe guere dans mes conjectures... J'apperçois ton maître ; je veux rire avec lui de son prétendu mariage. (*riant.*) Ah ! ah ! ah ! ah !

LA BRANCHE, *riant aussi.*

Hé ! hé ! hé ! hé ! hé ! hé ! hé !

SCENE XIII.

M. ORONTE, CRISPIN, LA BRANCHE.

M. ORONTE, *à Crispin.*

Vous ne savez pas, mon gendre, ce que l'on dit de vous ? Que cela est plaisant ! On m'est venu donner avis, mais avis comme d'une chose assurée que vous étiez marié : vous avez, dit-on, épousé secrètement une fille de Chartres. Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! est-ce que vous ne trouvez pas cela plaisant ?

LA BRANCHE, *faisant des signes à Crispin.*

Hé ! hé ! hé ! hé ! il n'y a rien de si plaisant !

CRISPIN.

Ho ! ho ! ho ! ho ! cela est tout-à-fait plaisant !

M. ORONTE.

Un autre, j'en suis sûr, seroit assez sot pour donner là-dedans ; mais moi, serviteur !

LA BRANCHE.

Oh! diable, monsieur Oronte est un des plus gros génies...

CRISPIN.

Je voudrois savoir qui peut être l'auteur d'un bruit si ridicule?

LA BRANCHE.

Monsieur dit que c'est un gentilhomme appelé Valere.

CRISPIN, *faisant l'étonné.*

Valere? Qui est cet homme-là?

LA BRANCHE, *à M. Oronte.*

Vous voyez bien, monsieur, qu'il ne le connoît pas. (*à Crispin.*) Eh! là, c'est ce jeune homme que tu sais... que vous savez, dis-je... qui est votre rival, à ce qu'on nous a dit.

CRISPIN.

Ah! oui, oui, je m'en souviens: à telles enseignes qu'on nous a dit qu'il a peu de bien, et qu'il doit beaucoup; mais qu'il couche en joue la fille de monsieur Oronte, et que ses créanciers font des vœux très ardens pour la prospérité de ce mariage.

M. ORONTE.

Ils n'ont qu'à s'y attendre, vraiment; ils n'ont qu'à s'y attendre!

LA BRANCHE.

Il n'est pas sot, ce Valere; il n'est, parbleu! pas sot!

M. ORONTE.

Je ne suis pas bête, non plus, je ne suis, palsembleu! pas bête; et, pour le lui faire voir, je vais de ce pas chez mon notaire... Ou plutôt, Damis, j'ai une proposition à vous faire. Je suis convenu, je l'avoue, avec monsieur Orgon de vous donner vingt mille écus en argent comptant; mais voulez-vous prendre pour cette somme ma maison du faubourg Saint-Germain? Elle m'a coûté plus de quatre-vingt mille francs à bâtir.

CRISPIN.

Je suis homme à tout prendre; mais, entre nous, j'aimerois mieux de l'argent comptant.

LA BRANCHE, *à M. Oronte.*

L'argent, comme vous savez, est plus portatif?

M. ORONTE.

Assurément.

CRISPIN.

Oui, cela se met mieux dans une valise. C'est qu'il se vend une terre auprès de Chartres; je voudrois bien l'acheter.

LA BRANCHE, *à M. Oronte.*

Ah! monsieur, la belle acquisition! Si vous aviez vu cette terre-là, vous en seriez charmé.

CRISPIN.

Je l'aurai pour vingt-cinq mille écus, et je suis assuré qu'elle en vaut bien soixante mille.

LA BRANCHE.

Du moins, monsieur, du moins. Comment? sans parler du reste, il y a deux étangs où l'on pêche chaque année pour deux mille francs de goujons.

M. ORONTE, *à Crispin.*

Il ne faut pas laisser échapper une si belle occasion. Ecoutez: j'ai chez mon notaire cinquante mille écus que je réservois pour acheter le château d'un certain financier qui va bientôt disparoître; je veux vous en donner la moitié.

CRISPIN, *embrassant M. Oronte.*

Ah! quelle bonté, monsieur Oronte! je n'en perdrai jamais la mémoire; une éternelle reconnoissance... mon cœur... enfin j'en suis tout pénétré.

LA BRANCHE.

Monsieur Oronte est le phénix des beaux-peres!

M. ORONTE.

Je vais vous querir cet argent... Mais je rentre auparavant pour donner cet avis à ma femme.

CRISPIN.

Les créanciers de Valere vont se pendre!

M. ORONTE.

Qu'ils se pendent ! Je veux que dans une heure vous épousiez ma fille.

CRISPIN.

Ah ! ah ! ah ! que cela sera plaisant !

LA BRANCHE.

Oui, oui ; c'est cela qui sera tout-à-fait drôle ! (*M. Oronte s'en va.*)

SCENE XIV.

CRISPIN, LA BRANCHE.

CRISPIN.

Il faut que mon maître ait eu un éclaircissement avec Angélique, et qu'il connoisse Damis.

LA BRANCHE.

Il se connoissent si bien qu'ils s'écrivent, comme tu vois ; mais, graces à mes soins, monsieur Oronte est prévenu contre Valere ; et j'espere que nous aurons la dot en croupe avant qu'il soit désabusé.

CRISPIN, *voyant paroître Valere.*

O ciel !

LA BRANCHE.

Qu'as-tu, Crispin ?

CRISPIN.

Mon maître vient ici.

LA BRANCHE.

Le fâcheux contre-tems !

SCENE XV.

VALERE, CRISPIN, LA BRANCHE.

VALERE, *dans le fond, et tenant une lettre à la main.*

Je puis, avec cette lettre, entrer chez monsieur Oronte. (*appercevant Crispin, qu'il ne reconnoît pas d'abord.*) Mais je vois un jeune homme. Seroit-ce Damis? Abordons-le: il faut que je m'éclaircisse... Juste ciel ! c'est Crispin !

CRISPIN.

C'est moi-même. Que diable venez-vous faire ici ? Ne vous ai-je pas défendu d'approcher de la maison de monsieur Oronte ? Vous allez détruire tout ce que mon industrie a fait pour vous.

VALERE.

Il n'est pas nécessaire d'employer aucun stratagême pour moi, mon cher Crispin.

CRISPIN.

Pourquoi ?

VALERE.

Je sais le nom de mon rival; il s'appelle Damis: je n'ai rien à craindre, il est marié.

CRISPIN.

Damis marié? (*montrant La Branche.*) Tenez, monsieur, voilà son valet que j'ai mis dans vos intérêts: il va vous dire de ses nouvelles.

VALERE.

Seroit-il possible que Damis ne m'eût pas mandé une chose véritable? à quel propos m'avoir écrit dans ces termes?

(*il lit la lettre qu'il tient à la main.*)

« De Chartres.

« Vous saurez, cher ami, que je me suis marié
« en cette ville ces jours passés. J'ai épousé se-
« crètement une fille de condition. J'irai bientôt
« à Paris, où je prétends vous faire de vive voix
« tout le détail de ce mariage.

DAMIS. »

LA BRANCHE.

Ah! monsieur, je suis au fait. Dans le tems que mon maître vous a écrit cette lettre, il avoit effectivement ébauché un mariage; mais monsieur Orgon, au lieu d'approuver l'ébauche, a donné une grosse somme au pere de la fille, et a par ce moyen assoupi la chose.

VALERE.

Damis n'est donc point marié?

LA BRANCHE.

Bon !

CRISPIN, *à Valere.*

Eh ! non.

VALERE.

Ah ! mes enfans, j'implore votre secours ! (*à Crispin.*) Quelle entreprise as-tu formée, Crispin ? tu n'as pas voulu tantôt m'en instruire. Ne me laisse pas plus long-tems dans l'incertitude. Pourquoi ce déguisement ? Que prétends-tu faire en ma faveur ?

CRISPIN.

Votre rival n'est point encore à Paris ; il n'y sera que dans deux jours : je veux avant ce tems-là dégoûter monsieur et madame Oronte de son alliance.

VALERE.

De quelle maniere ?

CRISPIN.

En passant pour Damis. J'ai déja fait beaucoup d'extravagances : je tiens des discours insensés ; je fais des actions ridicules qui révoltent à tout moment contre moi le pere et la mere d'Angélique. Vous connoissez le caractere de madame Oronte : elle aime les louanges ; je lui dis des duretés qu'un petit-maître n'oseroit dire à une femme de robe.

VALERE.

Eh bien ?

CRISPIN.

Eh bien, je ferai et dirai tant de sottises qu'avant la fin du jour je prétends qu'ils me chassent, et qu'ils prennent la résolution de vous donner Angélique.

VALERE.

Et Lisette entre-t-elle dans ce stratagême?

CRISPIN.

Oui, monsieur; elle agit de concert avec nous.

VALERE.

Ah! Crispin, que ne te dois-je pas?

CRISPIN, *lui montrant La Branche.*

Demandez, par plaisir, à ce garçon-là si je joue bien mon rôle.

LA BRANCHE, *à Valere.*

Ah! monsieur, que vous avez là un domestique adroit! c'est le plus grand fourbe de Paris!... Il m'arrache cet éloge. Je ne le seconde pas mal à la vérité; et, si notre entreprise réussit, vous ne m'aurez pas moins d'obligation qu'à lui.

VALERE.

Vous pouvez tous deux compter sur ma reconnoissance; je vous promets...

CRISPIN.

Eh! monsieur, laissez là les promesses: songez que si l'on vous voyoit avec nous tout seroit perdu. Retirez-vous, et ne paroissez point ici d'aujourd'hui.

VALERE.

Je me retire donc... Adieu, mes amis; je me repose sur vos soins.

LA BRANCHE.

Ayez l'esprit tranquille, monsieur. Eloignez-vous vîte; abandonnez-nous votre fortune.

VALERE.

Souvenez-vous que mon sort...

CRISPIN.

Que de discours!

VALERE.

Dépend de vous.

CRISPIN, *le repoussant.*

Allez-vous-en, vous dis-je. (*Valere s'en va.*)

SCENE XVI.

CRISPIN, LA BRANCHE.

LA BRANCHE.

Enfin il est parti.

CRISPIN.

Je respire.

LA BRANCHE.

Nous avons eu une alarme assez chaude. Je mourois de peur que monsieur Oronte ne nous surprît avec ton maître.

CRISPIN.

C'est ce que je craignois aussi... Mais, comme nous n'avions que cela à craindre, nous sommes assurés du succès de notre projet. Nous pouvons à présent choisir la route que nous avons à prendre. As-tu arrêté des chevaux pour cette nuit?

LA BRANCHE, *regardant dans l'éloignement.*

Oui.

CRISPIN.

Bon! Je suis d'avis que nous prenions le chemin de Flandre.

LA BRANCHE, *regardant toujours au loin et avec distraction.*

Le chemin de Flandre?... Oui, c'est fort bien raisonné; j'opine aussi pour le chemin de Flandre.

CRISPIN.

Que regardes-tu donc avec tant d'attention?

LA BRANCHE.

Je regarde... Oui... non... Ventrebleu! seroit-ce lui?

CRISPIN.

Qui, lui?

LA BRANCHE.

Hélas! voilà toute sa figure!

CRISPIN.

La figure de qui?

LA BRANCHE.

Crispin, mon pauvre Crispin, c'est monsieur Orgon!

CRISPIN.

Le pere de Damis?

LA BRANCHE.

Lui-même.

CRISPIN.

Le maudit vieillard!

LA BRANCHE.

Je crois que tous les diables sont déchaînés contre la dot!

CRISPIN.

Il vient ici... Il va entrer chez monsieur Oronte, et tout va se découvrir.

LA BRANCHE.

C'est ce qu'il faut empêcher, s'il est possible... Va m'attendre à l'auberge... Ce que je crains le plus c'est que monsieur Oronte ne sorte pendant que je lui parlerai. (*Crispin s'éloigne.*)

SCENE XVII.

M. ORGON, LA BRANCHE.

M. ORGON, *sans voir d'abord La Branche.*

Je ne sais quel accueil je vais recevoir de monsieur et de madame Oronte.

LA BRANCHE, *à part.*

Vous n'êtes pas encore chez eux. (*haut.*) Serviteur à monsieur Orgon.

M. ORGON.

Ah ! je ne te voyois pas, La Branche.

LA BRANCHE.

Comment ! monsieur, c'est donc ainsi que vous surprenez les gens ! Qui vous croyoit à Paris ?

M. ORGON.

Je suis parti de Chartres peu de tems après toi, parceque j'ai fait réflexion qu'il valoit mieux que je parlasse moi-même à monsieur Oronte, et qu'il n'étoit pas honnête de retirer ma parole par le ministere d'un valet.

LA BRANCHE.

Vous êtes délicat sur les bienséances, à ce que je vois. Si bien donc que vous allez trouver monsieur et madame Oronte.

M. ORGON.

C'est mon dessein.

LA BRANCHE.

Rendez graces au ciel de me rencontrer ici à propos pour vous en empêcher.

M. ORGON.

Comment ! les as-tu déja vus, toi, La Branche ?

LA BRANCHE.

Eh ! oui, morbleu ! je les ai vus. Je sors de chez

eux : madame Oronte est dans une colere horrible contre vous.

M. ORGON.

Contre moi ?

LA BRANCHE.

Contre vous... Eh quoi ! a-t-elle dit, monsieur Orgon nous manque de parole ! qui l'auroit cru ? Ma fille désormais ne doit plus espérer d'établissement.

M. ORGON.

Quel tort cela peut-il faire à sa fille ?

LA BRANCHE.

C'est ce que je lui ai répondu : mais comment voulez-vous qu'une femme en colere entende raison ? c'est tout ce qu'elle peut faire de sang-froid. Elle a fait là-dessus des raisonnemens bourgeois... On ne croira point dans le monde, a-t-elle dit, que Damis ait été obligé d'épouser une fille de Chartres ; on dira plutôt que monsieur Orgon a approfondi nos biens, et que, ne les ayant pas trouvés solides, il a retiré sa parole.

M. ORGON.

Fi donc ! peut-elle s'imaginer qu'on dira cela ?

LA BRANCHE.

Vous ne sauriez croire jusqu'à quel point la fureur s'est emparée de ses sens !... Elle a les yeux dans la tête... elle ne connoît personne... Elle

m'a pris à la gorge, et j'ai eu toutes les peines du monde à me tirer de ses griffes.

M. ORGON.

Et monsieur Oronte?

LA BRANCHE.

Oh! pour monsieur Oronte, je l'ai trouvé plus modéré, lui... il m'a seulement donné deux soufflets.

M. ORGON.

Tu m'étonnes, La Branche. Peuvent-ils être capables d'un pareil emportement? et doivent-ils trouver mauvais que j'aie consenti au mariage de mon fils? Ne leur en as-tu pas expliqué toutes les circonstances?

LA BRANCHE.

Pardonnez-moi. Je leur ai dit que monsieur votre fils, ayant commencé par où l'on finit d'ordinaire, la famille de votre bru se préparoit à vous faire un procès, que vous avez sagement prévenu en unissant les parties.

M. ORGON.

Ils ne se sont pas rendus à cette raison?

LA BRANCHE.

Bon! rendus? ils sont bien en état de se rendre! Si vous m'en croyez, monsieur, vous retournerez à Chartres tout-à-l'heure.

M. ORGON, *voulant entrer chez M. Oronte.*

Non, La Branche, je veux les voir, et leur représenter si bien les choses, que...

LA BRANCHE, *le retenant.*

Vous n'entrerez pas, monsieur, je vous assure: je ne souffrirai point que vous alliez vous faire dévisager. Si vous leur voulez parler absolument, laissez passer leurs premiers transports.

M. ORGON.

Cela est de bon sens.

LA BRANCHE.

Remettez votre visite à demain; ils seront plus disposés à vous recevoir.

M. ORGON.

Tu as raison, ils seront dans une situation moins violente. Allons, je veux suivre ton conseil.

LA BRANCHE.

Cependant, monsieur, vous ferez ce qu'il vous plaira; vous êtes le maître.

M. ORGON.

Non, non... Viens, La Branche; je les verrai demain.

LA BRANCHE.

Je marche sur vos pas... (*M. Orgon s'en va.*)

SCENE XVIII.

LA BRANCHE.

Ou plutôt je vais trouver Crispin... Nous voilà, pour le coup, au-dessus de toutes les difficultés... Il ne me reste plus qu'un petit scrupule au sujet de la dot. Il me fâche de la partager avec un associé; car enfin, Angélique ne pouvant être à mon maître, il me semble que la dot m'appartient de droit tout entiere. Comment tromperai-je Crispin? il faut que je lui conseille de passer la nuit avec Angélique... Ce sera sa femme une fois. Il l'aime, et il est homme à suivre ce conseil. Pendant qu'il s'amusera à la bagatelle, je déménagerai avec le solide... Mais, non; rejetons cette pensée; ne nous brouillons point avec un homme qui en sait aussi long que moi: il pourroit bien quelque jour avoir sa revanche. D'ailleurs ce seroit aller contre nos lois: nous autres gens d'intrigue, nous nous gardons les uns aux autres une fidélité plus exacte que les honnêtes gens... Voici monsieur Oronte qui sort de chez lui pour aller chez son notaire... Quel bonheur d'avoir éloigné d'ici monsieur Orgon! (*il s'en va.*)

SCENE XIX.

M. ORONTE, LISETTE.

LISETTE.

Je vous le dis encore, monsieur, Valere est honnête homme, et vous devez approfondir...

M. ORONTE.

Tout n'est que trop approfondi, Lisette. Je sais que vous êtes dans les intérêts de Valere, et je suis fâché que vous n'ayiez pas inventé ensemble un meilleur expédient pour m'obliger à différer le mariage de Damis.

LISETTE.

Quoi! monsieur, vous vous imaginez?...

M. ORONTE.

Non, Lisette, je ne m'imagine rien: je suis facile à tromper, moi; je suis le plus pauvre génie du monde!... Allez, Lisette, dites à Valere qu'il ne sera jamais mon gendre; c'est de quoi il peut assurer messieurs ses créanciers.

(*il s'en va.*)

LISETTE, *seule.*

Ouais! que signifie tout ceci? Il y a quelque chose là-dedans qui passe ma pénétration.

SCENE XX.

VALERE, LISETTE.

VALERE, *sans voir d'abord Lisette.*

Quoi que m'ait dit Crispin, je ne puis attendre tranquillement le succès de son artifice. Après tout, je ne sais pourquoi il m'a recommandé avec tant de soin de ne point paroître ici; car enfin, au lieu de détruire son stratagême, je pourrois l'appuyer.

LISETTE.

Ah! monsieur...

VALERE.

Eh bien! Lisette?

LISETTE.

Vous avez tardé bien long-tems... Où est la lettre de Damis?

VALERE.

La voici... mais elle nous sera inutile. Dis-moi plutôt, Lisette, comment va le stratagême.

LISETTE.

Quel stratagême?

VALERE.

Celui que Crispin a imaginé pour mon amour.

LISETTE.

Crispin? Qu'est-ce que c'est que ce Crispin?

VALERE.

Eh ! parbleu ! c'est mon valet.

LISETTE.

Je ne le connois pas.

VALERE.

C'est pousser trop loin la dissimulation, Lisette. Crispin m'a dit que vous étiez tous deux d'intelligence.

LISETTE.

Je ne sais ce que vous voulez dire, monsieur.

VALERE.

Ah ! c'en est trop ; je perds patience, je suis au désespoir.

SCENE XXI.

MADAME ORONTE, VALERE, ANGELIQUE, LISETTE.

MADAME ORONTE.

Je suis bien aise de vous trouver, Valere, pour vous faire des reproches. Un galant homme doit-il supposer des lettres ?

VALERE.

Supposer ? moi, madame ? Qui peut m'avoir rendu ce mauvais office auprès de vous ?

LISETTE, *à madame Oronte.*

Eh ! madame, M. Valere n'a rien supposé : il y

a de la manigance en cette affaire... Mais voici M. Oronte qui revient; M. Orgon est avec lui: nous allons tout découvrir.

SCENE XXII.

M. ORONTE, M. ORGON, MADAME ORONTE, VALERE, ANGELIQUE, LISETTE.

M. ORONTE.

Il y a de la fripponnerie là-dedans, M. Orgon.

M. ORGON.

C'est ce qu'il faut éclaircir, M. Oronte.

M. ORONTE, *à sa femme.*

Madame, je viens de rencontrer M. Orgon en allant chez mon notaire. Il vient, dit-il, à Paris pour retirer sa parole; Damis est effectivement marié.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Qu'est-ce que j'entends?

M. ORGON, *à madame Oronte.*

Il est vrai, madame; et quand vous saurez toutes les circonstances de ce mariage vous excuserez...

M. ORONTE, *à sa femme.*

M. Orgon n'a pu se dispenser d'y consentir; mais ce que je ne comprends pas, c'est qu'il assure que son fils est actuellement à Chartres.

M. ORGON.

Sans doute.

MADAME ORONTE.

Cependant il y a ici un jeune homme qui se dit votre fils.

M. ORGON.

C'est un imposteur.

M. ORONTE.

Et La Branche, ce même valet qui étoit ici avec vous il y a quinze jours, l'appelle son maître.

M. ORGON.

La Branche, dites-vous? Ah! le pendard! Je ne m'étonne plus s'il m'a tout-à-l'heure empêché d'entrer chez vous: il m'a dit que vous étiez tous deux dans une colere épouvantable contre moi, et que vous l'aviez maltraité, lui.

MADAME ORONTE.

Le menteur!

LISETTE, *à part*.

Je vois l'enclouure, ou peu s'en faut.

VALERE, *à part*.

Mon traître se seroit-il joué de moi?

M. ORONTE.

Nous allons approfondir cela, car les voici tous deux.

SCENE XXIII.

M. ORONTE, MADAME ORONTE, M. ORGON, VALERE, ANGÉLIQUE, CRISPIN, LISETTE, LA BRANCHE.

CRISPIN, *à M. Oronte.*

Eh bien! M. Oronte, tout est-il prêt?... Notre mariage... (*appercevant Valere et M. Orgon.*) Ouf! qu'est-ce que je vois?

LA BRANCHE, *bas.*

Ahi! nous sommes découverts: sauvons-nous.

VALERE.

Oh! vous ne nous échapperez pas, messieurs les marauds! et vous serez traités comme vous le méritez. (*Valere prend Crispin au collet; M. Oronte et M. Orgon se saisissent de La Branche.*)

M. ORONTE.

Ah! ah! nous vous tenons, fourbes!

M. ORGON, *à La Branche.*

Dis-moi, méchant, qui est cet autre frippon que tu fais passer pour Damis.

VALERE.

C'est mon valet.

MADAME ORONTE.

Un valet? juste ciel! un valet!

VALERE.

Un perfide! qui me fait accroire qu'il est dans

mes intérêts, pendant qu'il emploie pour me tromper le plus noir de tous les artifices.

CRISPIN.

Doucement, monsieur, doucement : ne jugeons point sur les apparences.

M. ORGON, *à La Branche.*

Et toi, coquin ! voilà donc comme tu fais les commissions que je te donne ?

LA BRANCHE.

Allons, monsieur, allons, bride en main, s'il vous plaît ; ne condamnons point les gens sans les entendre.

M. ORGON.

Quoi ! tu voudrois soutenir que tu n'es pas un maître frippon ?

LA BRANCHE, *feignant de pleurer.*

Je suis un frippon ! fort bien ! Voyez les douceurs qu'on s'attire en servant avec affection.

VALERE, *à Crispin.*

Tu ne demeureras pas d'accord non plus, toi, que tu es un fourbe, un scélérat ?

CRISPIN, *avec emportement.*

Scélérat ! fourbe ! Que diable, monsieur, vous me prodiguez des épithetes qui ne me conviennent point du tout.

VALERE.

Nous aurons encore tort de soupçonner votre fidélité, traîtres !

M. ORONTE.

Que direz-vous pour vous justifier, misérables?

LA BRANCHE.

Tenez, voilà Crispin qui va vous tirer d'erreur.

CRISPIN.

La Branche vous expliquera la chose en deux mots.

LA BRANCHE.

Parle, Crispin; fais-leur voir notre innocence.

CRISPIN.

Parle, toi-même, La Branche: tu les auras bientôt désabusés.

LA BRANCHE.

Non, non, tu débrouilleras mieux le fait.

CRISPIN, *à M. Oronte et à Valere.*

Eh bien! messieurs, je vais vous dire la chose tout naturellement. J'ai pris le nom de Damis pour dégoûter, par mon air ridicule, monsieur et madame Oronte de l'alliance de M. Orgon, et les mettre par-là dans une disposition favorable pour mon maître; mais, au lieu de les rebuter par mes manieres impertinentes, j'ai eu le malheur de leur plaire. Ce n'est pas ma faute, une fois.

M. ORONTE.

Cependant, si l'on t'avoit laissé faire, tu aurois poussé la feinte jusqu'à épouser ma fille?

CRISPIN.

Non, monsieur ; demandez à La Branche : nous venions ici vous découvrir tout.

VALERE.

Vous ne sauriez donner à votre perfidie des couleurs qui puissent nous éblouir. Puisque Damis est marié, il étoit inutile que Crispin fît le personnage qu'il a fait.

CRISPIN.

Eh bien! messieurs, puisque vous ne voulez pas nous absoudre comme innocens, faites-nous donc grace comme à des coupables. Nous implorons votre bonté ! (*il se jette aux genoux de M. Oronte.*)

LA BRANCHE, *se jetant aussi à genoux.*

Oui, nous avons recours à votre clémence !

CRISPIN, *à M. Oronte.*

Franchement, la dot nous a tentés. Nous sommes accoutumés à faire des fourberies ; pardonnez-nous celle-ci à cause de l'habitude.

M. ORONTE.

Non, non ; votre audace ne demeurera point impunie.

LA BRANCHE.

Eh ! monsieur, laissez-vous toucher! Nous vous en conjurons par les beaux yeux de madame Oronte !

CRISPIN.

Par la tendresse que vous devez avoir pour une femme si charmante !

MADAME ORONTE, *à son mari.*

Ces pauvres garçons me font pitié ! je demande grace pour eux.

LISETTE, *à part.*

Les habiles frippons que voilà !

M. ORGON, *à La Branche et à Crispin.*

Vous êtes bien heureux, pendards ! que madame Oronte intercede pour vous.

M. ORONTE.

J'avois grande envie de vous faire punir ; mais, puisque ma femme le veut, oublions le passé. Aussi-bien je donne aujourd'hui ma fille à Valere, il ne faut songer qu'à se réjouir... On vous pardonne donc ; et même, si vous voulez me promettre que vous vous corrigerez, je serai encore assez bon pour me charger de votre fortune.

CRISPIN, *se relevant.*

Oh ! monsieur, nous vous le promettons.

LA BRANCHE, *se relevant aussi.*

Oui, monsieur... Nous sommes si mortifiés de n'avoir pas réussi dans notre entreprise, que nous renonçons à toutes les fourberies.

M. ORONTE.

Vous avez de l'esprit ; mais il en faut faire un meilleur usage ; et pour vous rendre honnêtes

gens, je veux vous mettre tous deux dans les affaires... J'obtiendrai pour toi, La Branche, une bonne commission.

LA BRANCHE.

Je vous réponds, monsieur, de ma bonne volonté.

M. ORONTE, *à Crispin.*

Et pour le valet de mon gendre, je lui ferai épouser la filleule d'un sous-fermier de mes amis.

CRISPIN.

Je tâcherai, monsieur, de mériter par ma complaisance toutes les bontés du parrain.

M. ORONTE.

Ne demeurons pas ici plus long-tems... Entrons... J'espere que M. Orgon voudra bien honorer de sa présence les noces de ma fille?

M. ORGON.

J'y veux danser avec madame Oronte.

FIN DE CRISPIN RIVAL DE SON MAÎTRE.

EXAMEN

DE CRISPIN RIVAL DE SON MAITRE.

Le comique de cette piece est fondé sur les ruses de deux valets frippons. Ils veulent attraper la dot d'une riche héritiere ; on découvre leur projet, et, loin de les punir, on leur promet de les placer dans la finance afin qu'ils puissent exercer loyalement leur industrie : c'est finir par une épigramme une comédie dont la conception n'est pas d'accord avec la bonne morale. Cependant cette piece est restée au Répertoire, et les gens les plus séveres conviennent qu'elle est fort amusante. Son succès suffiroit pour prouver que l'art dramatique n'a point pour but de réformer les mœurs, mais d'occuper agréablement l'esprit : aussi la gaieté qui résulte des ruses d'un intrigant adroit est-elle d'un effet sûr au théâtre ; elle a été employée par Moliere et Regnard, et leur a souvent fourni les ressorts de leurs pieces. Sans prendre aucun intérêt aux frippons qui s'agitent sous ses yeux, le spectateur s'amuse de leur manege, rit de leurs plaisanteries, et jouit de l'embarras dans lequel ils se jettent : personne ne s'avise de tirer une conséquence sérieuse des principes que l'auteur met dans la bouche de pareils personnages ; dans ce genre l'exagération même est d'autant plus permise qu'elle s'éloigne du cours or-

dinaire de la vie. Mais lorsqu'en présentant des actions coupables les auteurs veulent être sérieux, dogmatiques; lorsqu'à l'aide d'une fausse sensibilité ils cherchent à appeler l'intérêt sur des procédés honteux, et qu'ils mettent des maximes de probité, des leçons de vertu dans la bouche de frippons et de séducteurs, alors l'art dramatique peut avoir une dangereuse influence sur les mœurs: et voilà pourquoi les drames modernes en général sont corrupteurs, malgré les belles sentences dont ils sont remplis.

Crispin et La Branche, quoiqu'éloignés de parler comme des moralistes, pourroient suggérer des réflexions très utiles: Crispin trompe aisément un maître qui lui-même se fait aimer d'une jeune fille à l'insu de ses parens; ainsi c'est parceque le Chevalier consulte plus sa passion que la probité, qu'il est si aisément dupe de son valet. Quand les deux intrigans veulent faire passer leurs mensonges, ils les appuient par des flatteries; l'un vante la bonne judiciaire de monsieur Oronte, l'autre s'extasie devant les beaux yeux de madame Oronte: c'est ainsi que dans la vie ceux qui veulent nous amener à leurs fins étudient nos foiblesses, et nous font payer la complaisance avec laquelle ils nous encensent. Les maîtres de la scene, qui connoissoient bien le cœur humain, n'ont jamais mis aux prises des frippons et des hommes raisonnables, mais des frippons et des personnages assez ridicules pour qu'on trouve du plaisir à les voir berner; le comique qui résulte de cette combinaison est inépuisable.

Crispin Rival de son Maître sera toujours au rang

de nos plus jolies pieces en un acte ; le dialogue est vif et enjoué, les saillies sont toujours heureusement amenées, l'exposition se fait sans effort, et l'action marche rapidement. Les rôles de Crispin et de La Branche ne laissent rien à desirer ; les ruses qu'emploie le premier pour se tirer du mauvais pas où il s'est engagé, la tentation qui survient à La Branche d'emporter l'argent pendant que son camarade s'amusera *à la bagatelle*, offrent des moyens aussi gais que dramatiques. On reconnoît dans cette production légere l'esprit de Gil-Blas et de Turcaret, et le coup-d'œil observateur d'un des hommes qui connut le mieux le monde, et qui eut le plus de talent pour le peindre.

FIN DE L'EXAMEN DE CRISPIN RIVAL DE SON MAÎTRE.

de nos plus jolies pièces en un acte; le dialogue est vif et enjoué, les saillies sont toujours heureusement amenées, l'exposition se fait sans effort, et l'action marche rapidement. Les rôles de Crispin et de La Branche ne laissent rien à desirer; les ruses qu'emploie le premier pour se tirer du mauvais pas où il s'est engagé, la tentation qui survient à La Branche d'emporter l'argent pendant que son camarade s'exercera à la bagatelle, offrent des moyens aussi gais que dramatiques. On reconnoît dans cette production légere l'esprit de Gil-Blas et de Turcaret, et le coup d'oeil observateur d'un des hommes qui connut le mieux le monde, et qui eut le plus de talent pour le peindre.

FIN DE L'EXAMEN DE CRISPIN RIVAL DE SON MAITRE.

LES TROIS FRERES RIVAUX,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS,

DE DE LAFONT,

Représentée pour la premiere fois
le 4 février 1713.

NOTICE

SUR DE LAFONT.

Joseph de Lafont naquit à Paris en 1686. Fils d'un procureur au parlement, on le destina à l'état de son pere; mais le goût de la dissipation, la paresse qui en est inséparable, et ses liaisons avec le comédien La Thorilliere, le jeterent dans une carriere bien différente. A l'âge de dix-neuf ans il donna à la comédie françoise une petite comédie intitulée *Danaë ou Jupiter Crispin,* qui malheureusement pour lui eut quelque succès. On trouva de la facilité dans le style; quelques situations parurent plaisantes; et le public, toujours porté à encourager les jeunes gens, décida irrévocablement la vocation du poëte. Il ne voulut plus entendre parler des études nécessaires pour occuper un état sérieux: il se consacra entièrement au théâtre; carriere stérile pour tout homme qui n'a pas un talent du premier ordre,

et presque toujours semée d'épines pour ceux même qui peuvent y obtenir de grands succès.

De Lafont avoit de la vivacité et de l'agrément dans l'esprit ; sa versification est élégante et facile : avec ces dons qui paroissent suffire dans un auteur comique du second rang, il ne put jamais entreprendre un grand ouvrage, et toutes ses productions portent le caractere d'insouciance et de légèreté qu'avoit leur auteur.

Son second ouvrage n'annonça pas de grands progrès : le Naufrage ou la Pompe funebre de Crispin est une farce sans vraisemblance, qui ne réussit qu'à cause du style. L'auteur suppose que dans l'isle de Salamandros on force tous les étrangers célibataires à se marier, et qu'aussitôt que l'un des deux époux meurt, l'autre est obligé de périr sur le même bûcher. Eliante, voyageant avec son amant, fait naufrage près de cette isle ; tous les passagers sont engloutis, à l'exception de cette femme, de sa suivante, et d'un valet. Instruite des lois de Salamandros, Eliante ne veut épouser aucun des habitans ; elle prend le parti de feindre qu'elle est la femme de Crispin.

Marine, sa suivante, n'est pas si délicate; elle se marie dès le premier jour avec un Salamandrin. Cependant Crispin, vivant habituellement avec une belle femme, s'ennuie de n'avoir d'époux que le nom; quand il en revendique les droits il est traité comme un valet: furieux, il va se plaindre au gouverneur, qui a tous les principes de la philosophie moderne sur les avantages de la population. Eliante se trouve dans une situation très embarrassante; mais, d'après le conseil du mari de sa suivante, elle feint d'être morte; et Crispin, conformément à la loi, doit être brûlé avec elle. La crainte du bûcher lui fait bientôt oublier son amour; il maudit et le consentement qu'il a donné à la premiere ruse d'Eliante, et la convoitise dont il a été tenté. Cependant les apprêts de la fête funebre sont faits; il n'y a plus qu'à mettre le feu au bûcher. L'amant d'Eliante, sauvé du naufrage, reparoît: Crispin veut qu'il prenne aussitôt sa place; mais la prétendue morte revient à la vie; tout s'éclaircit, et le gouverneur marie aussitôt les deux amans.

On remarque facilement toutes les invraisemblances de cette combinaison. Le rôle de Crispin pouvoit être comique, l'auteur ne l'a presque pas développé; s'il eût su en tirer parti, sa piece seroit devenue par la suite une parodie très piquante de la Veuve du Malabar. Cette comédie, comme nous l'avons dit, présente quelques vers bien tournés; on peut mettre de ce nombre ceux qui composent le récit du naufrage: Crispin s'est sauvé avec le trésor du vaisseau:

Voyant notre vaisseau près de faire naufrage,
Parmi les pleurs, les cris, il ne perd point courage:
Il va du capitaine enlever le trésor,
Se saisit d'un coffret rempli d'especes d'or;
Puis se jetant en mer, crie à perte d'haleine:
« A moi, messieurs! à moi! sauvez le capitaine! »
Ceux qui venoient du bord secourir le vaisseau
S'en vont droit à Crispin, le retirent de l'eau;
Et le vrai capitaine, ainsi que tout son monde,
S'est vu dans ce moment enseveli sous l'onde.

Lafont donna l'année suivante une piece d'un genre différent. On lui avoit reproché la singularité du sujet de Crispin; il voulut prouver qu'il

pouvoit se passer de ces ressorts extraordinaires; sa tentative ne fut pas heureuse. L'Amour vengé n'a qu'un fonds très léger. Un jeune homme et une demoiselle n'ont aucune inclination l'un pour l'autre: leurs parens desirent les marier; un valet et une soubrette parviennent à vaincre leur indifférence en faisant croire à chacun d'eux qu'il est aimé en secret. Cette combinaison ne donne lieu qu'à une scene dramatique qui est celle de l'explication; tout le reste est vide de comique et d'action: aussi la piece n'eut-elle qu'un très foible succès.

L'auteur n'auroit eu aucune réputation s'il s'étoit borné à ces foibles essais. La comédie des Trois Freres Rivaux lui donna une place parmi les auteurs de petites pieces; il avoue lui-même que le sujet lui fut indiqué par son ami La Thorilliere. Quelle que soit la légèreté de ce sujet, il paroît que Lafont auroit été incapable de le concevoir. Le coloris aimable de sa versification a contribué beaucoup à maintenir cet ouvrage au Répertoire.

Depuis ce succès Lafont ne travailla plus pour la comédie françoise, soit qu'il craignît de ne pas

s'y soutenir avec le même éclat, soit qu'il trouvât plus commode de parcourir une carriere moins épineuse. Il ne reste aucun souvenir de ses tragédies lyriques d'Hipermnestre et d'Orion: la premiere fut retouchée par l'abbé Pellegrin, et obtint quelques succès; la seconde n'eut qu'un petit nombre de représentations. Ses opéra-comiques furent plus heureux: on se rappelle un acte très joli, intitulé *la Provençale*, qui fait partie des *Triomphes de Thalie*. Une jeune fille très belle, enfermée dans un château, n'a de communication avec personne: son tuteur lui dit qu'elle est laide, et parvient à le lui persuader; un jeune homme pénetre dans le château, et n'est pas longtems à désabuser l'aimable captive. Cette supposition est comique et ingénieuse; avec un esprit délicat on tire facilement parti d'un sujet aussi heureux.

La vie particuliere de Lafont n'est pas assez honorable pour que nous nous attachions à la rappeler: il suffit de dire qu'il n'observoit aucun ordre dans sa conduite; l'amour du vin et du jeu l'absorboit entièrement. Son grand plaisir étoit de

voyager dans les environs de Paris; il s'arrêtoit dans les cabarets qui lui paroissoient les plus agréables, et y passoit quelquefois plusieurs jours. Attaqué d'une maladie de langueur, il eut l'envie de se faire comédien; sa mort, qui arriva en 1725, l'empêcha d'exécuter ce projet.

PRÉFACE.

Cette comédie doit sa naissance à une conversation que j'eus cet hiver avec un de mes amis (Pierre Le Noir de La Thorilliere, célebre comédien pour l'emploi des valets) qui a beaucoup d'esprit et d'érudition. La premiere idée qu'il eut sur ce sujet m'en fit venir une infinité d'autres, que j'ai mises en action, ainsi qu'on le pourra voir. Le succès de cette piece m'a fait d'autant plus de plaisir que je n'avois osé m'en flatter. Mille circonstances attachées à la saison où elle a été donnée sembloient concourir pour l'étouffer dans son commencement; mais par bonheur mon sujet s'est trouvé si nouveau et si théâtral, que j'ai surmonté tous les obstacles qui s'élevoient contre moi. Un sujet, quand il est un peu traité, est seul capable de faire réussir une piece: aussi ai-je obligation à mon ami de m'en avoir donné la premiere idée.

Il est inutile de répondre aux objections que l'on m'a faites. J'ai diverti avec assez de noblesse tous les honnêtes gens: c'étoit l'unique but que je m'étois proposé.

A MONSIEUR LE MARQUIS

DE COURCILLON,

GOUVERNEUR DE LA PROVINCE DE TOURAINE.

Allez, soyez obéissante,
Partez, Muse. Quoique vos vers
Soient des présens peu dignes d'être offerts,
Il faut être reconnoissante.
Allez les consacrer au vaillant Courcillon:
Que son illustre renommée;
Que l'éclat de son rang, la grandeur de son nom,
Que l'intrépidité qu'il fit voir dans l'armée,
Jointe au goût qu'il fait voir pour l'érudition,
Vous frappent d'admiration!
De quelque noble ardeur qu'on ait l'ame enflammée,
Peu de gens sont connus de Mars et d'Apollon.
Muse, offrez-lui donc votre ouvrage,
Et qu'un respectueux hommage
Vous fasse mériter l'honneur de ses regards.
Est-il pour vous une plus belle gloire
Que de suivre un mortel qui sait de toutes parts
Se tracer un chemin au temple de Mémoire?

De Lafont.

ACTEURS.

M. PHILIDOR, bourgeois de Paris.
MADAME PHILIDOR, son épouse.
ANGÉLIQUE, leur fille.

LE MARQUIS LISIMON, LE COMTE LISIMON, LE CHEVALIER LISIMON,	freres, et capitaines dans le régiment de la Reine.

MERLIN, valet de M. et de madame Philidor.
LA RONCE, commissionnaire de Merlin.

La scene est à Paris, chez M. Philidor, dans l'avant-cour de sa maison et près de son jardin.

LES
TROIS FRERES
RIVAUX,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

MERLIN, *tirant trois bourses de sa poche l'une après l'autre.*

TROIS objets ravissans, trois bourses pleines d'or!
Qu'un valet est heureux chez monsieur Philidor!
Tel qui veut épouser Angélique sa fille
Vient à moi pour avoir accès dans la famille.
J'en ai novissimé produit trois, tour-à-tour,
Qui veulent par l'hymen couronner leur amour.
Le premier a déja tiré l'aveu du pere,
Le second a tiré parole de la mere,
Le dernier de la fille a tiré l'agrément;
Et moi de tous les trois j'ai tiré de l'argent.

Le premier est, je crois, Marquis; le second, Comte,
Et l'autre Chevalier... Justement, c'est mon compte;
Capitaines tous trois, tous trois du même nom,
Et tous trois introduits par moi dans la maison.
Mon manege est plaisant, je suce les trois freres;
Mais, ma foi ! le cadet fait le mieux ses affaires.
Comme il paye assez bien, et qu'il paroît foncé,
A la fille d'abord je l'ai droit adressé;
Aussi je le sers mieux que ne feroit personne.
Mon cœur officieux est à qui plus lui donne.
Le bon de tout ceci c'est que, sans le savoir,
Epris du même objet, tous trois pensent l'avoir;
Car j'ai conduit ma barque avec tant de sagesse
Que chacun d'eux de l'autre ignore la maîtresse.
Peste ! pour un mari la fille est un trésor;
Car son pere au palais a gagné des monts d'or.
Elle, elle a pour la robe une invincible haine,
Et veut absolument un époux capitaine...
(*il remet les trois bourses dans sa poche.*)
Mais je vois justement le plus jeune des trois.
Il marche doucement, et vient en tapinois:
C'est quelque rendez-vous qui dans ce lieu l'appelle.
Je ne me trompe point, car j'apperçois la belle
Qui sort de son côté pour le même sujet.

SCENE II.

LE CHEVALIER, ANGELIQUE, MERLIN.

MERLIN.

Eh bien! qu'est-ce? approchez; Merlin est du secret:
Vous le savez; je suis tout propre aux confidences.
(*le Chevalier et Angélique se saluent.*)
Eh! mon dieu, laissez là toutes vos révérences.

LE CHEVALIER.

Madame, quel bonheur de vous entretenir!
Mon sort avec le vôtre est-il prêt à s'unir?
Puis-je espérer bientôt par un doux hyménée
Voir ma félicité justement couronnée?
Parlez, belle Angélique.

ANGÉLIQUE.

Espérez, Lisimon,
Et sachez de mon cœur quelle est l'intention.
Si mon hymen vous plaît, je veux vous satisfaire,
Et j'y vais disposer et mon pere et ma mere.
Dans la robe ils vouloient me choisir un parti;
Mais c'est à quoi mon cœur n'a jamais consenti:
Ils voudront bien enfin, ou je suis fort trompée,
Pour seconder mes vœux prendre un gendre d'épée.

MERLIN.

Oui, madame a raison, ces messieurs du palais,
Avec leur air gris-brun, sont des maris si laids!

C'est une nation impolie et grossiere.
Mais vive un capitaine ! à sa mine guerriere,
A ses discours polis, à son air conquérant,
La beauté la plus fiere en peu de jours se rend.
Pour moi, si j'étois fille, et que j'eusse des charmes,
Ce seroit à monsieur que je rendrois les armes.

LE CHEVALIER, *ironiquement.*

Vraiment, monsieur Merlin, vous êtes obligeant !

MERLIN, *à part.*

Eh ! là, là ; je t'en vais donner pour ton argent.

LE CHEVALIER, *à Angélique.*

Franchement, les robins, enfoncés dans l'étude,
En abordant le sexe ont l'accueil un peu rude.

MERLIN.

Plaisant époux, ma foi ! qu'un époux à rabat !
Car qu'est-ce, dites-moi, que Damon l'avocat ?
Un fat, un ignorant balayant la grand'salle,
Qui par sa vanité croit que rien ne l'égale ;
Qui de papiers tout blancs a soin d'emplir son sac ;
Qui décide de tout et *ab hoc* et *ab hac ;*
Qui s'écoute parler, qui s'applaudit lui-même,
Pindarisant ses mots avec un soin extrême ;
Qui dans les entretiens tranche du bel esprit,
Qui rit tout le premier des sottises qu'il dit,
Qui respecte lui seul sa mine de poupée,
Le matin est en robe et le soir en épée ;
Etourdi, dissipé, grand parleur ; en un mot
Qui partout fait l'habile, et partout n'est qu'un sot.

ANGÉLIQUE, *ironiquement.*

Merlin fait des portraits !

MERLIN.

Oh ! c'est mon fort, madame.
Vive, vive un guerrier pour une jeune femme !
Et vous serez heureux l'un et l'autre à jamais
Si l'hymen aujourd'hui peut remplir vos souhaits.

LE CHEVALIER.

Merlin est fort porté pour nous deux, ce me semble ?

MERLIN.

Pour vous deux cependant, à dire vrai, je tremble.

ANGÉLIQUE.

Tu trembles ! pourquoi donc ?

LE CHEVALIER.

De grace, explique-toi.

MERLIN, *à part.*

J'en vais encor tirer de l'argent, sur ma foi !

ANGÉLIQUE.

Que dis-tu là ?

MERLIN.

Moi, rien.

ANGÉLIQUE.

Ah ! tire-nous de peine.

MERLIN.

Vous voudriez avoir un époux capitaine ?

ANGÉLIQUE.

Eh bien, Merlin ?

MERLIN.

Eh bien ! votre pere aujourd'hui
Veut vous voir pleinement satisfaite de lui;
Sur certain capitaine il a jeté la vue,
Et vous allez dans peu, madame, être pourvue.

LE CHEVALIER, *à part.*

Ah ciel! je suis perdu!

ANGÉLIQUE, *à part.*

Quel cruel contre-tems !

LE CHEVALIER.

Que ferai-je ? Ah ! Merlin, voilà ma bourse, prends.
Il faut jouer ici quelque tour de ta tête.

MERLIN.

Moi, prendre encor de vous ? Ah ! je suis trop honnête !

LE CHEVALIER.

Pour réussir en tout tu n'as qu'à dire un mot.

MERLIN, *prenant l'argent.*

Hélas ! il est bien vrai, je ne suis pas trop sot.

LE CHEVALIER.

C'est toi qui dans ces lieux voulus bien m'introduire;
Par toi j'obtins le cœur pour qui le mien soupire :
Acheve mon bonheur ; car dans cette maison
Je sais que de tout tems tu fus le factoton.

MERLIN.

Allez, je rends l'argent si dans cette journée
Je ne vous conduis pas tout droit à l'hyménée.
Je saurai bien lever toute difficulté...
Mais que madame agisse aussi de son côté.

ANGÉLIQUE, *au Chevalier.*

Ne vous chagrinez point, Lisimon; je vais faire
Tout ce que je pourrai pour engager mon pere.

MERLIN, *au Chevalier.*

Sinon, je saurai bien vous sortir d'embarras.

ANGÉLIQUE, *au Chevalier, en s'en allant.*

Revenez dans une heure: allez; n'y manquez pas.
(*elle rentre dans l'intérieur de la maison, et le Chevalier sort.*)

SCENE III.

MERLIN, *regardant la derniere bourse qu'il a reçue.*

Voilà donc de l'argent encor que je raccroche?
Je fais un magasin de bourses dans ma poche...
Je ne crois pas qu'au monde il soit d'agioteur,
De notaire, de Juif, même de procureur,
Qui porte aux louis d'or une plus tendre estime.
Tirer à droite, à gauche, est ma grande maxime.
Tout va bien jusqu'ici... Mais si les deux aînés
En ce lieu, par malheur, se trouvent nez à nez?...
L'un a l'aveu du pere, et l'autre de la mere;
Chacun d'eux a caché son amour à son frere:
S'ils rencontrent ici leur cadet Lisimon,
Et s'ils savent enfin que je suis un frippon,
Que j'ai tiré des trois avec effronterie,

Ils ne manqueront pas de me prendre à partie :
Ils voudront s'expliquer... Que faire en ce cas-là ?
Un peu d'effronterie ajustera cela...
Mais je vois les aînés... Ah !... juste ciel ! je tremble...
Qu'ils vont être ébahis de se trouver ensemble !
Restons... Puisque je viens de prendre mon parti,
Morbleu ! je n'en veux pas avoir le démenti.

SCENE IV.

LE MARQUIS, *entrant par un côté du théâtre*, LE COMTE, *entrant par l'autre*, MERLIN.

LE MARQUIS, *dans le fond, à part.*
C'est ici la maison de mon futur beau-pere :
Je viens pour terminer avec lui notre affaire.

LE COMTE, *dans le fond, se croyant seul aussi.*
Madame Philidor, qui connoît mon amour,
Doit me donner sa fille et conclure en ce jour.

LE MARQUIS, *à part.*
Monsieur Philidor croit que je suis fils unique ;
C'est pour cela qu'il veut me donner Angélique.

LE COMTE, *à part.*
Sa mere par bonheur me croit seul de mon nom,
Et pense que je suis l'unique Lisimon.

LE MARQUIS, *à part.*
Le nom de Lisimon peut honorer sa fille.

LE COMTE, *à part.*

Mon nom seul peut me faire entrer dans sa famille.

MERLIN, *à part, sur le devant de la scene.*

Ma foi! c'est un honneur qu'aucun des deux n'aura,
Ou Merlin à la peine aujourd'hui crevera!

LE MARQUIS.

Mais j'apperçois Merlin.

LE COMTE.

C'est Merlin; c'est lui-même.

LE MARQUIS, *à part, appercevant le Comte.*

O ciel! que vois-je encor? ma surprise est extrême...
Est-ce une illusion? le Comte dans ces lieux!

LE COMTE, *à part, appercevant aussi le Marquis.*

Quel homme en cet instant se présente à mes yeux?...
C'est vous, Marquis, je crois?

LE MARQUIS.

Comment! c'est donc vous, Comte?

MERLIN, *à part.*

Peste! ils vont s'éclaircir: ce n'est pas là mon compte.

(*Merlin fait plusieurs révérences au Comte.*)

LE COMTE.

(*à part.*)

Bon jour, Merlin, bon jour... Je ne sais où j'en suis;
Mais je veux être instruit de ce point, si je puis...

(*au Marquis.*)

Que faites-vous ici? Quelle est cette aventure?

LE MARQUIS.

Mais de vous bien plutôt que faut-il que j'augure?
Vous n'êtes pas ici sans dessein sûrement?

MERLIN.

Eh! messieurs, à quoi bon cet éclaircissement?

LE COMTE.

(*au Marquis*)

Tais-toi, Merlin, tais-toi... S'il faut que je m'explique,
Je viens en ce logis pour l'hymen d'Angélique.

LE MARQUIS.

Et moi j'y viens aussi pour la même raison.

LE COMTE, *en colere*.

Quoi! morbleu!...

MERLIN, *l'interrompant.*

Paix, messieurs... Respectez la maison...
Quoi donc! prétendez-vous faire ainsi des querelles?
Messieurs les officiers, dites-moi des nouvelles.

LE MARQUIS.

Oh! morbleu!... tais-toi donc! Peste soit du butor!
(*au Comte.*)
Je viens ici mandé par monsieur Philidor.
(*tirant une lettre de sa poche.*)
Voilà ce qu'il m'écrit; car j'ai l'aveu du pere.

LE COMTE.

Moi, j'ai pareillement un billet de la mere.

LE MARQUIS.

Son pere par sa lettre à mes vœux la promet.

LE COMTE.

Et sa mere me l'offre aussi par son billet.

LE MARQUIS, *lisant.*

A monsieur le marquis Lisimon, capitaine dans le régiment de la Reine.

« Faites-moi l'honneur, monsieur le Marquis, « de vous trouver tantôt chez moi. Je parlerai de « vous à ma femme et à ma fille, et je ne doute « pas que vous ne leur plaisiez fort. Ne paroissez « pas d'abord dans la maison: promenez-vous, « en m'attendant, dans les allées de mon jardin. « Je les y conduirai l'une et l'autre, et ce sera là « que se fera la premiere entrevue. »

LE COMTE, *tirant de sa poche la lettre de madame Philidor, et lisant.*

A monsieur le comte Lisimon, capitaine dans le régiment de la Reine.

« C'est aujourd'hui, monsieur le Comte, que « je dois parler de vous à ma fille et à mon mari. « Je vous attends. Nous finirons ce jour même, « si vous souhaitez. Comptez sur ma parole. « Trouvez-vous seulement dans mon jardin, et « m'y attendez. J'aurai soin de m'y rendre avec « mon mari et ma fille, qui, comme je l'espere, « seront charmés l'un et l'autre de l'honneur « de votre alliance. »

LE MARQUIS.

Ciel! que me dites-vous?

LE COMTE.

Que venez-vous m'apprendre.

MERLIN.

Ah ! quel galimatias ! je n'y puis rien comprendre

LE MARQUIS, *bas.*

Merlin, écoute un mot ; tirons-nous à l'écart.

MERLIN.

Que vous plaît-il, monsieur?

LE MARQUIS, *bas, à Merlin.*

Comment, double pendard !
Pourquoi ne m'as-tu pas révélé ce mystere?

MERLIN, *bas, au Marquis.*

D'honneur, je l'ignorois.

LE MARQUIS, *bas.*

Sais-tu que c'est mon frere?

MERLIN, *faisant l'étonné.*

Votre frere, monsieur?... Ah ! que m'apprenez-vous !
Eh ! qui diable a donc pu l'introduire chez nous ?

LE MARQUIS.

Moi, je te le demande.

MERLIN.

Ah ! monsieur, je vous jure
Que j'en lave mes mains. Voyez, quelle aventure !
Mais la fille est pour vous ; j'en ferois bien serment...
Je m'en vais lui parler... Laissez-nous un moment.

LE COMTE, *bas, à Merlin.*

Vraiment, monsieur Merlin, j'ai sujet de me plaindre.

MERLIN.

De qui, monsieur?

LE COMTE.

De vous.

MERLIN.

Moi, je n'ai rien à craindre.

LE COMTE, *bas.*

Et vous en agissez certainement fort mal:
Vous deviez m'avertir que j'avois un rival.
Je vous avois payé, je pense, en galant homme?

MERLIN, *bas.*

Moi, je n'en savois rien, ou la foudre m'assomme!
Mais vous vous alarmez, je ne vois pas pourquoi:
Angélique est pour vous, vous dis-je, croyez-moi...
(*haut.*)
Embrassez-vous, messieurs, sans causer de désordre.

LE MARQUIS.

Moi, j'épouse Angélique, et n'en veux point démordre!

LE COMTE.

Moi, je l'épouse aussi, j'y suis déterminé!

LE MARQUIS.

Parbleu! vous céderez; car je suis votre aîné.

LE COMTE.

Oh! parbleu! nous verrons: sur le fait de maîtresse
Je suis humble valet à votre droit d'aînesse!

LE MARQUIS, *en colere.*

Je vais, en attendant la fin de tout ceci,
Au jardin du beau-pere.

LE COMTE.

Et moi j'y vais aussi.

(*le Marquis et le Comte sortent.*)

SCENE V.

MERLIN, *riant.*

J'en suis quitte à la fin, mais ce n'est pas sans peine.
Respirons un moment et reprenons haleine.
Un autre se seroit vingt fois déconcerté ;
Mais dans le monde il faut sur-tout être effronté.
L'effronterie en France est un vice à la mode:
Rien de plus nécessaire, et rien de plus commode.
Un parfait effronté ne doit rougir de rien,
Et c'est là le grand art pour amasser du bien.
Les hommes de nos jours ont toute honte bue,
Et de quelque côté que je tourne la vue
Je ne vois d'indigens que les sots vertueux.
Il faut un front d'airain pour devenir heureux...
Taisons-nous; j'apperçois mon bon-homme de maître:
Entêté du Marquis autant qu'on le peut être,
Il prétend lui donner Angélique aujourd'hui;
Mais j'empêcherai bien qu'elle ne soit pour lui.

SCENE VI.

M. PHILIDOR, MERLIN.

M. PHILIDOR.

Ah ! te voilà, Merlin ?

MERLIN.

Fort à votre service ;
Toujours zélé pour vous.

M. PHILIDOR.

Va, je te rends justice :
Tu m'as toujours paru la perle des valets.
Je sais que contre tous tu prends mes intérêts,
Même contre ma femme.

MERLIN.

Elle est insupportable.

M. PHILIDOR.

Pour toi, tu me parois un garçon raisonnable ;
Car tu prends mon parti.

MERLIN.

Moi, n'ai-je pas raison ?
N'êtes-vous pas, monsieur, le chef de la maison ?

M. PHILIDOR.

Sans doute.

MERLIN.

Vous avez une excellente tête ;
Mais votre femme...

M. PHILIDOR.

Fi! ma femme est une bête.
Je viens pour lui parler de mon gendre futur,
Du marquis Lisimon; mais, Merlin, je suis sûr,
Pour peu que nous voulions insister sur le nôtre,
Qu'aussitôt elle va m'en proposer un autre.
Oh! je la connois bien!

MERLIN.

Moi, je n'en doute pas.
Votre femme, monsieur, a l'esprit haut et bas:
Elle veut ignorer que cette loi si belle
Qui fait l'homme le maître est la loi naturelle.
Sa complaisance va comme un flux et reflux:
Vous croyez la tenir; vous ne la tenez plus.
Pour sa tête, oh! ma foi! c'est tout comme la lune
Qui tantôt paroît claire et tantôt paroît brune.
Quand vous lui parlez blanc, elle vous répond noir,
Et dites-lui bon jour, elle vous dit bon soir.

M. PHILIDOR.

Oh parbleu! nous verrons; j'ai fait choix de mon gendre:
Le marquis Lisimon en ce lieu doit se rendre.
Je prétends que ma femme avec lui file doux,
Et que ma fille en fasse aujourd'hui son époux.
Mais n'est-il point venu?

MERLIN.

N'en soyez point en peine,
Le marquis Lisimon au jardin se promene.

M. PHILIDOR.

En es-tu bien certain ?

MERLIN.

Oui, je viens de le voir.

M. PHILIDOR.

Parbleu ! Merlin, je suis ravi de le savoir.
Je veux tout au plutôt en parler à ma femme;
Va-t'en me la chercher.

MERLIN.

Mais si la bonne dame,
Quand vous lui parlerez du marquis Lisimon,
Avoit un gendre en poche aussi de sa façon?

M. PHILIDOR.

Oh ! vraiment, c'est de quoi je la crois fort capable.

MERLIN.

C'est un esprit malin.

M. PHILIDOR.

C'est un esprit du diable.

MERLIN.

Elle dit toujours non.

M. PHILIDOR.

Moi, je dis toujours oui.

MERLIN.

Elle se fâchera.

M. PHILIDOR.

J'en serai réjoui.

MERLIN.

Tenez toujours bien ferme.

M. PHILIDOR, *en colere.*

Oh ! va, va, laisse faire !...
Comment donc ! n'est-ce pas une fort bonne affaire ?
Le marquis Lisimon est joli cavalier.
Ma fille pour époux vouloit un officier ;
Tous les gens du palais lui causoient la migraine :
Pour lui faire plaisir je prends un capitaine.
Je suis sûr qu'à ma fille aussitôt il plaira ;
Et puis ma femme après de quelque autre voudra !
Corbleu ! nous allons voir ! Fais ce que je desire ;
Va, cours, dis-lui que j'ai quelque chose à lui dire.

MERLIN.

Il n'en est pas besoin : elle vient ; je la vois.

M. PHILIDOR.

Je veux lui parler seul ; Merlin, éloigne-toi.

SCENE VII.

M. PHILIDOR, MADAME PHILIDOR, MERLIN.

MERLIN, *bas, à madame Philidor.*

Le comte Lisimon, votre prétendu gendre,
Est dans votre jardin, madame, à vous attendre.

MADAME PHILIDOR.

Je viens à ce sujet parler à mon époux.
Je te suis obligée. Adieu, va, laisse-nous.

(*Merlin sort.*)

SCENE VIII.

M. PHILIDOR, MADAME PHILIDOR.

M. PHILIDOR, *à part.*

Voyons, sachons un peu tout ce qu'elle a dans l'ame.

MADAME PHILIDOR, *brusquement.*

Eh bien ! mon cher époux?

M. PHILIDOR, *sur le même ton.*

Eh bien ! ma chere femme?

MADAME PHILIDOR.

Pour vous entretenir vous me voyez ici.

M. PHILIDOR.

Pour le même sujet vous m'y voyez aussi.

MADAME PHILIDOR.

Au moins je vous demande un peu de complaisance.

M. PHILIDOR.

Soit, mais je veux aussi de la condescendance.

MADAME PHILIDOR.

N'en ai-je pas toujours?

M. PHILIDOR.

Non pas avec excès.

MADAME PHILIDOR.

N'allez-vous pas déja m'intenter un procès?
C'est vous qui commencez toujours à faire rage.

M. PHILIDOR.

Ma foi ! vous êtes, vous, un vrai trouble ménage...

Mais brisons là-dessus. Nous venons nous parler;
Tâchons de commencer par ne point quereller.
Notre fille Angélique à présent est nubile.
Vous savez qu'en maris elle est fort difficile :
J'ai voulu lui donner plusieurs gens du palais;
Ils sont trop attachés, dit-elle, à leurs procès.
Bref, elle a pour la robe une mortelle haine ;
Et j'ai fait choix pour elle enfin d'un Capitaine ;
C'est...

MADAME PHILIDOR.

Je vous interromps tout d'abord sur ce point ;
Sa mere à cet hymen ne consentira point.

M. PHILIDOR.

Pourquoi donc, s'il vous plaît? et quel but est le vôtre?
Car enfin...

MADAME PHILIDOR.

Mon but est qu'elle en épouse un autre.
J'ai son affaire.

M. PHILIDOR.

Eh bien ! n'avois-je pas bien dit?
Ventrebleu ! peste soit de votre chien d'esprit !

MADAME PHILIDOR.

Mais, monsieur mon mari, d'un ton plus bas, pour cau

M. PHILIDOR.

Comment donc ! il suffit que je veuille une chose
Pour que vous vouliez l'autre !

MADAME PHILIDOR.

Oh ! je veux la raison.

L'époux que je lui donne est un joli garçon,
Même il est capitaine.

M. PHILIDOR.

Ah! j'enrage... Madame,
Je vous ferai bien voir que vous êtes ma femme!

MADAME PHILIDOR.

Et par où, s'il vous plaît?

M. PHILIDOR.

Par où?... Suffit! Je veux
Que ma fille aujourd'hui condescende à mes vœux.

MADAME PHILIDOR.

Je prétends qu'Angélique à moi seule obéisse.

M. PHILIDOR.

Selon ma volonté j'entends, moi, qu'elle agisse.

MADAME PHILIDOR.

Elle doit se soumettre aveuglément à moi,
Et de nul autre après ne recevoir la loi.

M. PHILIDOR.

Et par quelle raison?

MADAME PHILIDOR.

C'est que je suis sa mere.

M. PHILIDOR.

Et moi donc, s'il vous plaît, ne suis-je pas son pere?

MADAME PHILIDOR.

Et quand vous le seriez? voyez, belle raison!

M. PHILIDOR.

Je m'en moque; j'aurai pour gendre Lisimon.

MADAME PHILIDOR.

Lisimon, dites-vous? Lisimon, capitaine?

M. PHILIDOR.

Oui.

MADAME PHILIDOR.

De quel régiment?

M. PHILIDOR.

De celui de la Reine.

MADAME PHILIDOR.

Tout de bon?

M. PHILIDOR.

Tout de bon.

MADAME PHILIDOR.

Eh! vîte embrassons-nous,
Allons, faisons la paix, mon cher petit époux!

M. PHILIDOR.

D'où vient donc tout-à-coup un excès de tendresse
Que l'on pardonneroit à peine à sa maîtresse?

MADAME PHILIDOR.

L'époux que je destine à ma fille aujourd'hui,
C'est Lisimon.

M. PHILIDOR.

Comment! Lisimon?

MADAME PHILIDOR.

Oui, c'est lui;
Et puisque nous voulons tous deux le même gendre,
A votre volonté je suis prête à me rendre.

M. PHILIDOR.

Voyez le grand effort !... Mais je suis tout troublé.
Quoi ! monsieur Lisimon vous a déja parlé ?

MADAME PHILIDOR.

Oh ! vraiment, j'ai fait plus; ma parole est donnée
De finir de ma fille avec lui l'hyménée.

M. PHILIDOR.

De moi sur cet article il a parole aussi :
Je vous dirai bien plus, Lisimon est ici.

MADAME PHILIDOR.

Je le sais bien.

M. PHILIDOR.

Comment ?

MADAME PHILIDOR.

Je le sais bien, vous dis-je.

M. PHILIDOR.

(*à part.*)

Vous le savez ?... Voici quelque nouveau vertige !

MADAME PHILIDOR.

Sur mon billet il s'est rendu dans le jardin :
Il a reçu, vous dis-je, un billet de ma main,
Par lequel en deux mots je lui mande et propose
De venir au jardin pour terminer la chose.

M. PHILIDOR, *riant.*

Je vous en livre autant. Le cas est singulier !
Je n'ai jamais rien vu de plus particulier !
Ne nous trompons-nous point? c'est peut-être un autre homme:

Est-ce bien Lisimon ?

MADAME PHILIDOR.

C'est ainsi qu'on le nomme.

M. PHILIDOR.

Un garçon fort bien fait ?

MADAME PHILIDOR.

Oui, vraiment, fait au tour.

M. PHILIDOR.

Assez beau de visage ?

MADAME PHILIDOR.

Ah ! beau comme le jour !

M. PHILIDOR.

Capitaine ?

MADAME PHILIDOR.

Oui, vous dis-je.

M. PHILIDOR.

Ah! ma foi! c'est lui-même.

MADAME PHILILIDOR.

En doutez-vous ?

M. PHILIDOR.

Moi? non... Mais c'est un vrai problême

MADAME PHILIDOR.

Nous allions quereller ; car nos plus grands débats
Viennent faute souvent de ne s'entendre pas.

M. PHILIDOR.

Eh ! la chose à présent n'est pas encor bien claire.

MADAME PHILIDOR.

Il faut à notre fille apprendre ce mystere.

Puisqu'elle hait si fort tous les gens du palais,
Lisimon pleinement doit remplir ses souhaits.

M. PHILIDOR.

Sans doute, et je prétends que l'affaire se fasse.

SCENE IX.

M. PHILIDOR, MADAME PHILIDOR, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Mon pere, à vos genoux je demande une grace!

M. PHILIDOR.

Comment donc?

ANGÉLIQUE.

Ah! mon pere, auriez-vous bien le cœur
De vouloir aujourd'hui causer tout mon malheur?

M. PHILIDOR.

En voici bien d'un autre! Eh! que veux-tu donc dire?

MADAME PHILIDOR.

Mais, vraiment, son discours commence à m'interdire.

ANGÉLIQUE, *à M. Philidor.*

Vous voulez, dit Merlin, tous deux me marier;
Et je viens tout exprès ici pour vous prier
De ne me point forcer au nœud du mariage.

MADAME PHILIDOR.

Ah! le cas est nouveau qu'une fille à votre âge
Ait pour l'état de femme une si grande horreur!

Des filles de Paris c'est l'unique fureur,
Et leur esprit seroit attaqué de folie
S'il leur falloit rester filles toute leur vie.

ANGÉLIQUE.

Mais mon dessein n'est pas de rester fille... Hélas !
Un jeune cavalier m'a trouvé des appas ;
Et je viens vous prier de renoncer au vôtre,
Et de m'en accorder en même tems un autre.

M. PHILIDOR.

Je ne m'attendois pas à ce petit détour.
Or çà, mademoiselle, en dépit de l'amour,
A votre mere, à moi, j'entends qu'on obéisse !

ANGÉLIQUE.

Quoi ! vous seriez, mon pere, auteur de mon supplice ?

M. PHILIDOR.

Ceci n'est pas mauvais ! Quoi ! quand un coup du sort
Met votre mere et moi parfaitement d'accord,
(Ce qui n'arrive pas deux fois au plus l'année)
Vous seule vous rompez un projet d'hyménée ?
Mais quel est ce mignon, ce joli jouvenceau
Dont vous avez coiffé votre petit cerveau ?

MADAME PHILIDOR.

Je le gagerois bien, c'est quelque petit-maître.

ANGÉLIQUE.

Oh ! non, il est sensé tout autant qu'on peut l'être.

M. PHILIDOR.

Mais enfin quel homme est-ce? est-ce un homme de nom

ANGÉLIQUE.

C'est, puisqu'il le faut dire, un nommé Lisimon.

M. PHILIDOR.

Lisimon, dis-tu pas? Quoi! c'est chose certaine?

ANGÉLIQUE.

Oui, mon pere.

M. PHILIDOR.

Et qu'est-il?

ANGÉLIQUE.

Mais il est capitaine
Au régiment, dit-on, de la Reine... Pourquoi
Paroissez-vous surpris? Vous riez.

M. PHILIDOR, *riant.*

Oh! ma foi!
Je n'y puis plus tenir.

ANGÉLIQUE.

Quoi! vous aussi, ma mere?

MADAME PHILIDOR.

Le plaisant tour!

ANGÉLIQUE.

De grace, expliquez ce mystere.

M. PHILIDOR, *riant toujours.*

Celui que nous t'avons destiné pour époux
C'est Lisimon lui-même.

ANGÉLIQUE.

Ah! que m'apprenez-vous?

M. PHILIDOR.

Parbleu! de Lisimon j'admire la sagesse!

Quelle discrétion ! quelle délicatesse
De prendre de nous trois en secret l'agrément !
Peste ! ce garçon-là promet infiniment !

ANGÉLIQUE.

Le pauvre Chevalier va donc être bien aise?

MADAME PHILIDOR.

Chevalier, dites-vous ? oh ! ne vous en déplaise,
Vous serez bien comtesse.

M. PHILIDOR.

Elle, comtesse ? Bon !
Elle sera marquise, et je vous en réponds :
Lisimon est marquis.

MADAME PHILIDOR.

Non, vraiment, il est comte.

ANGÉLIQUE.

Non, il est chevalier.

M. PHILIDOR.

Eh ! quel peste de conte !
Il est marquis, vous dis-je, et marquis très marquis ;
Et tous les Lisimon le sont de pere en fils.

MADAME PHILIDOR.

Et moi, monsieur, et moi, je soutiens le contraire.

M. PHILIDOR.

Bon ! encore une fois mettons-nous en colere !

MADAME PHILIDOR.

Vous m'y forcez toujours ; car, tenez franchement...

M. PHILIDOR.

Ne sauriez-vous parler qu'avec emportement ?

Entre nous, vos discours sont pleins de pétulance.

MADAME PHILIDOR.

Et les vôtres, monsieur, sont pleins d'extravagance.

M. PHILIDOR.

Le compliment est doux!...Mais faut-il nous fâcher?
C'est une bagatelle... envoyons-le chercher.
N'est-il pas au jardin?

MADAME PHILIDOR.

Sans doute il y doit être.
Nous n'avons qu'à parler il va bientôt paroître...
(*voyant le Comte qui vient.*)
Mais je le vois venir.

SCENE X.

LE COMTE, LE MARQUIS, *paroissant en même tems.* M. PHILIDOR, MADAME PHILIDOR, ANGELIQUE.

M. PHILIDOR, *en voyant le Marquis.*

Justement le voici.

MADAME PHILIDOR, *prenant le Comte par la main.*

Tenez, c'est celui-là.

M. PHILIDOR, *prenant aussi le Marquis par la main.*

Non, non, c'est celui-ci.

MADAME PHILIDOR.

C'est celui-là, vous dis-je.

M. PHILIDOR.

Eh! mon dieu, non, ma femme.

MADAME PHILIDOR, *au Comte.*

Monsieur, n'êtes-vous pas Lisimon ?

LE COMTE.

Oui, madame.

MADAME PHILIDOR, *à M. Philidor.*

Là, monsieur mon mari, n'avois-je pas raison ?

M. PHILIDOR, *au Marquis.*

N'est-ce pas vous, monsieur, qu'on nomme Lisimon ?

LE MARQUIS.

Oui, monsieur.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Juste ciel ! ma surprise est extrême !

M. PHILIDOR, *au Marquis.*

Capitaine ?

LE MARQUIS.

Oui, monsieur.

MADAME PHILIDOR, *au Comte.*

Et vous?

LE COMTE.

Et moi de même.

M. PHILIDOR.

Comment! deux Lisimon?... Mais je n'y conçois rien.

MADAME PHILIDOR.

Pour moi, je n'en connois point d'autre que le mien.

M. PHILIDOR.

Moi, je crois que le mien est le seul véritable :

Je m'y tiens.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Tout ceci me paroît incroyable.

LE MARQUIS, *à M. Philidor.*

Monsieur, j'espere en vous ; vous savez mon amour ?

M. PHILIDOR.

Oui, monsieur, vous aurez ma fille, et dès ce jour.

LE COMTE, *à madame Philidor.*

Vous savez mon ardeur ? j'espere en vous, madame.

MADAME PHILIDOR.

Comptez sur moi, monsieur ; ma fille est votre femme.

M. PHILIDOR, *à Angélique.*

Angélique !

ANGÉLIQUE.

Mon pere.

M. PHILIDOR.

A quoi rêves-tu là ?
Tu le connois si bien ! explique-nous cela.
Lequel est Lisimon ? Est-ce l'un ? est-ce l'autre ?
Parle ; est-ce le mien ?

ANGÉLIQUE.

Non.

MADAME PHILIDOR.

C'est le mien ?

ANGÉLIQUE.

Ni le vôtre.

LE MARQUIS.

Comment ! mademoiselle, ai-je l'air imposteur ?

Mon nom est Lisimon ; je suis homme d'honneur.

LE COMTE, *à Angélique.*

Permettez-moi de dire ici la même chose,
Que Lisimon n'est pas un nom que je suppose.

M. PHILIDOR.

Lequel croire des deux ? Par ma foi ! je ne sais...
(*au Marquis.*)
Mais vous me convenez, monsieur, et c'est assez :
A mes commandemens ma fille va se rendre.

MADAME PHILIDOR, *montrant le Comte.*

Et moi, je prétends, moi, que monsieur soit mon gendre.

M. PHILIDOR.

C'est à vous à céder : je le veux, en un mot.
Vous n'êtes qu'une femme !

MADAME PHILIDOR.

Et vous n'êtes qu'un sot !

ANGÉLIQUE, *à M. Philidor.*

Ah ! mon pere, en faut-il venir aux invectives ?

M. PHILIDOR, *en colere.*

Quoi donc ! dérogerai-je à mes prérogatives ?
Vous dépendez de moi : je suis pere et mari ;
D'elle comme de vous je veux être obéi.

LE MARQUIS.

Ah ! monsieur !...

LE COMTE, *à madame Philidor.*

Ah ! madame !...

ANGÉLIQUE.

Eh ! ma mere, de grace,

Tâchez qu'avec douceur cette affaire se passe.

MADAME PHILIDOR.

Votre pere me joue un tour de sa façon !
Je gage que le sien est un faux Lisimon.

M. PHILIDOR.

Moi, je me servirois d'un pareil stratagême?
Je n'en suis pas capable.

SCENE XI.

LE CHEVALIER, M. PHILIDOR, MADAME PHILIDOR, ANGÉLIQUE, LE MARQUIS, LE COMTE.

ANGÉLIQUE, *à M. Philidor.*

Eh ! le voici lui-même.

M. PHILIDOR.

Eh, qui donc ?

ANGÉLIQUE.

Lisimon.

M. PHILIDOR, *regardant le Chevalier.*

Qui ? celui que je voi ?...

(*à part.*)

Je ne sais où j'en suis !

MADAME PHILIDOR, *à part.*

Ni moi.

LE MARQUIS, *en voyant le Chevalier.*

Ni moi.

LE COMTE, *en voyant le Chevalier.*

Ni moi.

LE CHEVALIER, *à part.*

Le Marquis et le Comte !... O rencontre imprévue !
De tout ce que je vois mon ame est confondue.
(*à M. Philidor.*)
Ah ! monsieur, pardonnez à mon étonnement ;
Deux rivaux, je le vois, traversent un amant.
Espérant m'allier avec votre famille,
Je vous venois ici demander votre fille.

M. PHILIDOR.

Oh ! ma foi, c'en est trop, trois époux à-la-fois !
Prétendez-vous, messieurs, l'épouser tous les trois ?

MADAME PHILIDOR.

La chose assurément ne paroît pas faisable.

M. PHILIDOR.

Mais qui diantre de vous est donc le véritable ?

TOUS TROIS ENSEMBLE.

C'est moi, monsieur.

M. PHILIDOR.

Comment ! tous les trois ? Oh ! parbleu !
A la fin je croirai que ceci n'est qu'un jeu !

LE CHEVALIER.

Monsieur, puisqu'il vous faut dévoiler ce mystere,
Des aînés Lisimon je suis le jeune frere ;
Nous servons tous les trois au même régiment :
Nous nous trouvons chez vous je ne sais pas comment.
Ils sont très étonnés : quant à moi, je vous jure

Que je suis tout comme eux surpris de l'aventure.

M. PHILIDOR.

Puisque vous m'assurez que la chose est ainsi,
Je me trouve à présent un peu plus éclairci.
Mais par quel cas fortuit vous trouvez-vous ensemble?

LE MARQUIS.

Sans doute c'est l'amour qui tous trois nous rassemble.
Quant à moi, Merlin seul m'a produit près de vous.

LE COMTE.

Quoi! Merlin? Ah! le traître! il mourra sous mes coups!
C'est lui qui m'a donné l'accès près de madame.

LE CHEVALIER.

Ah! qu'entends-je? ainsi donc il trahissoit ma flamme?
Il m'a comme vous deux produit dans la maison;
Il m'a deux fois tiré de l'argent.

M. PHILIDOR.

Le frippon!

LE COMTE, *au Chevalier.*

J'en suis pour mon argent, comme vous pour le vôtre!

LE MARQUIS.

Il nous a donc dupés tous trois l'un après l'autre...
(*à M. Philidor.*)
Mais vous m'avez promis votre fille, monsieur,
Et de vous sur ce point j'ai parole d'honneur.

M. PHILIDOR.

Oh! je vous la tiendrai.

LE COMTE, *montrant madame Philidor.*

Par parole authentique

Madame m'a promis la charmante Angélique.

MADAME PHILIDOR.

Ne craignez rien, monsieur, vous serez son époux.

LE CHEVALIER.

Belle Angélique, hélas ! je n'espere qu'en vous !

ANGÉLIQUE.

Ah ! tant que de mon cœur je serai la maîtresse,
Vous pouvez, Chevalier, compter sur ma tendresse.

M. PHILIDOR.

C'est ce qu'il faudra voir.

MADAME PHILIDOR, *voyant entrer la Ronce.*

Mais que veut ce valet ?

SCENE XII.

M. PHILIDOR, MADAME PHILIDOR, ANGÉLIQUE, LE MARQUIS, LE COMTE, LE CHEVALIER, LA RONCE.

LA RONCE, *à madame Philidor.*

Madame, on m'a chargé de vous rendre un billet.

(*madame Philidor prend la lettre.*)

M. PHILIDOR, *à madame Philidor.*

Encore un Lisimon ?

MADAME PHILIDOR, *à la Ronce qui sort.*

Attendez donc réponse...

(*à part.*)

Mais il s'en va...

SCENE XIII.

M. PHILIDOR, MADAME PHILIDOR, ANGÉLIQUE, LE MARQUIS, LE COMTE, LE CHEVALIER.

MADAME PHILIDOR, *à part, ouvrant la lettre.*

Voyons un peu ce qu'il m'annonce...
Le benêt! il apporte un billet au hasard;
Il devoit bien nous dire au moins de quelle part...
(*examinant la lettre.*)
Je ne reconnois point du tout cette écriture,
Et je vois qu'on a même omis la signature.
(*elle lit.*)

« Ayant appris, madame, que les deux aînés des « trois Lisimon aspiroient au bonheur d'entrer « dans votre famille, j'ai cru qu'il étoit de mon « devoir de vous avertir que le Marquis est si « fort adonné au jeu, et le Comte aux femmes, « qu'ils rendront une épouse éternellement mal- « heureuse. Vous savez, madame, que ce sont là « les deux vices ordinaires de presque tous les « gens de guerre; ainsi prenez garde à ce que « vous ferez. »

(*au Marquis et au Comte après avoir lu.*)
Quoi! messieurs, vous aimez les femmes et le jeu?
Vraiment, vous pourriez bien ruiner ma fille en peu.

LE COMTE.

Madame, ce billet n'est qu'un pur artifice.

LE MARQUIS, *à M. Philidor.*

Monsieur, à ma conduite on ne rend pas justice.

M. PHILIDOR, *au Marquis et au Comte.*

Ce que j'apprends de vous, messieurs, me fait trembler
Moi, vous donner ma fille? autant vaut l'immoler!

MADAME PHILIDOR.

Fi! les maris joueurs sont des maris infâmes!
Peut-on aimer le jeu? Passe encor pour les femmes!

LE COMTE.

Madame, encore un coup, on nous accuse à tort;
Et, s'il faut parler net, je soupçonne très fort
Votre valet Merlin de cette fourberie.
Nous avons des garans de sa fripponnerie;
Et ce qu'il nous a fait à tous trois tour-à-tour
Nous montre qu'il est bien capable d'un tel tour.
Eclaircissons ce fait; je le demande en grace.

M. PHILIDOR.

Si c'est lui, je prétends l'assommer sur la place...
Mais, voyez ce maraud!... Taisons-nous... le voici.

SCENE XIV.

M. PHILIDOR, MADAME PHILIDOR, ANGÉLIQUE, LE MARQUIS, LE COMTE, LE CHEVALIER, MERLIN.

MERLIN, *à part.*

Ah ! que vois-je !... La peste ! ils sont encore ici.
Je les croyois bien loin... Fuyons.

M. PHILIDOR, *le retenant.*

Arrête, arrête !
Viens-tu jouer encor quelque tour de ta tête ?

MERLIN.

Eh ! monsieur, laissez-moi; l'on m'attend autre part.

LE MARQUIS.

Ah! ah! vous voilà donc, traître! insigne pendard!

LE COMTE, *à Merlin.*

C'est donc toi, malheureux! dont l'audace est extrême?

LE CHEVALIER, *à Merlin.*

Faquin! te voilà donc?

MERLIN.

Oui, messieurs, c'est moi-même.
(*à part.*)
Un peu d'effronterie : allons ferme, Merlin !

LE COMTE.

Tu nous as donc joués tous trois, double coquin ?

MERLIN.

Qui, moi ? de vous jouer j'aurois eu l'impudence?...
Souverain protecteur des cœurs pleins d'innocence,
Ciel! qui voyez ici l'affront que l'on me fait,
Me laissez-vous noircir d'un semblable forfait?

LE MARQUIS.

Quoi! ne nous as-tu pas introduits chez ton maître
Tous trois l'un après l'autre?

MERLIN.

Oui, monsieur.

M. PHILIDOR.

Eh bien! traître
N'est-ce pas les jouer? Dis-nous-en la raison.

MERLIN.

Est-ce ma faute à moi s'ils sont trois Lisimon?
J'ai conduit, ce me semble, assez bien leurs affaires:
De quoi s'avisent-ils aussi d'être trois freres?

MADAME PHILIDOR.

Mais ce n'est pas le tout... Connois-tu ce billet?
Je suis sûre, maraud, que c'est toi qui l'as fait?

LE MARQUIS, *à Merlin.*

De tes tours insolens, coquin! c'est là le pire.

MERLIN.

Qui, moi, faire un billet? je ne sais pas écrire.
Si j'avois un peu su barbouiller du papier
Je serois à présent peut-être un gros fermier.

LE COMTE, *tirant son épée.*

Mon ame en ce moment veut être détrompée,

Traître ! ou bien dans ton sang je plonge cette épée !

MERLIN.

Mais, messieurs, battez-moi, bourrez-moi, tuez-moi ;
Je ne sais pas d'où vient ce billet, par ma foi !

LE COMTE.

Tu n'en sais rien, maraud?

MERLIN.

Non, la peste me tue !
Et c'est la vérité, comme on dit, toute nue.

MADAME PHILIDOR, *au Marquis et au Comte.*

Je veux croire, messieurs, qu'on cherche à vous noircir ;
Mais avant de conclure il faut nous éclaircir
Si ce qu'on nous écrit est faux ou véritable.

M. PHILIDOR, *à part.*

Pour la premiere fois ma femme est raisonnable.

ANGÉLIQUE, *à madame Philidor.*

Tout cela ne seroit d'aucune utilité.
Ces messieurs voudroient-ils forcer ma volonté?
Puisqu'un autre a mon cœur, que peuvent-ils prétendre?

MERLIN, *à part.*

Bon ! elle me seconde, et c'est fort bien l'entendre.

LE MARQUIS, *à Angélique.*

Madame, c'est assez ; je me tiens averti...
Comte, m'en croirez-vous? prenons notre parti :
Faisons par grandeur d'ame un effort sur nous-même,
Puisque, tous trois rivaux, ce n'est pas nous qu'on aime.

LE COMTE, *au Chevalier.*

Chevalier, nous laissons un champ libre à tes feux...

(*à Merlin.*)

Toi, maraud! de tes jours ne te montre à mes yeux.

(*il sort avec le Marquis.*)

SCENE XV.

M. PHILIDOR, MADAME PHILIDOR, ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER, MERLIN.

M. PHILIDOR, *à Merlin.*

Or çà, monsieur Merlin, je veux que sans mystere
Vous me développiez le fond de cette affaire.
Ces messieurs quittent prise; ils en ont tout sujet.
Si vous ne m'apprenez d'où vient ce beau billet,
Comme un frippon fieffé je vais vous faire prendre,
Jusqu'à ce que l'on ait des preuves pour vous pendre.

MERLIN, *se jetant à ses pieds.*

Permettez donc, monsieur, qu'embrassant vos genoux
Votre Merlin exige une grace de vous!

M. PHILIDOR.

Eh, quelle grace? dis.

MERLIN.

Celle de ne point battre
Un valet digne, hélas! de l'être comme quatre...
(*tirant de sa poche les quatre bourses qu'il a reçues, et les lui montrant.*)
Jetez les yeux, monsieur, sur mon petit trésor,

Et voyez seulement ces quatre bourses d'or:
Des aînés Lisimon j'obtins les deux premieres;
Et le cadet lui seul m'offrit les deux dernieres.
Je les servois d'abord tous trois sans primauté;
Mais le plus fort payant l'a lui seul emporté.
Pour faire déguerpir les aînés des trois freres,
J'ai cru dans un besoin mes ruses nécessaires;
Et cette lettre enfin, dont vous cherchez l'auteur,
Est de l'invention de votre serviteur.
De cent routes, monsieur, qui vont à la fortune,
Depuis près de trente ans je n'en ai trouvé qu'une.
Si je vous ai trompé j'en pleure amèrement,
Et j'en suis très fâché, monsieur, assurément.

M. PHILIDOR.

Comment, double coquin! nous jouer de la sorte!

MERLIN.

Je m'y suis vu contraint, ou le diable m'emporte!

M. PHILIDOR.

En faveur de l'argent que cela t'a produit
Je veux bien pardonner ce petit tour d'esprit;
(*au Chevalier.*)
Mais n'y retourne plus... Ma fille a su vous plaire:
Obtenez, s'il se peut, l'agrément de sa mere;
Cela se doit ainsi. Qu'elle approuve vos feux,
Et je suis prêt, monsieur, à vous unir tous deux.

LE CHEVALIER, *à madame Philidor.*

Ma fortune est égale à celle de mes freres,
Pourquoi vos sentimens me seroient-ils contraires?

ANGÉLIQUE, *à madame Philidor.*

Ma mere, vous pouvez me faire un heureux sort.

MADAME PHILIDOR.

Entrons dans le logis, nous ferons cet accord.

MERLIN.

Le cadet Lisimon remporte la victoire.
Des trois Freres Rivaux ainsi finit l'histoire.

FIN DES TROIS FRERES RIVAUX.

EXAMEN

DES TROIS FRERES RIVAUX.

Cette piece doit son principal agrément à l'élégance du style et à la vivacité du dialogue; du reste nul caractere même esquissé, nulle situation approfondie, enfin aucun de ces ressorts que l'on admire dans les moindres productions de Moliere. Le comique de Lafont est plus propre à faire sourire qu'à inspirer une véritable gaieté: ses plaisanteries sont souvent délicates et heureusement amenées, mais elles n'ont point en général cette force et cette tournure piquante que l'on trouve dans nos grands maîtres. Quels que soient les défauts de sa maniere, défauts qui tiennent plus à sa négligence qu'au mauvais goût, il seroit à desirer que les auteurs de petites pieces qui lui ont succédé ne se fussent pas écartés plus que lui de la bonne route. On n'auroit pas vu la scene françoise transformée en boudoir; les prétendus beaux esprits du dix-huitieme siecle ne se seroient pas crus autorisés à remplir leurs pieces de délicatesses puériles, de sentimens alambiqués; ils n'auroient osé se servir d'un jargon inintelligible pour la plus grande partie des spectateurs. Ces défauts que nous aurons à reprocher à Dorat et à ses imitateurs, ne se font nullement sentir dans les Trois Freres Rivaux.

Le personnage le plus important de cette piece est Merlin qui sert à-la-fois trois amans de sa jeune maîtresse. Il lui faut beaucoup d'adresse et beaucoup d'effronterie ; cette derniere qualité si nécessaire aux intrigans ne lui manque pas. Dans une scene où deux des rivaux se rencontrent et s'expliquent, l'habile valet, loin de se déconcerter, fait avec eux le rôle de maître Jacques ; il les flatte l'un et l'autre du suffrage d'Angélique, et parvient, non sans peine, à les éloigner pour quelques momens. Cependant l'embarras augmente ; le pere et la mere ont chacun leur protégé ; Angélique a aussi le sien qui n'est pas l'un de ceux que veulent lui faire épouser ses parens : dans cette perplexité, Merlin, bien payé par l'amant aimé, a recours aux grands moyens ; il écrit une lettre anonyme dans laquelle les rivaux qu'il veut faire rejeter sont présentés, l'un comme un libertin, l'autre comme un joueur. M. et madame Philidor, assez crédules, ajoutent foi à cet avis : pour s'accorder, ils conviennent de choisir le Chevalier ; et les deux freres de ce jeune homme se retirent après s'être convaincus qu'ils ne sont pas aimés.

On voit que ce dénouement est fort bien amené ; les détails de la piece n'ont pas moins d'agrément. Les quiproquo qui résultent du même nom que portent les trois freres, la dispute de M. et de madame Philidor, la méprise d'Angélique qui croit être d'accord avec eux, donnent lieu à deux scenes très comiques. On pourroit relever dans cette piece plusieurs invraisemblances, principalement celle de la position de

trois freres qui font la cour à la même femme sans s'être communiqué leurs desseins; on pourroit observer que la marche des scenes paroît trop calculée, et que la symétrie s'y fait trop sentir : mais ces défauts se font aisément pardonner dans une comédie en un acte dont l'action marche rapidement, et qui est écrite avec facilité.

FIN DE L'EXAMEN DES TROIS FRERES RIVAUX.

LA SURPRISE
DE L'AMOUR,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

DE MARIVAUX,

Représentée pour la premiere fois
au mois de décembre 1727.

NOTICE
SUR MARIVAUX.

Pierre Carlet de Marivaux naquit à Paris en 1688. Son pere, d'une famille ancienne dans le parlement de Rouen, avoit été long-tems directeur de la monnoie à Riom: il ne négligea rien pour l'éducation de son fils auquel il avoit peu de fortune à laisser. Marivaux fit de rapides progrès dans ses premieres études, et se livra de bonne heure à son goût pour les lettres. Il se maria en 1721, et perdit deux années après son épouse dont il conserva toujours un tendre souvenir: il n'eut qu'une fille qui se fit religieuse; ainsi les évènemens parurent s'arranger pour le ramener à ses goûts qui l'éloignoient de toute occupation sérieuse et lucrative. La pureté de ses mœurs, la sagesse de ses principes, l'aménité de son caractere, lui firent des amis sinceres; ses talens et son respect pour la religion lui donnerent des protecteurs utiles: il avoit une pension

sur la cassette de Louis XV; il en touchoit une autre plus considérable qui lui fut exactement payée jusqu'à sa mort, et il ignora toujours à qui il la devoit. Sans luxe, sans aucun besoin dispendieux, il auroit vécu dans une douce aisance s'il avoit été en son pouvoir de résister aux cris de l'infortune; mais ses soins et son argent étoient à tous les malheureux : délicat dans sa maniere d'obliger, il cachoit les privations personnelles que lui coûtoit sa générosité; et lorsqu'il manquoit lui-même des choses nécessaires, il ne s'en appercevoit que par l'impossibilité où il étoit de donner. La bienfaisance fut sa seule passion : nous la caractérisons ainsi parcequ'il est vrai qu'il ne sut jamais en régler l'usage; mais qui oseroit blâmer l'excès de cette vertu d'autant plus admirable chez lui qu'il n'affecta jamais de la prêcher dans ses ouvrages? sa modestie ne lui auroit pas permis de s'offrir pour modele, ou de s'ériger en apôtre de philantropie. Cette observation nous conduit naturellement à remarquer que cet écrivain n'a eu rien de commun avec les philosophes dont il vit la naissance, les pro-

grès, et dont les principes lui parurent toujours dangereux et ridicules ; mais, sans déguiser son opinion à cet égard, il évita avec eux toute querelle qui auroit pu annoncer une animosité étrangère à son caractere. On sait qu'il ne voyoit dans la prétendue universalité des talens de M. de Voltaire que la perfection des idées communes: il le disoit parcequ'il le pensoit, sans croire qu'il dût se donner la peine d'appuyer son jugement sur des preuves. Il est curieux de remarquer que Montesquieu avoit absolument la même idée du génie de l'ermite de Ferney.

Marivaux est un de nos auteurs originaux dont la réputation a fait naître le plus de discussions; il survit et survivra long-tems à toutes les attaques dirigées contre lui. On lui reproche particulièrement de manquer de naturel; c'est qu'on le juge par ses imitateurs: on l'accuse également d'avoir créé une mauvaise école, et il n'a jamais eu la prétention d'en créer une, puisque ses principes en littérature ont toujours été ceux des écrivains qui ont illustré la France; à cet égard on ne peut citer de lui un seul paradoxe.

Le parti qu'il prit dans la querelle sur les anciens et les modernes, renouvelée par madame Dacier et La Mothe, étoit chez lui une affaire de goût : il avoua qu'il préféroit les modernes sans mettre aucune chaleur à propager son opinion ; éloigné de tous les extrêmes, il se rangea parmi ceux qui aiment mieux jouir des beautés des grands écrivains que de disputer sur la prééminence qu'on peut leur accorder. Choqué de la colere pédantesque avec laquelle madame Dacier répondoit aux observations très polies de La Mothe, il s'amusa à travestir l'Iliade ; c'étoit prendre beaucoup de peine pour faire une épigramme : ce poëme eut du succès dans un tems où tous les esprits étoient occupés à discuter le mérite d'Homere ; mais on auroit pu ne pas le conserver dans les œuvres de Marivaux sans faire tort à sa réputation.

Il n'est pas sans intérêt de rechercher comment un auteur déclaré original a pu être accusé de manquer de naturel : nous allons essayer d'expliquer cette apparente contradiction ; ce qui nous ramenera au but principal de chacune de

nos Notices, qui est de donner une idée juste du talent de l'auteur à qui elle est consacrée.

Marivaux ne connut jamais les passions; sans orgueil, sans ambition, incapable d'éprouver l'envie, tous ses desirs furent modérés; et pour vivre en sage il n'eut point à combattre. Quoique l'amour ne soit pas dans notre vie une aussi grande affaire que les romans, les poëmes et les tragédies pourroient le faire croire, peu d'hommes échappent à ce sentiment, ou plutôt peu d'hommes se persuadent qu'ils auroient pu y échapper; car, suivant la remarque de M. de La Rochefoucauld, bien des gens ne connoîtroient pas l'amour s'ils n'en avoient jamais entendu parler. Marivaux ne se fit point illusion; il sentit qu'il n'étoit point passionné, et n'essaya jamais d'exprimer des sentimens qui lui étoient étrangers. Rien n'est plus plaisant que la maniere dont il raconte le premier attachement auquel il se livra. Il étoit jeune, et aimoit de bonne foi une demoiselle qui le séduisoit particulièrement par l'accord qu'il remarquoit entre sa physionomie et les expressions tendres qu'elle lui adres-

soit : un jour qu'il la quittoit enchanté du naturel qu'elle avoit mis dans leur entretien, il rentra pour prendre quelque chose qu'il avoit oublié, et la surprit devant son miroir étudiant les mêmes attitudes qu'il avoit trouvées si franches ; il l'avertit de sa présence par une plaisanterie, et sortit aussi libre que s'il n'avoit pas cru aimer. Cette aventure le conduisit à ne voir dans les liaisons amoureuses qu'un commerce de galanterie, et dans la passion de l'amour, qu'un fond d'égoïsme que la coquetterie, les obstacles, les espérances exaltent quelquefois jusqu'à la sensibilité la plus vive, mais qui revient toujours à son premier caractere. En général, il y a du vrai dans cette maniere de considérer les choses ; toute passion est égoïste, d'une durée incertaine ; et l'amour, considéré comme passion, ne peut mentir à son origine. Lorsque Marivaux parut dans la littérature les romans et le théâtre déifioient cette passion ; ce n'étoit que grands sentimens, que respects mêlés de tendres plaintes ; la constance paroissoit éternelle, le desir croissoit même sans espérance, et tous les auteurs

alloient répétant les maximes du code de la vieille galanterie. Racine, il est vrai, s'étoit ouvert une carriere nouvelle en peignant l'amour tel qu'il existe dans les cœurs vraiment passionnés; Moliere avoit trouvé des effets comiques dans l'expression naturelle de ce sentiment: Marivaux voulut le montrer excité seulement par le desir de plaire. Il est impossible de mieux démêler ce qu'il emprunte de la coquetterie, ce que la résistance ajoute à sa vivacité, ce que l'amour-propre en mouvement met sur son compte, et quelquefois aussi ce que la sensibilité surprise aime à mettre sur le compte de l'amour-propre: dans ce genre les nuances sont infinies, et Marivaux les distingua parfaitement: jamais pénétration ne fut plus active, jamais on n'observa avec plus de finesse; et si son style offre tant de tours nouveaux dans lesquels l'observateur superficiel voit de l'affectation, c'est qu'il falloit réellement à cet écrivain des expressions neuves pour rendre des observations qui n'avoient pas encore été faites. S'il se fût contenté de dire ce qu'il appercevoit dans le cœur humain, il auroit pu l'écrire avec simpli-

cité, et être encore piquant; mais c'étoit dans le langage des personnages mis en scene qu'il vouloit placer ses découvertes; et il est le premier qui ait eu l'art de faire dire à une femme qu'elle n'aimoit pas, aussi fermement que si elle étoit sûre de ne pas se trahir, et de maniere cependant qu'il soit impossible de douter de ce qui se passe dans son cœur. Faire comprendre à-la-fois deux intérêts qui se croisent dans le même esprit, deux goûts opposés qui se disputent la préférence; trouver le mot qui dans un discours doit choquer une personne occupée secrètement de telle pensée, la faire répondre à ce seul mot de maniere que la pensée qu'elle cache se découvre; tel est le talent particulier de Marivaux: il en a gardé le secret.

Mais si son esprit étoit fin et juste, il avoit peu d'étendue; ses plans sagement tracés sont foibles et se ressemblent; ses caracteres ont tous un air de famille, et le fond de ses pieces présente trop la même idée: il manquoit d'imagination. Parmi ses personnages les maîtres parlent bien, parcequ'il leur donne des intérêts

qui se développent naturellement dans leurs discours ; il n'en est pas de même des valets et des soubrettes qui ont tout l'esprit de l'auteur dans leurs réflexions, et beaucoup de sa maniere dans leurs expressions : ses paysans ont une apparence de bonhomie qui cache mal des remarques trop spirituelles ; en un mot la finesse naturelle à l'auteur perce partout, ce qui est un défaut. On le pardonne à cet écrivain, parcequ'il ne l'affectoit pas ; mais il est insupportable dans les écrits de ceux qui ont voulu l'imiter ; on sent qu'ils courent après l'esprit, et que Marivaux n'auroit pu le fuir. On peut donc dire de cet auteur qu'il est amusant, original, inépuisable dans le développement d'un petit nombre d'idées, qu'il fait honneur à la littérature françoise ; mais il doit être regardé comme une exception. On plaît quelquefois dans le monde par ses défauts, jamais par l'affectation : cette observation peut s'appliquer aux écrivains qui voudroient prendre Marivaux pour modele.

Il débuta dans la carriere des lettres par le Don Quichotte moderne, roman dont le titre

seul annonce que l'exagération fut toujours opposée à son caractere : il y a de l'esprit et des détails agréables dans cet ouvrage, dirigé contre les grands sentimens et les aventures extraordinaires qui ont fait long-tems le succès des romans de chevalerie : l'auteur le retoucha dans sa vieillesse sans pouvoir le sauver de l'oubli ; la plaisanterie n'y paroît point assez franche, et le dénouement est inintelligible. Après avoir pris de Michel Cervantes l'idée premiere de son Don Quichotte moderne, il essaya encore de l'imiter dans les Effets surprenans de la Sympathie, roman qui n'est qu'un assemblage de Nouvelles liées par un fil si léger qu'il n'est pas toujours facile de l'appercevoir ; la quantité de personnages qui se succedent fait qu'on ne s'intéresse à aucun. On pourroit dire aujourd'hui que ces deux romans ne sont pas de Marivaux, puisque Marivaux imitateur ne se ressemble pas plus à lui-même qu'à l'écrivain espagnol qu'il avoit choisi pour modele ; on doit mettre également au nombre de ses écrits qui ne méritoient pas d'être conservés le Télémaque Travesti, qu'il n'a

point achevé, et qui ne pouvoit rien gagner à l'être.

Enfin il connut son talent, et composa le roman de Marianne, dont le succès fut d'autant plus grand qu'on n'avoit point encore vu les scenes ordinaires de la vie décrites avec autant de finesse et de vérité. Marianne, par une suite d'aventures fort simples, passe de l'abandon à l'opulence : en apprentissage chez une lingere, elle voit les mœurs de la petite bourgeoisie; conduite dans un couvent, d'autres caracteres la frappent; fixée enfin dans la plus haute société, de nouvelles observations se présentent à son esprit réfléchi : pour la séduire, le libertinage se cache sous les traits de la bienfaisance; toujours tourmentée par les passions de ceux qui l'entourent, mais toujours sage, elle acquiert par l'expérience une profonde connoissance du cœur humain. Lorsqu'elle jouit depuis long-tems d'une vie heureuse et tranquille, dans sa vieillesse enfin, elle écrit ses aventures pour répondre au desir de l'amitié; et c'est sous son nom que Marivaux s'est caché pour être plus à l'aise

dans les observations malignes dont il vouloit parer son ouvrage. On passe volontiers aux femmes de conter longuement lorsqu'elles parlent d'elles, et qu'elles sont censées ne s'adresser qu'à des amies curieuses ; mais l'auteur a souvent abusé de la permission : ses réflexions trop multipliées, et quelquefois tirées de trop loin, jettent de la langueur dans un ouvrage dont le plan d'ailleurs n'est pas fortement conçu. De nos jours, où l'on voit paroître par centaine des romans volumineux, on aura peine à croire que Marivaux mît beaucoup de tems à composer les siens ; il les faisoit imprimer partie par partie ; et le public et l'auteur étoient quelquefois plus de dix ans à faire et à lire un roman. Pour comprendre cette patience réciproque, il faut se rappeler qu'alors les livres n'étoient pas destinés à la multitude, qui veut des émotions, mais à ceux qui ne sont séduits que par le charme du style, et par des peintures de mœurs frappantes de vérité. Le style de Marivaux est d'une grande correction ; la nécessité de rendre des idées fines lui fournit des tournures nouvelles et piquantes ;

ses caracteres sont fort bien dessinés; aussi ses contemporains trouvoient-ils à le lire un plaisir indépendant des aventures qui servent de cadre à ses portraits et aux réflexions dont il les accompagne. Cependant on devine sans peine qu'un ouvrage livré morceau par morceau étoit fait de même, et que l'auteur ne s'inquiétoit guere de la maniere dont il arrangeroit un dénouement qu'il ne voyoit que dans un avenir très éloigné : il en résulte que ses romans plaisent plus par les détails que par l'ensemble, qu'ils procurent une lecture agréable et instructive aux gens d'esprit, et qu'ils conviennent médiocrement à ceux qui veulent un intérêt capable de les identifier avec les personnages mis en jeu.

Pour donner une idée du style de l'auteur, nous citerons la maniere dont il fait dire à Marianne qu'elle craint d'avoir beaucoup perdu de son esprit en vieillissant. « Il est vrai que « dans le monde on m'a trouvé de l'esprit ; « mais, ma chere, je crois que cet esprit-là « n'est bon qu'à être dit, et qu'il ne vaudra rien « à être lu. J'ai vu une jolie femme dont la con-

« versation passoit pour un enchantement ;
« personne au monde ne s'exprimoit comme
« elle ; c'étoit la vivacité, c'étoit la finesse
« même qui parloient : les connoisseurs n'y pou-
« voient tenir de plaisir. La petite vérole lui
« vint, elle en resta extrêmement marquée ;
« quand la pauvre femme reparut, ce n'étoit
« plus qu'une babillarde incommode : voyez
« combien elle avoit emprunté d'esprit de son
« visage. Il se pourroit bien faire que le mien
« m'en eût prêté aussi dans le tems qu'on m'en
« trouvoit beaucoup. Je me souviens de mes
« yeux de ce tems-là, et je crois qu'ils avoient
« plus d'esprit que moi. »

Il est impossible à Marianne de mieux vanter sa figure sans trop en parler ; car si ses yeux avoient plus d'esprit qu'elle, à coup sûr ils en avoient beaucoup. C'est par des idées toujours fines et toujours rendues avec grace que Marivaux assuroit à chaque partie de ce roman un succès indépendant de l'ensemble. Il fit paroître de même son Paysan Parvenu, plus original pour les caracteres, et le seul de ses ou-

vrages dans lequel on trouve une gaieté franche et qui se communique. Ce roman seroit parfait si l'auteur avoit eu le courage de le terminer au moment où son principal personnage a fait fortune ; mais il est rare qu'un écrivain qui goûte ses succès petit à petit sache s'arrêter. Le paysan devenu un homme considérable est trop grave, trop moraliste; il ressemble à un grand seigneur ennuyé qui fait de vains efforts pour rappeler le tems où il étoit étourdi comme un page : mais ces défauts ne se trouvent que dans la derniere partie; les autres sont charmantes de détails, et les évènemens en sont bien liés. Nous remarquerons que les romans de Marivaux ne séduisent point l'imagination, parcequ'ils n'exagerent jamais le pouvoir de l'amour; la décence y est toujours respectée, et les réflexions sont aussi morales qu'on peut l'exiger dans des ouvrages d'imagination.

Les éditeurs, constans dans l'habitude d'étouffer sous la quantité de volumes l'auteur auquel ils s'attachent, n'ont pas oublié de recueillir plusieurs écrits échappés à Marivaux, et dont la plu-

part ne méritoient pas d'être conservés. Sur ses vieux jours il fit paroître une espece de journal qu'il intitula le Spectateur François, dans lequel on trouve des réflexions sur les mœurs, des discussions littéraires, et des historiettes assez agréables: ce journal, quoique souvent interrompu, eut du succès. Le style de l'auteur étoit toujours pur et brillant; il avoit seulement oublié en vieillissant que la morale ne doit pas être prêchée trop longuement quand on la destine aux gens du monde. Il faut distinguer dans ce recueil les Mémoires d'une femme âgée, censés écrits par elle-même, qui ont toute la grace, la finesse de Marivaux jeune, et plus de précision.

Les travaux dramatiques de cet écrivain se sont partagés entre le théâtre françois et le théâtre italien. Le tems a confondu ces deux parties; le goût en a formé deux nouvelles: les bonnes pieces sont toutes passées au théâtre françois; les autres ne servent plus qu'à grossir ce qu'on appelle les œuvres completes de l'auteur. Nous renvoyons aux examens le jugement sur les comédies restées au théâtre, et conséquemment admises dans

notre collection, telles que le Jeu de l'Amour et du Hasard, la Surprise de l'Amour, la Mere Confidente, le Legs, les Fausses Confidences, et l'Epreuve : nous allons jeter un coup-d'œil rapide sur les autres.

Marivaux, à peine sorti du college, soutint qu'une comédie n'étoit pas difficile à faire; et pour le prouver il composa en quelques jours le Pere prudent et équitable, en un acte et en vers : après l'avoir lue on reste convaincu qu'en effet rien n'est plus facile à entreprendre et à achever qu'une comédie qui n'amuse pas, qui ne peint rien, qui commence sans motif et finit de même. Il fit ensuite une tragédie sur la mort d'Annibal : cet ouvrage, peu goûté à la premiere représentation, s'étant relevé à la seconde, fut joué plusieurs fois au milieu des plus vifs applaudissemens, et n'a point reparu au théâtre. Tout ce qu'on peut faire en tragédie quand on n'a que de l'esprit, Marivaux l'a fait : le plan est sagement conçu, l'action marche rapidement, les vers sont conformes aux regles, les idées justes, les raisonnemens dans les formes ; mais on ne

s'intéresse à personne : c'est un modele de médiocrité. L'auteur se rendit justice en abandonnant pour toujours un genre qui ne lui convenoit pas. Le Dénouement Imprévu, comédie en un acte, en prose, annonce plutôt la maniere d'écrire de Marivaux que son talent pour concevoir un sujet : une fille fait à volonté des extravagances pour ne pas épouser l'homme qu'on lui destine, parcequ'il habite la campagne ; quand elle le voit, il lui plaît, et elle oublie en sa faveur le goût qu'elle a pour la ville. Il faudroit des détails bien agréables pour soutenir un ouvrage dont le fonds est si léger.

L'Isle de la Raison, comédie en trois actes, a pour principal défaut d'être fondée sur une supposition à laquelle les spectateurs ne peuvent se prêter; quiconque aborde dans cette Isle, et n'est pas raisonnable, devient petit au physique, comme en effet les vices et les ridicules nous rappetissent au moral. Par un naufrage huit Européens sont jetés dans l'Isle de la Raison, et leur taille devient imperceptible: six se corrigent; mais un poëte reste petit, et un philosophe bien

plus petit encore. Ainsi Marivaux avoit jugé qu'on pouvoit réformer un médecin, un Gascon, une coquette, sa suivante, un courtisan, un ivrogne; mais qu'un poëte corrigé retomboit bientôt, et qu'un philosophe étoit incorrigible. Cette piece est agréable à lire; pour qu'elle ne perdît rien au théâtre, il faudroit que les acteurs pussent diminuer de taille et grandir suivant les passages de leur rôle. L'Isle des Esclaves roule également sur une supposition : dans ce pays où l'on n'aborde guere que par un naufrage, les esclaves deviennent maîtres et les maîtres esclaves. Avec de l'esprit et un pareil sujet on fait des scenes piquantes, dont la conclusion naturelle est que la pitié diminue à mesure que l'autorité augmente; ce qui heureusement n'est pas toujours vrai, et ce qui ne prouve rien contre les institutions sociales, puisque les esclaves en devenant maîtres prendroient les défauts de leur nouvelle situation, auroient l'éducation de moins, et le desir de la vengeance de plus. L'Isle des Esclaves en réalité seroit une répétition de notre révolution.

La Réunion des Amours est une allégorie qui ne mérite pas d'analyse ; elle offre peu d'action, et trop de cet esprit qui ne convient point au théâtre. Les Sermens Indiscrets, comédie en trois actes, ressemblent beaucoup à la Surprise de l'Amour : il est vrai que dans la premiere piece les deux principaux personnages sentent qu'ils s'aiment au moment où, par amour-propre, ils se jurent de tout employer pour éviter d'être unis; et que dans la seconde le Chevalier et la Marquise sont amoureux sans le savoir : mais comme dans l'une et l'autre pieces il y a plus de conversations que d'intrigues, et que ces conversations ont le même but, la ressemblance entre ces deux comédies reste frappante. Le Petit-Maître Corrigé présente un fat qui ne veut pas dire qu'il aime; et, quoique l'auteur l'ait mis dans des situations assez plaisantes, on trouve que c'est trop de trois actes pour arracher un semblable aveu d'un homme.

Le Préjugé Vaincu est un petit acte qui roule sur la difficulté d'amener une demoiselle à épouser un roturier qu'elle aime, et qui du reste a

toutes les qualités qu'on peut desirer dans un mari. La Dispute offre une comédie dans le genre gracieux : un prince et son épouse discutent depuis long-tems sur l'origine de l'inconstance, que la princesse attribue aux hommes, et son époux aux femmes ; trois garçons ont été élevés séparément et dans l'ignorance la plus absolue d'un autre sexe ; trois filles ont été élevées de même. A l'âge où les passions se déclarent, on accorde la liberté à ces jeunes gens, peu-à-peu, et couple par couple : un seul couple reste fidele, les deux autres montrent de l'inconstance et de la coquetterie, sans qu'on puisse accuser un seul sexe ; de sorte qu'à la fin de la piece la discussion se retrouve au même point qu'au commencement ; mais on a entendu de jolis détails, beaucoup plus vrais sur-tout que dans les comédies du même genre restées au théâtre : ce qui sans doute en a banni celle-ci, c'est la difficulté de trouver six acteurs et actrices assez jeunes et d'une figure assez agréable pour jouer les principaux rôles. Félicie est une féerie dont l'analyse n'auroit aucun intérêt. Arlequin poli par l'Amour, autre

féerie, présente des détails qui sont naturels : Arlequin résiste aux leçons et aux prodigalités d'une vieille fée, et se laisse séduire par une jeune paysanne ingénue ; on devine aisément qu'il finit par être plus fort que tous les enchantemens de sa geoliere décrépite, qu'il la trompe, et épouse celle qu'il aime. Il y a de la grace dans la balourdise d'Arlequin.

Les Acteurs de bonne foi ressemblent moins à une comédie qu'à un proverbe, puisque la plaisanterie consiste à mettre des personnages dans une situation telle qu'ils jouent la comédie sans s'en douter. Nous passerons sur le Triomphe de Plutus, où les dieux de la fable jouent des rôles comiques, ce qui n'est jamais bien gai, faute de naturel. Pour le Triomphe de l'Amour, comédie héroïque en trois actes, dans laquelle des princesses et des philosophes grecs se tourmentent comme des amans françois, il nous seroit impossible d'en faire l'analyse. La Méprise, aussi en trois actes, tire tout son comique de l'étourderie d'un jeune homme qui ne voit que la même femme dans deux sœurs, et qui tour-à-tour ac-

cueilli ou rebuté, selon qu'il se trompe ou ne se trompe pas, ne reconnoît qu'à la derniere scene celle qu'il aime véritablement : ces méprises devoient plaire davantage aux spectateurs dans un tems où les femmes sortoient peu à visage découvert, que de nos jours où les femmes ne cachent de leur personne que ce que l'amour-propre les engage à ne pas montrer. L'Ecole des Meres veut prouver, en un acte, qu'il n'est pas prudent d'être trop sévere avec la jeunesse, et qu'on risque beaucoup en voulant unir une fille de quinze ans à un vieillard : ce fonds trivial n'est racheté par aucuns détails agréables. L'Heureux Stratagême, comédie en trois actes, a été bien des fois employé au théâtre, puisqu'il n'est question que de paroître imiter une infidele pour la ramener : le dénouement de toutes ces pieces est connu aussitôt que l'exposition est faite ; mais on trouve dans celle-ci des scenes bien faites, et des détails dignes de Marivaux. Nous n'en dirons pas autant de la Joie Imprévue, qui ne rappelle pas du tout le talent de l'auteur: dans cet acte, un pere joue contre son fils pendant un bal masqué; il le gagne et pro-

fite de l'occasion pour le corriger de la passion du jeu. Le plan de cet ouvrage est si vague qu'à peine si les scenes d'amour se lient à l'action principale.

Dans les Sinceres, jolie petite comédie, un homme et une femme qui ont l'habitude de dire beaucoup de mal d'eux-mêmes, pour qu'on les force à s'entendre louer, croient s'aimer réciproquement; un valet et une soubrette qui veulent rompre ce mariage les mettent aux prises de sincerité, et la franchise avec laquelle ils se reprochent leurs défauts les brouille à n'en jamais revenir. Cette piece pourroit avoir du succès; elle manque d'intrigue, mais les détails sont charmans, et le style est plus rapide que dans les autres pieces du même auteur. L'Héritier de Village a pour but de montrer comment la tête tourne à ceux qui font une fortune trop prompte; mais une moralité ne suffit pas pour faire une comédie, et celle-ci est très foible. La Double Inconstance, en trois actes, a dû réussir au théâtre italien: un prince devient amoureux d'une villageoise, et la choisit parmi toutes les filles de ses états pour être son épouse; mais la loi lui défend d'user de

violence, et il est obligé d'employer des moyens détournés pour l'engager à renoncer à Arlequin qu'elle aimoit: on devine toutes les petites ruses d'amour-propre que Marivaux met en avant pour rendre cette inconstance naturelle aux yeux des spectateurs. Arlequin, transporté à la cour, oppose à tout ce qu'il voit une rusticité sous laquelle l'auteur fait une critique très fine des usages établis, ce qui est toujours très gai au théâtre, et très dangereux en politique; car il est impossible que les mêmes institutions servent à-la-fois à amuser le peuple et à lui inspirer du respect.

Dans le Prince Travesti, comédie en trois actes, une princesse souveraine aime un étranger qui, sous le nom de Lélio, lui a rendu de grands services; elle charge Hortense, sa parente, de porter à cet inconnu l'expression de l'amour qu'il lui inspire; mais Hortense et Lélio s'aiment: de là des mysteres, des jalousies, et sur-tout le double intérêt d'Hortense qui, pour sauver son amant, ne veut pas lui laisser voir qu'elle l'aime, et qui cependant craint par-dessus tout qu'il ne reste dans l'ignorance à cet égard. On sait que c'est

dans ces détours, dans cette confusion de sentimens que Marivaux excelle. Cette piece offre un rôle de courtisan ambitieux, fait avec autant de vérité que de force : Arlequin forme un grand contraste avec les autres personnages; mais outre qu'il est placé dans des circonstances qui le rendent plaisant, l'habitude où l'on étoit au théâtre italien de voir un Arlequin rendoit les spectateurs moins difficiles à se prêter aux lazzi d'un bouffon mêlé parmi des princes.

Des comédies en trois actes de Marivaux, la Fausse Suivante est celle dont le plan offre les plus mauvaises combinaisons; aussi regrette-t-on d'y trouver de jolies scenes: une femme qui se fait passer tantôt pour sa suivante, tantôt pour un jeune cavalier, et qui va seule courir les champs à la suite d'un homme dont elle veut étudier le caractere, commet sans doute une grande imprudence; on la lui passeroit peut-être si elle retournoit chez elle aussitôt qu'elle sent que cet homme ne lui convient pas pour époux; mais comment lui pardonner d'augmenter les dangers de sa position, uniquement pour tourmenter ce

même homme qu'elle n'a jamais aimé, et avec lequel elle annonce, dès la premiere scene, qu'elle ne s'unira jamais? Les succès qu'on obtient au théâtre par des moyens aussi faux ne sont jamais de longue durée. Nous allions oublier de dire que Marivaux fit aussi, pour le théâtre italien, une Surprise de l'Amour; mais s'il n'eût fait que celle-là, on ne l'auroit pas accusé de l'avoir prise pour modele de toutes ses autres pieces.

De vingt volumes qui composent les œuvres completes de cet auteur, et que nous venons de passer en revue, il faudroit en retrancher un peu plus de la moitié si on vouloit le rendre aux gens du monde, qui ne le connoissent guere aujourd'hui que par la réputation peu méritée qu'on lui a faite : relégué dans la bibliotheque des hommes de lettres, on le pille avec une hardiesse qui prouve qu'il devient de plus en plus étranger à la classe nombreuse des lecteurs. Il mérite d'être étudié comme auteur original, et comme homme rare, puisqu'avec l'esprit le plus fin qu'il soit possible d'imaginer, il n'offensa jamais personne: cette justice lui fut rendue publiquement

le jour de sa réception à l'académie françoise, en 1743. M. l'archevêque de Sens, qui répondit au discours de Marivaux, crut avoir besoin d'une expression nouvelle pour peindre les qualités sociales de cet auteur, et il lui dit : *l'amabilité* de votre caractere ; c'étoit la premiere fois que ce mot étoit employé de cette maniere.

Marivaux mourut le 11 février 1763, avec le calme que donnent des mœurs toujours pures et des sentimens religieux dont on a fait la regle de sa vie : sa seule inquiétude se portoit sur les infortunés qu'il avoit adoptés ; il les legua à mademoiselle de Saint-Jean, qui accepta la donation, trait d'amitié qu'il est impossible de rappeler sans attendrissement.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MADAME LA DUCHESSE

DU MAINE.

MADAME,

Je ne m'attendois pas que mes ouvrages dussent jamais me procurer l'honneur infini d'en dédier un à VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME: *rien de tout ce que j'étois capable de faire ne m'auroit paru digne de cette fortune-là. Quelle proportion, aurois-je dit, de mes foibles talens et de ceux qu'il faudroit pour amuser la délicatesse d'esprit de cette princesse! Je pense encore de même; et cependant aujourd'hui vous me permettez de vous faire un hommage de* la Surprise de l'Amour. *On a même vu* VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME *s'y plaire et en applaudir les représentations. Je ne*

saurois me refuser de le dire aux lecteurs, et je puis effectivement en tirer vanité; mais elle doit être modeste, et voici pourquoi: les esprits aussi supérieurs que le vôtre, MADAME, *n'exigent pas dans un ouvrage toute l'excellence qu'ils y pourroient souhaiter; plus indulgens que les demi-esprits, ce n'est pas au poids de tout leur goût qu'ils les pesent pour l'estimer. Ils composent, pour ainsi dire, avec un auteur; ils observent avec finesse ce qu'il est capable de faire, eu égard à ses forces; et s'il le fait, ils sont contens, parcequ'il a été aussi loin qu'il pouvoit aller; et voilà positivement le cas où se trouve* la Surprise de l'Amour. MADAME, VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME *a jugé qu'elle avoit à-peu-près le degré de bonté que je pouvois lui donner, et cela vous a suffi pour approuver; car autrement, comment m'auriez-vous fait grace? Ne sait-on pas dans le monde toute l'étendue de vos lumieres? Combien d'habiles auteurs ne doivent-ils pas la beauté de leurs ouvrages à la sûreté de votre critique! La finesse de votre goût n'a pas moins servi les lettres que votre protection a encouragé ceux qui les ont cultivées; et ce que je dis là,* MADAME, *ce n'est ni l'auguste naissance de* VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME, *ni le rang qu'elle tient qui me le dicte, c'est le public qui me l'apprend; et le public ne surfait*

point. Pour moi, il ne me reste là-dessus qu'une réflexion à faire, c'est qu'il est bien doux quand on dédie un livre à une princesse, et qu'on aime la vérité, de trouver en elle autant de qualités réelles que la flatterie oseroit en feindre.

Je suis avec un très profond respect,

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très humble et très obéissant serviteur,

DE MARIVAUX.

ACTEURS.

LA MARQUISE.
LE CHEVALIER.
LE COMTE.
M. HORTENSIUS, pédant.
LUBIN, valet du Chevalier.
LISETTE, suivante de la Marquise.
UN LAQUAIS.
PLUSIEURS DOMESTIQUES.

La scene est chez la Marquise.



MASSON f

LA SURPRISE DE L'AMOUR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

LA SURPRISE DE L'AMOUR.

Fut-ce chapitre mille, Séneque ne sait ce qu'il dit.
Acte II, scene X. Tome XIX.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, LISETTE.

(*La Marquise entre tristement sur la scene, Lisette la suit sans qu'elle le sache.*)

LA MARQUISE, *s'arrêtant, et soupirant.*

Ah !

LISETTE, *derriere elle.*

Ah !

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que j'entends là ? Ah ! c'est vous ?

LA SURPRISE
DE L'AMOUR,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, LISETTE.

(*La Marquise entre tristement sur la scene, Lisette la suit sans qu'elle le sache.*)

LA MARQUISE, *s'arrêtant, et soupirant.*

Ah!

LISETTE, *derriere elle.*

Ah!

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que j'entends là? Ah! c'est vous?

LISETTE.

Oui, madame.

LA MARQUISE.

De quoi soupirez-vous?

LISETTE.

Moi? de rien. Vous soupirez; je prends cela pour une parole, et je vous réponds de même.

LA MARQUISE.

Fort bien; mais qui est-ce qui vous a dit de me suivre?

LISETTE.

Qui me l'a dit, madame? Vous m'appelez, je viens; vous marchez, je vous suis; j'attends le reste.

LA MARQUISE.

Je vous ai appelée, moi?

LISETTE.

Oui, madame.

LA MARQUISE.

Allez, vous rêvez; retournez-vous-en, je n'ai pas besoin de vous.

LISETTE.

Retournez-vous-en! les personnes affligées ne doivent point rester seules, madame.

LA MARQUISE.

Ce sont mes affaires; laissez-moi.

LISETTE.

Cela ne fait qu'augmenter leur tristesse.

LA MARQUISE.

Ma tristesse me plaît.

LISETTE.

Et c'est à ceux qui vous aiment à vous secourir dans cet état-là ; je ne veux pas vous laisser mourir de chagrin.

LA MARQUISE.

Ah ! voyons donc où cela ira.

LISETTE.

Pardi ! il faut bien se servir de sa raison dans la vie, et ne pas quereller les gens qui sont attachés à nous.

LA MARQUISE.

Il est vrai que votre zele est fort bien entendu ; pour m'empêcher d'être triste il me met en colere.

LISETTE.

Eh bien ! cela distrait toujours un peu ; il vaut mieux quereller que soupirer.

LA MARQUISE.

Eh ! laissez-moi ; je dois soupirer toute ma vie.

LISETTE.

Vous devez, dites-vous ? Oh ! vous ne paierez jamais cette dette-là ; vous êtes trop jeune, elle ne sauroit être sérieuse.

LA MARQUISE.

Eh ! ce que je dis là n'est que trop vrai ; il n'y a plus de consolation pour moi, il n'y en a plus:

après deux ans de l'amour le plus tendre, épouser ce que l'on aime, ce qu'il y avoit de plus aimable au monde, l'épouser, et le perdre un mois après !

LISETTE.

Un mois ! C'est toujours autant de pris. Je connois une dame qui n'a gardé son mari que deux jours; c'est cela qui est piquant.

LA MARQUISE.

J'ai tout perdu, vous dis-je.

LISETTE.

Tout perdu ! Vous me faites trembler; est-ce que tous les hommes sont morts?

LA MARQUISE.

Eh ! que m'importe qu'il reste des hommes ?

LISETTE.

Ah ! madame, que dites-vous là ? Que le ciel les conserve ! ne méprisons jamais nos ressources.

LA MARQUISE.

Mes ressources ! à moi, qui ne veux plus m'occuper que de ma douleur; moi, qui ne vis presque plus que par un effort de raison.

LISETTE.

Comment donc ! par un effort de raison ? Voilà une pensée qui n'est pas de ce monde. Mais vous êtes bien fraîche pour une personne qui se fatigue tant.

LA MARQUISE.

Je vous prie, Lisette, point de plaisanterie: vous me divertissez quelquefois; mais je ne suis pas à présent en situation de vous écouter.

LISETTE.

Ah! ça, madame, sérieusement, je vous trouve le meilleur visage du monde. Voyez ce que c'est, quand vous aimiez la vie, peut-être que vous n'étiez pas si belle; la peine de vivre vous donne un air plus vif et plus mutin dans les yeux; et je vous conseille de batailler toujours contre la vie, cela vous réussit on ne peut pas mieux.

LA MARQUISE.

Que vous êtes folle! je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

LISETTE.

N'auriez-vous pas dormi en rêvant que vous ne dormiez point? car vous avez le teint bien reposé. Mais vous n'êtes pas trop bien coiffée, et je suis d'avis de vous arranger un peu la tête. (*elle appelle.*) La Brie! (*un laquais entre.*) Qu'on apporte ici la toilette de madame. (*le laquais sort.*)

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que tu vas faire? Je n'en veux point.

LISETTE.

Vous n'en voulez point! vous refusez le miroir! un miroir, madame! savez-vous bien que

vous me faites peur : cela seroit sérieux pour le coup; et nous allons voir cela. Il ne sera pas dit que vous serez charmante impunément ; il faut que vous le voyiez, et que cela vous console, et qu'il vous plaise de vivre. (*des domestiques apportent la toilette.*)

LISETTE, *ayant pris le miroir.*

Allons, madame, mettez-vous là, que je vous ajuste : tenez, le savant que vous avez pris chez vous ne vous lira point de livre si consolant que ce que vous allez voir.

LA MARQUISE.

Oh ! tu m'ennuies. Qu'ai-je besoin d'être mieux que je ne suis ? Je ne veux voir personne.

LISETTE, *lui présentant le miroir.*

De grace, un petit coup-d'œil sur la glace, un seul petit coup-d'œil; quand vous ne le donneriez que de côté, tâtez-en seulement.

LA MARQUISE.

Si tu voulois bien me laisser en repos.

LISETTE.

Quoi ! votre amour-propre ne dit plus mot, et vous n'êtes pas à l'extrémité ! cela n'est pas naturel, et vous me trompez. Faut-il vous parler franchement ? je vous disois que vous étiez plus belle qu'à l'ordinaire; mais la vérité est que vous êtes très changée, et je voulois vous attendrir un

peu pour un visage que vous abandonnez bien durement.

LA MARQUISE.

Il est vrai que je suis dans un terrible état.

LISETTE.

Il n'y a donc qu'à emporter la toilette ? La Brie, remettez cela où vous l'avez pris. (*le laquais fait emporter la toilette, ce que l'on exécute lentement.*)

LA MARQUISE.

Je ne me pique plus ni d'agrément ni de beauté.

LISETTE.

Madame, la toilette s'en va, je vous en avertis.

LA MARQUISE.

Mais, Lisette, je suis donc bien épouvantable ?

LISETTE.

Extrêmement changée.

LA MARQUISE.

Voyons donc, car il faut bien que je me débarrasse de toi. (*les domestiques rapportent la toilette.*)

LISETTE.

Ah ! je respire, vous voilà sauvée : allons, courage, madame. (*elle reprend le miroir.*)

LA MARQUISE.

Donne le miroir : tu as raison, je suis bien abattue.

LISETTE.

Ne seroit-ce pas un meurtre que de laisser dépérir ce teint-là, qui n'est que lis et que roses quand on en a soin? Rangez-moi ces cheveux qui vous cachent les yeux : ah! les frippons, comme ils ont l'œillade assassine! ils m'auroient déja brûlé si j'étois de leur compétence; ils ne demandent qu'à faire du mal.

LA MARQUISE, *rendant le miroir.*

Tu rêves; on ne peut pas les avoir plus battus.

LISETTE.

Oui, battus! ce sont de bons hypocrites : que l'ennemi vienne, il verra beau jeu. Mais voici, je pense, un domestique de monsieur le Chevalier: c'est ce valet de campagne si naïf, qui vous a tant divertie il y a quelques jours. (*les domestiques emportent la toilette.*)

LA MARQUISE.

Que me veut son maître? Je ne vois personne.

LISETTE.

Il faut bien l'écouter.

SCENE II.

LA MARQUISE, LUBIN, LISETTE.

LUBIN.

Madame, pardonnez l'embarras...

LISETTE.

Abrege, abrege; il t'appartient bien d'embarrasser madame!

LUBIN, *à Lisette.*

Il vous appartient bien de m'interrompre, ma mie! est-ce qu'il ne m'est pas libre d'être honnête?

LA MARQUISE.

Finis; de quoi s'agit-il?

LUBIN.

Il s'agit, madame, que monsieur le Chevalier m'a dit... de vous dire... ce que votre femme-de-chambre m'a fait oublier.

LISETTE.

Quel original!

LUBIN.

Cela est vrai; mais quand la colere me prend, ordinairement la mémoire me quitte.

LA MARQUISE.

Retourne donc savoir ce que tu me veux.

LUBIN.

Oh! ce n'est pas la peine, madame; et je m'en ressouviens à cette heure. C'est que nous arrivâmes hier tous deux à Paris, monsieur le Chevalier et moi, et que nous en partons demain pour n'y revenir jamais; ce qui fait que monsieur le Chevalier vous mande que vous ayez à trouver bon qu'il ne vous voie point cette après-dînée, et qu'il ne vous assure point de ses respects, sinon ce matin, si cela ne vous déplaisoit pas, pour vous dire adieu, à cause de l'incommodité de ses embarras.

LISETTE.

Tout ce galimatias-là signifie que monsieur le Chevalier souhaiteroit vous voir à présent.

LA MARQUISE.

Sais-tu ce qu'il a à me dire? car je suis dans l'affliction.

LUBIN, *d'un ton triste et à la fin pleurant.*

Il a à vous dire que vous ayez la bonté de l'entretenir un quart-d'heure. Pour ce qui est d'affliction, ne vous embarrassez pas, madame, il ne nuira pas à la vôtre, au contraire; car il est encore plus triste que vous, et moi aussi; nous faisons compassion à tout le monde.

LISETTE.

Mais en effet je crois qu'il pleure.

LUBIN.

Oh ! vous ne voyez rien, je pleure bien autrement quand je suis seul ; mais je me retiens par honnêteté.

LISETTE.

Tais-toi.

LA MARQUISE.

Dis à ton maître qu'il peut venir, et que je l'attends. Et vous, Lisette, quand monsieur Hortensius sera revenu, qu'il vienne sur-le-champ me montrer les livres qu'il a dû m'acheter. (*elle soupire en s'en allant.*) Ah !

SCENE III.

LUBIN, LISETTE.

LISETTE.

La voilà qui soupire ; et c'est toi qui en es cause, butor que tu es : nous avons bien affaire de tes pleurs.

LUBIN.

Ceux qui n'en veulent pas n'ont qu'à les laisser ; ils ont fait plaisir à madame ; et monsieur le Chevalier l'accommodera bien autrement, car il soupire encore bien mieux que moi.

LISETTE.

Qu'il s'en garde bien ! dis-lui de cacher sa douleur, je ne t'arrête que pour cela ; ma maîtresse n'en a déja que trop, et je veux tâcher de l'en guérir : entends-tu ?

LUBIN.

Pardi, tu cries assez haut.

LISETTE.

Tu es bien brusque. Eh ! de quoi pleurez-vous donc tous deux ? peut-on le savoir ?

LUBIN.

Ma foi, de rien : moi, je pleure parceque je le veux bien ; car si je voulois je serois gaillard.

LISETTE.

Le plaisant garçon !

LUBIN.

Oui, mon maître soupire parcequ'il a perdu une maîtresse ; et comme je suis le meilleur cœur du monde, moi, je me suis mis à faire comme lui pour l'amuser ; de sorte que je vais toujours pleurant sans être fâché, seulement par compliment.

LISETTE, *rit.*

Ah, ah, ah, ah.

LUBIN, *en riant.*

Eh, eh, eh. Tu en ris ? j'en ris quelquefois de même, mais rarement, car cela me dérange. J'ai pourtant perdu aussi une maîtresse, moi ;

mais comme je ne la verrai plus, je l'aime toujours sans en être plus triste. (*il rit.*) Eh, eh, eh.

LISETTE.

Il me divertit. Adieu : fais ta commission, et ne manque pas d'avertir monsieur le Chevalier de ce que je t'ai dit.

LUBIN, *riant.*

Adieu, adieu.

LISETTE.

Comment donc ! tu me lorgnes, je pense?

LUBIN.

Oui-da, je te lorgne.

LISETTE.

Tu ne pourras plus te remettre à pleurer.

LUBIN.

Gageons que si : veux-tu voir ?

LISETTE.

Va-t'en ; ton maître t'attendra.

LUBIN.

Je ne l'en empêche pas.

LISETTE.

Je n'ai que faire d'un homme qui part demain : retire-toi.

LUBIN.

A propos, tu as raison, et ce n'est pas la peine d'en dire davantage. Adieu donc, la fille.

LISETTE.

Bon jour, l'ami.

SCENE IV.

LISETTE.

Ce bouffon-là est amusant. Mais voici M. Hortensius aussi chargé de livres qu'une bibliotheque. Que cet homme-là m'ennuie avec sa doctrine ignorante ! Quelle fantaisie a madame d'avoir pris ce personnage-là chez elle pour la conduire dans ses lectures, et amuser sa douleur ! Que les femmes du monde ont de travers !

SCENE V.

HORTENSIUS, LISETTE.

LISETTE.

M. Hortensius, madame m'a chargée de vous dire que vous alliez lui montrer les livres que vous avez achetés pour elle.

HORTENSIUS.

Je serai ponctuel à obéir, mademoiselle Lisette; et madame la Marquise ne pouvoit charger de ses ordres personne qui me les rendît plus dignes de ma prompte obéissance.

LISETTE.

Ah ! le joli tour de phrase ! Comment ! vous me

saluez de la période la plus galante qui se puisse, et l'on sent bien qu'elle part d'un homme qui sait sa rhétorique.

HORTENSIUS.

La rhétorique que je sais là-dessus, mademoiselle, ce sont vos beaux yeux qui me l'ont apprise.

LISETTE.

Mais ce que vous me dites là est merveilleux! je ne savois pas que mes beaux yeux enseignassent la rhétorique.

HORTENSIUS.

Ils ont mis mon cœur en état de soutenir thése, mademoiselle; et, pour essai de ma science, je vais, si vous l'avez pour agréable, vous donner un petit argument en forme.

LISETTE.

Un argument à moi! je ne sais ce que c'est; je ne veux point tâter de cela : adieu.

HORTENSIUS.

Arrêtez, voyez mon petit syllogisme; je vous assure qu'il est concluant.

LISETTE.

Un syllogisme! eh! que voulez-vous que je fasse de cela?

HORTENSIUS.

Ecoutez : on doit son cœur à ceux qui nous donnent le leur: je vous donne le mien; *ergo* vous me devez le vôtre.

LISETTE.

Est-ce là tout? Oh! je sais la rhétorique aussi, moi. Tenez: on ne doit son cœur qu'à ceux qui le prennent: assurément vous ne prenez pas le mien; *ergo* vous ne l'aurez pas. Bon jour.

HORTENSIUS, *l'arrêtant.*

La raison répond...

LISETTE.

Oh! pour la raison, je ne m'en mêle point: les filles de mon âge n'ont point de commerce avec elle. Adieu, M. Hortensius; que le ciel vous bénisse, vous, votre these, et votre syllogisme!

HORTENSIUS.

J'avois pourtant fait de petits vers latins sur vos beautés.

LISETTE.

Eh! mais, monsieur Hortensius, mes beautés n'entendent que le françois.

HORTENSIUS.

On peut vous les traduire.

LISETTE.

Achevez donc, car j'ai hâte.

HORTENSIUS.

Je crois les avoir serrés dans un livre. (*il les cherche.*)

LISETTE, *voyant venir la Marquise.*

Voilà madame; laissons-le chercher son papier. (*elle sort.*)

SCENE VI.

LA MARQUISE, HORTENSIUS.

HORTENSIUS, *continue en feuilletant.*

Je vous y donne le nom d'Hélene de la maniere du monde la plus poétique, et j'ai pris la liberté de m'appeler le Pâris de l'aventure. Les voilà ; cela est galant.

LA MARQUISE.

Que voulez-vous dire avec cette aventure où vous vous appelez Pâris? A qui parliez-vous? Voyons ce papier.

HORTENSIUS.

Madame, c'est un trait de l'histoire des Grecs en latin dont mademoiselle Lisette me demandoit l'explication.

LA MARQUISE.

Elle est bien curieuse, et vous bien complaisant. Où sont les livres que vous m'avez achetés, monsieur?

HORTENSIUS.

Je les tiens, madame, tous bien conditionnés, et d'un prix fort raisonnable; souhaitez-vous les voir?

LA MARQUISE.

Montrez.

UN LAQUAIS, *entrant.*

Voici monsieur le Chevalier, madame.

LA MARQUISE, *au laquais.*

Faites entrer. (*à Hortensius.*) Portez-les chez moi, nous les verrons tantôt.

(*Hortensius sort.*)

SCENE VII.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Je vous demande pardon, madame, d'une visite sans doute importune, sur-tout dans la situation où je sais que vous êtes.

LA MARQUISE.

Ah! votre visite ne m'est point importune; je la reçois avec plaisir. Puis-je vous rendre quelque service? De quoi s'agit-il? Vous me paroissez bien triste.

LE CHEVALIER.

Vous voyez, madame, un homme au désespoir, et qui va se confiner dans le fond de sa province pour y finir une vie qui lui est à charge.

LA MARQUISE.

Que me dites-vous donc là? vous m'inquiétez; que vous est-il arrivé?

LE CHEVALIER.

Le plus grand de tous les malheurs, le plus sensible, le plus irréparable; j'ai perdu Angélique, et je la perds pour jamais.

LA MARQUISE.

Comment donc! est-ce qu'elle est morte?

LE CHEVALIER.

C'est la même chose pour moi. Vous savez où elle s'étoit retirée depuis huit mois pour se soustraire au mariage où son pere vouloit la contraindre; nous espérions tous deux que sa retraite fléchiroit le pere: il a continué de la persécuter; et lasse apparemment de ses persécutions, accoutumée à notre absence, désespérant sans doute de me voir jamais à elle, elle a cédé, renoncé au monde, et s'est liée par des nœuds qu'elle ne peut plus rompre. Il y a deux mois que la chose est faite. Je la vis la veille, je lui parlai, je me désespérai; et ma désolation, mes prieres, mon amour, tout m'a été inutile; j'ai été témoin de mon malheur; j'ai depuis toujours demeuré dans le lieu; il a fallu m'en arracher; je n'en arrivai qu'avant-hier. Je me meurs, je voudrois mourir, et je ne sais pas comment je vis encore.

LA MARQUISE.

En vérité, il semble dans le monde que les afflictions ne soient faites que pour les honnêtes gens.

LE CHEVALIER.

Je devrois retenir ma douleur, madame; vous n'êtes que trop affligée vous-même.

LA MARQUISE.

Non, Chevalier, ne vous gênez point; votre douleur fait votre éloge; je la regarde comme une vertu: j'aime à voir un cœur estimable, car cela est si rare, hélas! Il n'y a plus de mœurs, plus de sentiment dans le monde! Moi qui vous parle, on trouve étonnant que je pleure depuis six mois; vous passerez aussi pour un homme extraordinaire; il n'y aura que moi qui vous plaindrai véritablement, et vous êtes le seul qui rendrez justice à mes pleurs: vous me ressemblez, vous êtes né sensible, je le vois bien.

LE CHEVALIER.

Il est vrai, madame, que mes chagrins ne m'empêchent pas d'être touché des vôtres.

LA MARQUISE.

J'en suis persuadée. Mais venons au reste: que me voulez-vous?

LE CHEVALIER.

Je ne verrai plus Angélique, elle me l'a défendu, et je veux lui obéir.

LA MARQUISE.

Voilà comment pense un honnête homme, par exemple.

LE CHEVALIER.

Voici une lettre que je ne saurois lui faire tenir, et qu'elle ne recevroit point de ma part: vous allez incessamment à votre campagne, qui est voisine du lieu où elle est; faites-moi, je vous supplie, le plaisir de la lui donner vous-même; la lire est la seule grace que je lui demande: et si à mon tour, madame, je pouvois jamais vous obliger...

LA MARQUISE.

Eh! qui est-ce qui en doute? Dès que vous êtes capable d'une vraie tendresse, vous êtes né généreux, cela va sans dire; je sais à présent votre caractere comme le mien: les bons cœurs se ressemblent, Chevalier. Mais la lettre n'est point cachetée.

LE CHEVALIER.

Je ne sais ce que je fais dans le trouble où je suis: puisqu'elle ne l'est point, lisez-la, madame; vous en jugerez mieux combien je suis à plaindre: nous causerons plus long-tems ensemble, et je sens que votre conversation me soulage.

LA MARQUISE.

Tenez, sans compliment, depuis six mois je n'ai eu de moment supportable que celui-ci; et la raison de cela c'est qu'on aime à soupirer avec ceux qui vous entendent. Lisons la lettre.

(*Elle lit.*)

« J'avois dessein de vous revoir encore, Angé-
« lique; mais j'ai songé que je vous désobligerois,
« et je m'en abstiens: après tout, qu'aurois-je été
« chercher? je ne saurois le dire; tout ce que je
« sais, c'est que je vous ai perdue, que je vou-
« drois vous parler pour redoubler la douleur de
« ma perte, pour m'en pénétrer jusqu'à mourir. »

(*répétant les derniers mots.*)

Pour m'en pénétrer jusqu'à mourir! Mais cela est étonnant; ce que vous dites là, Chevalier, je l'ai pensé mot pour mot dans mon affliction: peut-on se rencontrer jusque-là? En vérité, vous me donnez bien de l'estime pour vous! Achevons.

(*elle lit.*)

« Mais c'est fait, et je ne vous écris que pour
« vous demander pardon de ce qui m'échappa
« contre vous à notre derniere entrevue: vous
« me quittiez pour jamais, Angélique, j'étois au
« désespoir; et dans ce moment-là je vous aimois
« trop pour vous rendre justice. Mes reproches
« vous coûterent des larmes; je ne voulois pas les
« voir, je voulois que vous fussiez coupable, et
« que vous crussiez l'être; et j'avoue que j'of-
« fensois la vertu même. Adieu, Angélique: ma
« tendresse ne finira qu'avec ma vie, et je renonce
« à tout engagement. J'ai voulu que vous fussiez
« contente de mon cœur, afin que l'estime que

« vous aurez pour lui excuse la tendresse dont « vous m'honorâtes. »

(*rendant la lettre.*)

Allez, Chevalier, avec cette façon de sentir là vous n'êtes point à plaindre. Quelle lettre! Autrefois le marquis m'en écrivit une à-peu-près de même : je croyois qu'il n'y avoit que lui au monde qui en fût capable ; vous étiez son ami, et je ne m'en étonne pas.

LE CHEVALIER.

Vous savez combien son amitié m'étoit chere.

LA MARQUISE.

Il ne la donnoit qu'à ceux qui la méritoient.

LE CHEVALIER.

Que cette amitié-là me seroit d'un grand secours s'il vivoit encore !

LA MARQUISE, *attendrie.*

Sur ce pied-là nous l'avons donc perdu tous deux.

LE CHEVALIER.

Je crois que je ne lui survivrai pas long-tems.

LA MARQUISE.

Non, Chevalier, vivez pour me donner la satisfaction de voir son ami le regretter avec moi ; à la place de son amitié je vous offre la mienne.

LE CHEVALIER.

Je vous la demande de tout mon cœur, elle sera ma ressource ; je prendrai la liberté de vous

écrire ; vous voudrez bien me répondre, et c'est une espérance consolante que j'emporte en partant.

LA MARQUISE.

En vérité, Chevalier, je souhaiterois que vous restassiez ; il n'y a qu'avec vous que ma douleur se verroit libre.

LE CHEVALIER.

Si je restois je romprois avec tout le monde, et ne voudrois voir que vous.

LA MARQUISE.

Mais, effectivement, faites-vous bien de partir? Consultez-vous : il me semble qu'il vous sera plus doux d'être moins éloigné d'Angélique.

LE CHEVALIER.

Il est vrai que je pourrois vous en parler quelquefois.

LA MARQUISE.

Oui ; je vous plaindrois du moins, et vous me plaindriez aussi ; cela rend la douleur plus supportable.

LE CHEVALIER.

En vérité, je crois que vous avez raison.

LA MARQUISE.

Nous sommes voisins.

LE CHEVALIER.

Nous demeurons comme dans la même maison, puisque le même jardin nous est commun.

LA MARQUISE.

Nous sommes affligés, nous pensons de même.

LE CHEVALIER.

L'amitié nous sera d'un grand secours.

LA MARQUISE.

Nous n'avons que cette ressource-là dans les afflictions, vous en conviendrez. Aimez-vous la lecture?

LE CHEVALIER.

Beaucoup.

LA MARQUISE.

Cela vient encore fort bien: j'ai pris depuis quinze jours un homme à qui j'ai donné le soin de ma bibliotheque. Je n'ai pas la vanité de devenir savante, mais je suis bien aise de m'occuper: il me lit tous les jours quelque chose; nos lectures sont sérieuses, raisonnables; il y met un ordre qui m'instruit en m'amusant: voulez-vous être de la partie?

LE CHEVALIER.

Voilà qui est fini, madame, vous me déterminez; c'est un bonheur pour moi que de vous avoir vue: je me sens déja plus tranquille. Allons, je ne partirai point. J'ai des livres aussi en assez grande quantité; celui qui a soin des vôtres les mettra tous ensemble: et je vais appeler mon valet pour changer les ordres que je lui ai donnés. Que je vous ai d'obligation! peut-être que vous

me sauvez la raison ; mon désespoir se calme. Vous avez dans l'esprit une douceur qui m'étoit nécessaire, et qui me gagne. Vous avez renoncé à l'amour, et moi aussi ; et votre amitié me tiendra lieu de tout, si vous êtes sensible à la mienne.

LA MARQUISE.

Sérieusement, je m'y crois presque obligée pour vous dédommager de celle du marquis. Allez, Chevalier, faites vîte vos affaires ; je vais de mon côté donner quelque ordre aussi : nous nous reverrons tantôt. (*à part.*) En vérité, cet homme-là a un fonds de probité qui me charme.

SCENE VIII.

LE CHEVALIER.

Voilà vraiment de ces esprits propres à consoler une personne affligée. Que cette femme-là a de mérite ! je ne la connoissois pas encore ; quelle solidité d'esprit ! quelle bonté de cœur ! C'est un caractere à-peu-près comme celui d'Angélique, et ce sont des trésors que ces caracteres-là : oui, je la préfere à tous les amis du monde. (*il appelle.*) Lubin ! il me semble que je le vois dans le jardin. Lubin !

SCENE IX.

LE CHEVALIER, LUBIN.

LUBIN, *répond derriere le théâtre.*

Monsieur... (*et puis il arrive avec tristesse.*) Que vous plaît-il, monsieur?

LE CHEVALIER.

Qu'as-tu donc avec cet air triste?

LUBIN.

Hélas! monsieur, quand je suis à rien faire, je m'attriste à cause de votre maîtresse, et un peu à cause de la mienne: je suis fâché de ce que nous partons; si nous restions, je serois fâché de même.

LE CHEVALIER.

Nous ne partons point; ainsi ne fais rien de ce que je t'avois ordonné pour notre départ.

LUBIN.

Nous ne partons point?

LE CHEVALIER.

Non, j'ai changé d'avis.

LUBIN.

Mais, monsieur, j'ai fait mon paquet.

LE CHEVALIER.

Eh bien! tu n'as qu'à le défaire.

LUBIN.

J'ai dit adieu à tout le monde; je ne pourrai donc plus voir personne?

LE CHEVALIER.

Eh! tais-toi. Rends-moi mes lettres.

LUBIN.

Ce n'est pas la peine, je les porterai tantôt.

LE CHEVALIER.

Cela n'est plus nécessaire puisque je reste ici.

LUBIN.

Je n'y comprends rien. C'est donc encore autant de perdu que ces lettres-là? Mais, monsieur, qui est-ce qui vous empêche de partir? est-ce madame la Marquise?

LE CHEVALIER.

Oui.

LUBIN.

Et nous ne changeons point de maison?

LE CHEVALIER.

Et pourquoi en changer?

LUBIN.

Ah! me voilà perdu!

LE CHEVALIER.

Comment donc?

LUBIN.

Vos maisons se communiquent, de l'une on entre dans l'autre; je n'ai plus ma maîtresse; madame la Marquise a une femme-de-chambre tout

agréable ; de chez vous j'irai chez elle ; crac, me voilà infidele tout de plain-pied, et cela m'afflige. Pauvre Marton ! faudra-t-il que je t'oublie ?

LE CHEVALIER.

Tu serois un bien mauvais cœur.

LUBIN.

Ah ! pour cela, oui, cela sera bien vilain ; mais cela ne manquera pas d'arriver, car j'y sens déja du plaisir ; et cela me met au désespoir. Encore si vous aviez la bonté de montrer l'exemple. Tenez, la voilà qui vient, Lisette.

SCENE X.

LE COMTE, LE CHEVALIER, LISETTE, LUBIN.

LE COMTE.

J'allois chez vous, Chevalier, et j'ai su de Lisette que vous étiez ici : elle m'a dit votre affliction, et je vous assure que j'y prends beaucoup de part ; il faut tâcher de se dissiper.

LE CHEVALIER.

Cela n'est pas aisé, monsieur le Comte.

LUBIN, *faisant un sanglot.*

Eh !

LE CHEVALIER, *à Lubin.*

Tais-toi.

LE COMTE.

Que lui est-il donc arrivé à ce pauvre garçon?

LE CHEVALIER.

Il a, dit-il, du chagrin de ce que je ne pars point, comme je l'avois résolu.

LUBIN, *riant.*

Et pourtant je suis bien aise de rester, à cause de Lisette.

LISETTE.

Cela est galant. Mais, monsieur le Chevalier, venons à ce qui nous amene, monsieur le Comte et moi. J'étois sous le berceau pendant votre conversation avec madame la Marquise, et j'en ai entendu une partie sans le vouloir. Votre voyage est rompu, ma maîtresse vous a conseillé de rester, vous êtes tous deux dans la tristesse, et la conformité de vos sentimens fera que vous vous verrez souvent. Je suis attachée à ma maîtresse plus que je ne saurois vous le dire; et je suis désolée de voir qu'elle ne veut pas se consoler, qu'elle soupire et pleure toujours : à la fin elle n'y résistera pas. N'entretenez point sa douleur, tâchez même de la tirer de sa mélancolie. Voilà monsieur le Comte qui l'aime; vous le connoissez, il est de vos amis; madame la Marquise n'a point de répugnance à le voir, ce seroit un mariage qui conviendroit : je tâche de le faire réussir; aidez-nous de votre côté, monsieur le Cheva-

lier; rendez ce service à votre ami, servez ma maîtresse elle-même.

LE CHEVALIER.

Mais, Lisette, ne me dites-vous pas que madame la Marquise voit monsieur le Comte sans répugnance?

LE COMTE, *au Chevalier.*

Mais sans répugnance, cela veut dire qu'elle me souffre; voilà tout.

LISETTE, *au Comte.*

Et qu'elle reçoit vos visites.

LE CHEVALIER, *au Comte.*

Fort bien; mais s'apperçoit-elle que vous l'aimez?

LISETTE, *au Chevalier.*

De tems en tems, de mon côté, je glisse de petits mots afin qu'elle y prenne garde.

LE CHEVALIER.

Mais vraiment, ces petits mots-là doivent faire un grand effet, et vous êtes entre de bonnes mains, monsieur le Comte. Et que vous dit la Marquise? vous répond-elle d'une façon qui promette quelque chose?

LE COMTE.

Jusqu'ici elle me traite avec beaucoup de douceur.

LE CHEVALIER.

Avec douceur! sérieusement?

LE COMTE.

Il me le paroît.

LE CHEVALIER, *brusquement.*

Mais sur ce pied-là vous n'avez donc pas besoin de moi?

LE COMTE.

C'est conclure d'une maniere qui m'étonne.

LE CHEVALIER.

Point du tout, je dis fort bien: on voit votre amour, on le souffre, on y fait accueil; apparemment qu'on s'y plaît; et je gâterois peut-être tout si je m'en mêlois: cela va tout seul.

LISETTE, *au Comte.*

Je vous avoue que voilà un raisonnement auquel je n'entends rien.

LE COMTE, *à Lisette.*

J'en suis aussi surpris que vous.

LE CHEVALIER.

Ma foi, monsieur le Comte, je faisois tout pour le mieux; mais, puisque vous le voulez, je parlerai; il en arrivera ce qu'il pourra: vous le voulez malgré mes bonnes raisons; je suis votre serviteur et votre ami.

LE COMTE, *au Chevalier.*

Non, monsieur, je vous suis bien obligé, et vous aurez la bonté de ne rien dire; j'irai mon chemin. Adieu, Lisette; ne m'oubliez pas. Puis-

que madame la Marquise a des affaires, je reviendrai une autre fois.

SCENE XI.

LE CHEVALIER, LISETTE, LUBIN.

LE CHEVALIER, *à lui-même.*

Faites entendre raison aux gens, voilà ce qui en arrive : assurément cela est original ; il me quitte aussi froidement que s'il quittoit un rival.

LUBIN.

Eh bien ! tout coup vaille : il ne faut juger de rien dans la vie, cela dépend des fantaisies ; fournissez-vous toujours, et vivent les provisions ! n'est-ce pas, Lisette ?

LISETTE.

Oserois-je, monsieur le Chevalier, vous parler à cœur ouvert ?

LE CHEVALIER.

Parlez.

LISETTE.

Mademoiselle Angélique est perdue pour vous.

LE CHEVALIER.

Je ne le sais que trop.

LISETTE.

Madame la Marquise est riche, jeune et belle.

LUBIN.

Cela est friand.

LE CHEVALIER.

Après.

LISETTE.

Eh bien ! monsieur le Chevalier, tantôt vous l'avez vue soupirer de ses aflictions ; n'auriez-vous pas trouvé qu'elle a bonne grace à soupirer ? je crois que vous m'entendez?

LUBIN.

Courage, monsieur.

LE CHEVALIER.

Expliquez-vous ; qu'est-ce que cela signifie? que j'ai de l'inclination pour elle.

LISETTE.

Pourquoi non? je le voudrois de tout mon cœur : dans l'état où je vois ma maîtresse, que m'importe par qui elle en sorte, pourvu qu'elle épouse un honnête homme ?

LE CHEVALIER.

Lisette, je pardonne au zele que vous avez pour votre maîtresse ; mais votre discours ne me plaît point.

LUBIN.

Il est incivil.

LE CHEVALIER.

Mon voyage est rompu ; on ne change pas à tout moment de résolution, et je ne partirai point.

A l'égard de monsieur le Comte, je parlerai en sa faveur à votre maîtresse; et s'il est vrai, comme je le préjuge, qu'elle ait du penchant pour lui, ne vous inquiétez de rien, mes visites ne seront pas fréquentes, et ma tristesse ne gâtera rien ici.

LISETTE.

N'avez-vous que cela à me dire, monsieur?

LE CHEVALIER.

Que pourrois-je vous dire davantage?

LISETTE.

Adieu, monsieur; je suis votre servante.

SCENE XII.

LE CHEVALIER, LUBIN.

LE CHEVALIER, *quelque tems sérieux.*

Tout ce que j'entends là me rend la perte d'Angélique encore plus sensible.

LUBIN, *à lui-même.*

Ma foi, Angélique me coupe la gorge.

LE CHEVALIER, *à lui-même en se promenant.*

Je m'attendois à trouver quelque consolation dans la Marquise; sa généreuse résolution de ne plus aimer me la rendoit respectable, et la voilà qui va se remarier; à la bonne heure: je la

distinguois, et ce n'est qu'une femme comme une autre.

LUBIN.

Mettez-vous à la place d'une veuve qui s'ennuie.

LE CHEVALIER, *à lui-même.*

Ah! chere Angélique, s'il y a quelque chose au monde qui puisse me consoler, c'est de sentir combien vous êtes au-dessus de votre sexe, c'est de voir combien vous méritez mon amour.

LUBIN, *à lui-même.*

Ah ! Marton, Marton ! je t'oubliois d'un grand courage ; mais mon maître ne veut pas que j'acheve, je m'en vais donc me remettre à te regretter comme auparavant, et que le ciel m'assiste !

LE CHEVALIER, *se promenant, à lui-même.*

Je me sens plus que jamais accablé de ma douleur.

LUBIN, *à lui-même.*

Lisette m'avoit un peu ragaillardi.

LE CHEVALIER, *à lui-même.*

Je vais m'enfermer chez moi ; je ne verrai que tantôt la Marquise : je n'ai plus que faire ici si elle se marie. Suis-je en état de voir des fêtes ! en vérité, la Marquise y songe-t-elle ? et qu'est devenue la mémoire de son mari ?

LUBIN.

Ah! monsieur, qu'est-ce que vous voulez qu'elle fasse d'une mémoire?

LE CHEVALIER, *à Lubin.*

Quoi qu'il en soit, je lui ai dit que je ferois apporter mes livres, et l'honnêteté veut que je tienne parole: va me chercher celui qui a soin des siens. Ne seroit-ce pas lui qui entre?

SCENE XIII.

LE CHEVALIER, HORTENSIUS, LUBIN.

HORTENSIUS.

Je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, monsieur; je m'appelle Hortensius: madame la Marquise, dont j'ai l'avantage de diriger les lectures, et à qui j'enseigne tour-à-tour les belles-lettres, la morale et la philosophie, sans préjudice des autres sciences que je pourrois lui enseigner encore, m'a fait entendre, monsieur, le desir que vous avez de me montrer vos livres, lesquels témoigneront sans doute l'excellence de votre bon goût; partant, monsieur, que vous plaît-il qu'il en soit?

LE CHEVALIER.

Lubin va vous mener à ma bibliotheque, mon-

sieur, et vous pouvez en faire apporter les livres ici.

HORTENSIUS.

Soit fait comme vous le commandez.

SCENE XIV.

HORTENSIUS, LUBIN.

HORTENSIUS.

Eh bien ! mon garçon, je vous attends.

LUBIN.

Un petit moment d'audience, monsieur le docteur Hortus.

HORTENSIUS.

Hortensius, Hortensius ; ne défigurez point mon nom.

LUBIN.

Qu'il reste comme il est ; je n'ai pas envie de lui gâter la taille.

HORTENSIUS.

Je le crois ; mais que voulez-vous? (*à part.*) Il faut gagner la bienveillance de tout le monde.

LUBIN.

Vous apprénez la morale et la philosophie à la Marquise ?

HORTENSIUS.

Oui.

LUBIN.

A quoi cela sert-il, ces choses-là?

HORTENSIUS.

A purger l'ame de toutes ses passions.

LUBIN.

Tant mieux; faites-moi prendre un doigt de cette médecine-là contre ma mélancolie.

HORTENSIUS.

Est-ce que vous avez du chagrin?

LUBIN.

Tant, que j'en mourrois sans le bon appétit qui me sauve.

HORTENSIUS.

Vous avez là un puissant antidote: je vous dirai pourtant, mon ami, que le chagrin est toujours inutile, parcequ'il ne remédie à rien, et que la raison doit être notre regle dans tous les états.

LUBIN.

Ne parlons point de raison, je la sais par cœur, celle-là; purgez-moi plutôt avec de la morale.

HORTENSIUS.

Je vous en dis, et de la meilleure.

LUBIN.

Elle ne vaut donc rien pour mon tempérament. Servez-moi de la philosophie?

HORTENSIUS.

Ce seroit à-peu-près la même chose.

LUBIN.

Voyons donc les belles-lettres.

HORTENSIUS.

Elles ne vous conviendroient pas. Mais quel est votre chagrin ?

LUBIN.

C'est l'amour.

HORTENSIUS.

Oh ! la philosophie ne veut pas qu'on prenne d'amour.

LUBIN.

Oui ; mais quand il est pris, que veut-elle qu'on en fasse ?

HORTENSIUS.

Qu'on y renonce, qu'on le laisse là.

LUBIN.

Qu'on le laisse là ! Et s'il ne s'y tient pas ? car il court après vous.

HORTENSIUS.

Il faut fuir de toutes ses forces.

LUBIN.

Bon ! quand on a de l'amour, est-ce qu'on a des jambes ? la philosophie en fournit donc ?

HORTENSIUS.

Elle nous donne d'excellens conseils.

LUBIN.

Des conseils ! ah ! le triste équipage pour gagner pays.

HORTENSIUS.

Ecoutez : voulez-vous un remede infaillible? Vous pleurez une maîtresse, faites-en une autre.

LUBIN.

Eh morbleu ! que ne parlez-vous? voilà qui est bon, cela. Gageons que c'est avec cette morale-là que vous traitez la Marquise, qui va se marier avec monsieur le Comte.

HORTENSIUS, *étonné.*

Elle va se marier, dites-vous?

LUBIN.

Assurément; et si nous avions voulu d'elle, nous l'aurions eue par préférence, car Lisette nous l'a offerte.

HORTENSIUS.

Êtes-vous bien sûr de ce que vous me dites?

LUBIN.

A telles enseignes que Lisette nous a ensuite proposé de nous retirer, parceque nous sommes tristes; qu'on veut vous éloigner, vous, parceque vous êtes un peu pédant, à ce qu'elle dit, et qu'il faut que la Marquise se tienne en joie.

HORTENSIUS, *à part.*

Benè, benè; je te rends grace, ô fortune! de m'avoir instruit de cela : je me trouve bien ici,

ce mariage m'en chasseroit ; mais je vais soulever un orage qu'on ne pourra vaincre.

LUBIN.

Que marmottez-vous là dans vos dents, docteur?

HORTENSIUS.

Rien. Allons toujours chercher les livres, car le tems presse.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HORTENSIUS, LUBIN.

LUBIN, *chargé d'une manne de livres, et s'asseyant dessus.*

Ah! je n'aurois jamais cru que la science fût si pesante.

HORTENSIUS.

Belle bagatelle! j'ai bien plus de livres que tout cela dans ma tête.

LUBIN.

Vous?

HORTENSIUS.

Moi-même.

LUBIN.

Et qu'est-ce que vous faites de tout cela dans votre tête?

HORTENSIUS.

J'en nourris mon esprit.

LUBIN.

Il me semble que cette nourriture-là ne lui profite point ; je l'ai trouvé maigre.

HORTENSIUS.

Vous ne vous y connoissez point. Mais reposez-vous un moment; vous viendrez me trouver après dans la bibliotheque, où je vais faire de la place à ces livres.

LUBIN.

Allez, allez toujours devant. (*Hortensius sort.*) (*Lubin, seul et assis.*) Ah! pauvre Lubin! J'ai bien du tourment dans le cœur : je ne sais plus à présent si c'est Marton que j'aime, ou si c'est Lisette; je crois pourtant que c'est Lisette, à moins que ce ne soit Marton.

SCENE II.

LISETTE, LUBIN, DES LAQUAIS.

LISETTE, *à quelques laquais qui portent des sieges.*

Apportez, apportez-en encore un ou deux, et mettez-les là.

(*les laquais placent les sieges et sortent.*)

LUBIN, *assis.*

Bon jour, m'amour.

LISETTE.

Que fais-tu donc ici?

LUBIN.

Je me repose sur un paquet de livres que je viens d'apporter pour nourrir l'esprit de madame, car le docteur le dit ainsi.

LISETTE.

La sotte nourriture! Quand verrai-je finir toutes ces folies-là? Va, va, porte ton impertinent ballot.

LUBIN.

C'est de la morale et de la philosophie : ils disent que cela purge l'ame; j'en ai pris une petite dose, mais cela ne m'a pas seulement fait éternuer.

LISETTE.

Je ne sais ce que tu viens me conter. Laisse-moi en repos; va-t'en.

LUBIN.

Eh pardi! ce n'est donc pas pour moi que tu faisois apporter des sieges?

LISETTE.

Le butor! c'est pour madame qui va venir ici.

LUBIN.

Voudrois-tu en passant prendre la peine de t'asseoir un moment, mademoiselle? je t'en prie; j'aurois quelque chose à te communiquer.

LISETTE.

Eh bien! que me veux-tu, monsieur?

LUBIN.

Je te dirai, Lisette, que je viens de regarder ce qui se passe dans mon cœur; et je te confie

que j'ai vu la figure de Marton qui en délogeoit, et la tienne qui demandoit à se nicher dedans : je lui ai dit que je t'en parlerois, elle attend ; veux-tu que je la laisse entrer ?

LISETTE.

Non, Lubin, je te conseille de la renvoyer ; car, dis-moi, que ferois-tu ? à quoi cela aboutiroit-il ? à quoi nous serviroit de nous aimer ?

LUBIN.

Ah ! on trouve toujours bien le débit de cela entre deux personnes.

LISETTE.

Non, te dis-je ; ton maître ne veut point s'attacher à ma maîtresse ; et ma fortune dépend de demeurer avec elle, comme la tienne dépend de rester avec le Chevalier.

LUBIN.

Cela est vrai ; j'oubliois que j'avois une fortune qui n'est pas d'avis que je te trouve belle. Cependant si tu me trouvois à ton gré ! c'est dommage que tu n'aies pas la satisfaction de m'aimer à ton aise ; c'est un hasard qui ne se trouve pas toujours. Serois-tu d'avis que j'en touchasse un petit mot à la Marquise ? Elle a de l'amitié pour le Chevalier, le Chevalier en a pour elle ; ils pourroient fort bien se faire l'amitié de s'épouser par amour, et notre affaire iroit tout de suite.

LISETTE.

Tais-toi, voici madame.

LUBIN.

Laisse-moi faire.

SCENE III.

LA MARQUISE, HORTENSIUS, LUBIN, LISETTE.

LA MARQUISE.

Lisette, allez dire là-bas qu'on ne laisse entrer personne; je crois que voilà l'heure de notre lecture; il faudroit avertir le Chevalier.

LISETTE.

Voilà Lubin, madame. (*elle sort.*)

SCENE IV.

LA MARQUISE, HORTENSIUS, LUBIN.

LA MARQUISE.

Ah! te voilà, Lubin; où est ton maître?

LUBIN.

Je crois, madame, qu'il est allé soupirer chez lui.

LA MARQUISE.

Va lui dire que nous l'attendons.

LUBIN.

Oui, madame; et j'aurai aussi pour moi une petite bagatelle à vous proposer, dont je prendrai la liberté de vous entretenir en toute humilité, comme cela se doit.

LA MARQUISE.

Eh! de quoi s'agit-il?

LUBIN.

Oh! presque de rien; nous parlerons de cela tantôt, quand j'aurai fait votre commission.

LA MARQUISE.

Je te rendrai service si je le puis.

LUBIN.

Je vous serai bien obligé, madame.

SCENE V.

LA MARQUISE, HORTENSIUS.

LA MARQUISE, *nonchalamment.*

Eh bien! monsieur, vous n'aimez donc pas les livres du Chevalier?

HORTENSIUS.

Non, madame, le choix ne m'en paroît pas docte: dans dix tomes, pas la moindre citation de nos auteurs grecs ou latins, lesquels, quand

on compose, doivent fournir tout le suc d'un ouvrage.

LA MARQUISE.

Changeons de discours. Que nous lirez-vous aujourd'hui ?

HORTENSIUS.

Je m'étois proposé de vous lire un peu du traité de la patience, chapitre premier, du veuvage.

LA MARQUISE.

Oh ! prenez autre chose ; rien ne me donne moins de patience que les traités qui en parlent.

HORTENSIUS.

Ce que vous dites est probable.

LA MARQUISE.

J'aime assez l'éloge de l'amitié ; nous en lirons quelque chose.

HORTENSIUS.

Je vous supplierai de m'en dispenser, madame ; ce n'est pas la peine, pour le peu de tems que nous avons à rester ensemble, puisque vous vous mariez avec monsieur le Comte.

LA MARQUISE.

Moi !

HORTENSIUS.

Oui, madame ; au moyen duquel mariage je deviens à présent un serviteur superflu. Je combattois vos passions, vous vous accommodez avec elles, et je me retire avant qu'on me réforme.

LA MARQUISE.

Vous tenez là de jolis discours, avec vos passions ; il est vrai que vous êtes assez propre à leur faire peur ; mais je n'ai que faire de vous pour les combattre. Des passions avec qui je m'accommode ! en vérité, vous êtes admirable. Et ce mariage, de qui le tenez-vous donc ?

HORTENSIUS.

De mademoiselle Lisette, qui l'a dit à Lubin, lequel me l'a rapporté avec cette apostille contre moi, qui est que ce mariage m'expulseroit d'ici.

LA MARQUISE, *étonnée.*

Mais qu'est-ce que cela signifie ? Le Chevalier croira que je suis folle, et je veux savoir ce qu'il a répondu ; ne me cachez rien ; parlez.

HORTENSIUS.

Madame, je ne sais rien là-dessus que de très vague.

LA MARQUISE.

Du vague, voilà qui est bien instructif : voyons donc ce vague.

HORTENSIUS.

Je pense donc que mademoiselle Lisette ne disoit à monsieur le Chevalier que vous épousiez monsieur le Comte...

LA MARQUISE.

Abrégez les qualités.

HORTENSIUS.

Qu'afin de savoir si ledit Chevalier ne voudroit pas vous rechercher lui-même, et se substituer au lieu et place dudit Comte; et même il appert, par le récit dudit Lubin, que ladite Lisette vous a offerte audit sieur Chevalier.

LA MARQUISE.

Voilà, par exemple, de ces faits incroyables; c'est promener la main d'une femme, et dire aux gens, la voulez-vous? Ah! ah! je m'imagine voir le Chevalier reculer de dix pas à la proposition, n'est-il pas vrai?

HORTENSIUS.

Je cherche sa réponse littérale.

LA MARQUISE.

Ne vous brouillez point; vous avez la mémoire fort nette ordinairement.

HORTENSIUS.

L'histoire rapporte qu'il s'est d'abord écrié dans sa surprise, et qu'ensuite il a refusé la chose.

LA MARQUISE.

Oh! pour l'exclamation, il pouvoit la retrancher, ce me semble; elle me paroît très imprudente et très impolie. J'en approuve l'esprit; s'il pensoit autrement, je ne le verrois de ma vie. Mais se récrier devant des domestiques, m'exposer à leur raillerie, ah! c'en est un peu trop; il n'y

a point de situation qui dispense d'être honnête.

HORTENSIUS.

La remarque critique est judicieuse.

LA MARQUISE.

Oh! je vous assure que je mettrai ordre à cela. Comment donc? cela m'attaque directement, cela va presque au mépris. Oh! monsieur le Chevalier, aimez votre Angélique tant que vous voudrez; mais que je n'en souffre pas, s'il vous plaît. Je ne veux point me marier, mais je ne veux pas qu'on me refuse.

HORTENSIUS.

Ce que vous dites est sans faute. (*à part.*) Ceci va bon train pour moi. (*haut.*) Mais, madame, que deviendrai-je? Puis-je rester ici? N'ai-je rien à craindre?

LA MARQUISE.

Allez, monsieur, je vous retiens pour cent ans; vous n'avez ici ni Comte, ni Chevalier à craindre; c'est moi qui vous en assure, et qui vous protege: prenez votre livre, et lisons; je n'attends personne. (*Hortensius tire un livre.*)

SCENE VI.

LA MARQUISE, HORTENSIUS, LUBIN.

LUBIN.

Madame, monsieur le Chevalier finit un embarras avec un homme ; il va venir, et il dit qu'on l'attende.

LA MARQUISE.

Va, va, quand il viendra nous le prendrons.

LUBIN.

Si vous le permettiez à présent, madame, j'aurois l'honneur de causer un moment avec vous.

LA MARQUISE.

Eh bien ! que veux-tu ? acheve.

LUBIN.

Oh ! mais, je n'oserois ; vous me paroissez en colere.

LA MARQUISE.

Moi, de la colere ! (*à Hortensius.*) Ai-je cet air-là, monsieur ?

HORTENSIUS, *à la Marquise.*

La paix regne sur votre visage.

LUBIN.

C'est donc que cette paix y regne d'un air fâché ?

LA MARQUISE, *à Lubin.*

Finis, finis.

LUBIN.

C'est que vous saurez, madame, que Lisette trouve ma personne assez agréable; la sienne me revient assez; et ce seroit un marché fait si, par une bonté qui nous rendroit la vie, madame qui est à marier vouloit bien prendre un peu d'amour pour mon maître, qui a du mérite, et qui dans cette occasion se comporteroit à l'avenant.

LA MARQUISE, *à Hortensius.*

Ah! ah! écoutons; voilà qui se rapporte assez à ce que vous m'avez dit.

LUBIN.

On parle aussi de monsieur le Comte; et les comtes sont d'honnêtes gens; je les considere beaucoup: mais si j'étois femme, je ne voudrois que des chevaliers pour mon mari.

LA MARQUISE.

Sa vivacité me divertit. Tu as raison, Lubin; mais malheureusement, dit-on, ton maître ne se soucie point de moi.

LUBIN.

Cela est vrai, il ne vous aime pas; et je lui en ai fait la réprimande avec Lisette: mais si vous commenciez, cela le mettroit en train.

LA MARQUISE, *à Hortensius.*

Eh bien! monsieur, qu'en dites-vous? Sentez-

vous là-dedans le personnage que je joue ? la sottise du Chevalier me donne-t-elle un ridicule assez complet ?

HORTENSIUS.

Vous l'avez sagement prévu.

LUBIN.

Oh! je ne dispute pas qu'il n'ait fait une sottise, assurément ; mais, dans l'occurrence, un honnête homme se reprend.

LA MARQUISE, *à Lubin.*

Tais-toi, en voilà assez.

LUBIN.

Hélas ! madame, je serois bien fâché de vous déplaire : je vous demande seulement d'y faire réflexion.

SCENE VII.

LA MARQUISE, HORTENSIUS, LISETTE, LUBIN.

LISETTE.

Je viens de donner vos ordres, madame : on dira là-bas que vous n'y êtes pas ; et un moment après...

LA MARQUISE, *à Lisette.*

Cela suffit : il s'agit d'autre chose, à présent : approchez ; (*à Lubin.*) et toi, reste ici, je te prie.

LISETTE, *à Lubin.*

Qu'est-ce que c'est donc que cette cérémonie?

LUBIN, *bas, à Lisette.*

Tu vas entendre parler de ma besogne.

LA MARQUISE.

Mon mariage avec le Comte, quand le terminerez-vous, Lisette?

LISETTE, *regardant Lubin.*

Tu es un étourdi.

LUBIN.

Ecoute, écoute.

LA MARQUISE.

Répondez-moi donc, quand le terminerez-vous?

LISETTE, *à la Marquise.*

Pourquoi me demandez-vous cela, madame?

LA MARQUISE.

C'est que j'apprends que vous me mariez avec monsieur le Comte, au défaut du Chevalier à qui vous m'avez proposée, et qui ne veut point de moi, malgré tout ce que vous avez pu lui dire avec son valet, qui vient m'exhorter à avoir de l'amour pour son maître, dans l'espérance que cela le touchera.

LISETTE.

J'admire le tour que prennent les choses les plus louables quand un benêt les rapporte!

LUBIN, *à part.*

Je crois qu'on parle de moi?

LA MARQUISE.

Vous admirez le tour que prennent les choses ?

LISETTE.

Ah ça ! madame, n'allez-vous pas vous fâcher ? n'allez-vous pas croire que j'ai tort ?

LA MARQUISE.

Quoi ! vous portez la hardiesse jusque-là, Lisette ? Quoi ! prier le Chevalier de me faire la grace de m'aimer, et tout cela pour pouvoir épouser cet imbécille-là ?

LUBIN, *à part.*

Attrape, attrape toujours.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que c'est que l'amour du Comte ? Vous êtes donc la confidente des passions qu'on a pour moi, et que je ne connois point ? et qu'est-ce qui pourroit se l'imaginer ? Je suis dans les pleurs, et l'on promet mon cœur et ma main à tout le monde, même à ceux qui n'en veulent point ! je suis rejetée, j'essuie des affronts, j'ai des amans qui esperent, et je ne sais rien de tout cela ! Qu'une femme est à plaindre dans la situation où je suis ! Quelle perte j'ai faite ! et comment me traite-t-on !

LUBIN, *à part.*

Voilà notre ménage renversé.

LA MARQUISE, *à Lisette.*

Allez, je vous croyois plus de zele et plus de respect pour votre maîtresse.

LISETTE.

Fort bien, madame: vous parlez de zele, et je suis payée du mien. Voilà ce que c'est que de s'attacher à ses maîtres; la reconnoissance n'est point faite pour eux: si vous réussissez à les servir, ils en profitent; et quand vous ne réussissez pas, ils vous traitent comme des misérables.

LUBIN.

Comme des imbécilles.

HORTENSIUS.

Il est vrai qu'il vaudroit mieux que cela ne fût point advenu.

LA MARQUISE, *à Hortensius.*

Eh! monsieur, mon veuvage est éternel: en vérité, il n'y a point de femme au monde plus éloignée du mariage que moi, et j'ai perdu le seul homme qui pouvoit me plaire; mais, malgré tout cela, il y a de certaines aventures désagréables pour une femme. Le Chevalier m'a refusée, par exemple: mon amour-propre ne lui en veut aucun mal; il n'y a là-dedans, comme je vous l'ai déja dit, que le ton, que la maniere que je condamne: car quand il m'aimeroit cela lui seroit inutile. Mais enfin il m'a refusée, cela est constant, il peut se vanter de cela; il le fera peut-être: qu'en arrive-t-il? cela jette un air de rebut sur une femme; les égards et l'attention qu'on a pour elle en diminuent; cela glace tous les esprits

pour elle. Je ne parle point des cœurs, car je n'en ai que faire; mais on a besoin de considération dans la vie; elle dépend de l'opinion qu'on prend de vous: c'est l'opinion qui nous donne tout, qui nous ôte tout, au point qu'après ce qui m'arrive, si je voulois me remarier, je le suppose, à peine m'estimeroit-on quelque chose; il ne seroit plus flatteur de m'aimer; le Comte, s'il savoit ce qui s'est passé, oui, le Comte, je suis persuadée qu'il ne voudroit plus de moi.

LUBIN, *à part.*

Je ne serois pas si dégoûté.

LISETTE.

Et moi, madame, je dis que le Chevalier est un hypocrite; car si son refus est si véritable, pourquoi n'a-t-il pas voulu servir monsieur le Comte comme je l'en priois? pourquoi m'a-t-il refusée durement, d'un air inquiet et piqué?

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que c'est que d'un air piqué? quoi! que voulez-vous dire? Est-ce qu'il étoit jaloux? En voici d'une autre espece.

LISETTE.

Oui, madame, je l'ai cru jaloux; voilà ce que c'est: il en avoit toute la mine. Monsieur s'informe comment le Comte est auprès de vous, comment vous le recevez; on lui dit que vous souffrez ses visites, que vous ne le recevez point

mal. Point mal, dit-il avec dépit ; ce n'est donc pas la peine que je m'en mêle ? Qui est-ce qui n'auroit pas cru là-dessus qu'il songeoit à vous pour lui-même ? Voilà ce qui m'avoit fait parler, moi. Eh ! que sait-on ce qui se passe dans sa tête ? peut-être qu'il vous aime.

LUBIN, *à part.*

Il en est bien capable.

LA MARQUISE.

Me voilà déroutée : je ne sais plus comment régler ma conduite ; car il y en a une à tenir là-dedans ; j'ignore laquelle, et cela m'impatiente.

HORTENSIUS.

Si vous me le permettez, madame, je vous apprendrai un petit axiôme qui vous sera sur la chose d'une merveilleuse instruction ; c'est que le jaloux veut avoir ce qu'il aime : or étant manifeste que le Chevalier vous refuse...

LA MARQUISE, *à Hortensius.*

Il me refuse ! Vous avez des expressions bien grossieres ; votre axiôme ne sait ce qu'il dit ; il n'est pas encore sûr qu'il me refuse.

LISETTE.

Il s'en faut bien ; demandez au Comte ce qu'il en pense.

LA MARQUISE.

Comment ! est-ce que le Comte étoit présent ?

LISETTE.

Il n'y étoit plus; je dis seulement qu'il croit que le Chevalier est son rival.

LA MARQUISE.

Ce n'est pas assez qu'il le croie, ce n'est pas assez, il faut que cela soit; il n'y a que cela qui puisse me venger de l'affront presque public que m'a fait sa réponse; il n'y a que cela : j'ai besoin pour réparation que son discours n'ait été qu'un dépit amoureux. Dépendre d'un dépit amoureux! cela n'est-il pas agréable? Assurément ce n'est pas que je me soucie de ce qu'on appelle la gloire d'une femme, gloire sotte, ridicule; mais reçue, mais établie, qu'il faut soutenir et qui nous pare: les hommes pensent comme cela; il faut penser comme les hommes, ou ne pas vivre avec eux. Où en suis-je donc si le Chevalier n'est point jaloux? L'est-il? ne l'est-il point? on n'en sait rien, c'est un peut-être; mais cette gloire en souffre, toute sotte qu'elle est, et me voilà dans la triste nécessité d'être aimée d'un homme qui me déplaît; le moyen de tenir à cela! oh! je n'en demeurerai pas là, je n'en demeurerai pas là. Qu'en dites-vous, monsieur? il faut que la chose s'éclaircisse absolument.

HORTENSIUS.

Le mépris seroit suffisant, madame.

LA MARQUISE.

Eh! non, monsieur, vous me conseillez mal; vous ne savez parler que de livres.

LUBIN.

Il y aura du bâton pour moi dans cette affaire-là.

LISETTE, *pleurant.*

Pour moi, madame, je ne sais pas où vous prenez toutes vos alarmes: on diroit que j'ai renversé le monde entier. On n'a jamais aimé une maîtresse autant que je vous aime: je m'avise de tout, et puis il se trouve que j'ai fait tous les maux imaginables. Je ne saurois durer comme cela: j'aime mieux me retirer; du moins je ne verrai point votre tristesse, et l'envie de vous en tirer ne me fera point faire d'impertinence.

LA MARQUISE.

Il ne s'agit pas de vos larmes; je suis compromise, et vous ne savez pas jusqu'où cela va. Voilà le Chevalier qui vient; restez, j'ai intérêt d'avoir des témoins.

SCENE VIII.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, LUBIN, LISETTE, HORTENSIUS.

LE CHEVALIER.

Vous m'avez peut-être attendu, madame; et je vous prie de m'excuser, j'étois en affaire.

LA MARQUISE.

Il n'y a pas grand mal, monsieur le Chevalier; c'est une lecture retardée, voilà tout.

LE CHEVALIER.

J'ai cru d'ailleurs que monsieur le Comte vous tenoit compagnie, et cela me tranquillisoit.

LUBIN, *à part.*

Ahi, ahi, je m'enfuis. (*il s'en va.*)

LA MARQUISE, *examinant le Chevalier.*

On m'a dit que vous l'aviez vu, le Comte?

LE CHEVALIER.

Oui, madame.

LA MARQUISE, *le regardant toujours.*

C'est un fort honnête homme.

LE CHEVALIER.

Sans doute; et je le crois même d'un esprit très propre à consoler ceux qui ont du chagrin.

LA MARQUISE.

Il est fort de mes amis.

LE CHEVALIER.

Il est des miens aussi.

LA MARQUISE.

Je ne savois pas que vous le connoissiez beaucoup; il vient ici quelquefois; c'est presque le seul des amis de feu monsieur le Marquis que je voie encore; il m'a paru mériter cette distinction-là, qu'en dites-vous ?

LE CHEVALIER.

Oui, madame; vous avez raison, et je pense comme vous, il est digne d'être excepté.

LA MARQUISE, *bas, à Lisette.*

Trouvez-vous cet homme-là jaloux, Lisette ?

LE CHEVALIER, *à part.*

Monsieur le Comte et son mérite m'ennuient. (*haut à la Marquise.*) Madame, on a parlé d'une lecture; et si je croyois vous déranger, je me retirerois.

LA MARQUISE.

Puisque la conversation vous ennuie, nous allons lire.

LE CHEVALIER.

Vous me faites un étrange compliment.

LA MARQUISE.

Point du tout; et vous allez être content. (*à Lisette.*) Retirez-vous, Lisette, vous me déplaisez-là. (*Lisette sort.*)

LA MARQUISE, *à Hortensius*.

Et vous, monsieur, ne vous écartez point; on va vous rappeler. (*Hortensius sort.*)

SCENE IX.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

Pour vous, Chevalier, j'ai encore un mot à vous dire avant notre lecture : il s'agit d'un petit éclaircissement qui ne vous regarde point, qui ne touche que moi; et je vous demande en grace de me répondre avec la derniere naïveté sur la question que je vais vous faire.

LE CHEVALIER.

Voyons, madame; je vous écoute.

LA MARQUISE.

Le Comte m'aime; je viens de le savoir, et je l'ignorois.

LE CHEVALIER, *ironiquement*.

Vous l'ignoriez.

LA MARQUISE.

Je dis la vérité; ne m'interrompez point.

LE CHEVALIER.

Cette vérité-là est singuliere.

LA MARQUISE.

Je n'y saurois que faire, elle ne laisse pas que d'être; il est permis aux gens de mauvaise humeur de la trouver comme ils voudront.

LE CHEVALIER.

Je vous demande pardon d'avoir dit ce que j'en pense : continuons.

LA MARQUISE, *impatiente.*

Vous m'impatientez! Aviez-vous cet esprit-là avec Angélique? elle auroit dû ne vous aimer guere.

LE CHEVALIER.

Je n'en avois point d'autre; mais il étoit de son goût, et il a le malheur de n'être pas du vôtre: cela fait une grande différence.

LA MARQUISE.

Vous l'écoutiez donc quand elle vous parloit; écoutez-moi aussi. Lisette vous a prié de me parler pour le Comte, vous ne l'avez point voulu.

LE CHEVALIER.

Je n'avois garde: le Comte est un amant; vous m'aviez dit que vous ne les aimiez point: mais vous êtes la maîtresse.

LA MARQUISE.

Non, je ne la suis point: peut-on, à votre avis, répondre à l'amour d'un homme qui ne vous plaît pas? Vous êtes bien particulier.

LE CHEVALIER, *riant.*

Hé, hé, hé! j'admire la peine que vous prenez pour me cacher vos sentimens : vous craignez que je ne les critique après ce que vous m'avez dit ; mais non, madame, ne vous gênez point: je sais combien il vaut de compter avec le cœur humain, et je ne vois rien là que de fort ordinaire.

LA MARQUISE, *en colere.*

Non, je n'ai de ma vie eu tant d'envie de quereller quelqu'un. Adieu.

LE CHEVALIER, *la retenant.*

Ah! Marquise, tout ceci n'est que conversation, et je serois au désespoir de vous chagriner: achevez, de grace.

LA MARQUISE.

Je reviens. Vous êtes l'homme du monde le plus estimable quand vous voulez; et je ne sais par quelle fatalité vous sortez aujourd'hui d'un caractere naturellement doux et raisonnable: laissez-moi finir... Je ne sais plus où j'en suis.

LE CHEVALIER.

Au Comte qui vous déplaît.

LA MARQUISE.

Eh bien! ce Comte, qui me déplaît, vous n'avez pas voulu me parler pour lui; Lisette s'est imaginée vous voir un air piqué.

LE CHEVALIER.

Il en pouvoit être quelque chose.

LA MARQUISE.

Passe pour cela; c'est répondre, et je vous reconnois. Sur cet air piqué elle a pensé que je ne vous déplaisois pas.

LE CHEVALIER, *salue en riant.*

Cela n'est pas difficile à penser.

LA MARQUISE.

Pourquoi? on ne plaît pas à tout le monde. Or, comme elle a cru que vous me conveniez, elle vous a proposé ma main, comme si cela dépendoit d'elle; et il est vrai que souvent je lui laisse assez de pouvoir sur moi: vous vous êtes, dit-elle, révolté avec dédain contre la proposition.

LE CHEVALIER.

Avec dédain? Voilà ce qu'on appelle du fabuleux, de l'impossible.

LA MARQUISE.

Doucement! voici ma question: Avez-vous rejeté l'offre de Lisette comme piqué de l'amour du Comte, ou comme une chose qu'on rebute? Etoit-ce dépit jaloux? car enfin, malgré nos conventions, votre cœur auroit pu être tenté du mien; ou bien étoit-ce vrai dédain?

LE CHEVALIER.

Commençons par rayer ce dernier, il est incroyable : pour de la jalousie...

LA MARQUISE.

Parlez hardiment.

LE CHEVALIER, *d'un air embarrassé.*

Que diriez-vous si je m'avisois d'en avoir?

LA MARQUISE.

Je dirois... que vous seriez jaloux.

LE CHEVALIER.

Oui; mais, madame, me pardonneriez-vous ce que vous haïssez tant?

LA MARQUISE.

Vous ne l'étiez donc point? (*elle le regarde.*) Je vous entends, je l'avois bien prévu, et mon injure est avérée.

LE CHEVALIER.

Que parlez-vous d'injure? où est-elle? est-ce que vous êtes fâchée contre moi?

LA MARQUISE.

Contre vous, Chevalier, non, certes; et pourquoi me fâcherois-je? Vous ne m'entendez point, c'est à l'impertinente Lisette à qui j'en veux : je n'ai point de part à l'offre qu'elle vous a faite, et il a fallu vous l'apprendre, voilà tout: d'ailleurs, ayez de l'indifférence ou de la haine pour moi,

que m'importe? j'aime bien mieux cela que de l'amour; au moins, ne vous y trompez pas.

LE CHEVALIER.

Qui? moi, madame, m'y tromper! Eh! ce sont ces dispositions-là dans lesquelles je vous ai vue qui m'ont attaché à vous, vous le savez bien; et depuis que j'ai perdu Angélique, j'oublierois presque qu'on peut aimer, si vous ne m'en parliez pas.

LA MARQUISE.

Oh! pour moi, j'en parle sans m'en ressouvenir.

SCENE X.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE, HORTENSIUS.

LA MARQUISE.

Allons, monsieur Hortensius, approchez, prenez votre place; lisez-moi quelque chose de gai, qui m'amuse. Chevalier, vous êtes le maître de rester si ma lecture vous convient; mais vous êtes bien triste, et je veux tâcher de me dissiper.

LE CHEVALIER, *sérieux.*

Pour moi, madame, je n'en suis point encore aux lectures amusantes. (*il s'en va.*)

LA MARQUISE, *à Hortensius.*

Qu'est-ce que c'est que votre livre?

HORTENSIUS.

Ce ne sont que des réflexions très sérieuses.

LA MARQUISE.

Eh bien ! que ne parlez-vous donc ? vous êtes bien taciturne. Pourquoi laisser sortir le Chevalier, puisque ce que vous allez lire lui convient ?

HORTENSIUS, *appelant.*

Monsieur le Chevalier, monsieur le Chevalier.

LE CHEVALIER, *revenant.*

Que me voulez-vous ?

HORTENSIUS.

Madame vous prie de revenir ; je ne lirai rien de récréatif.

LA MARQUISE, *à Hortensius.*

Que voulez-vous dire, *madame vous prie?* Je ne prie point : vous avez des réflexions... et vous rappelez monsieur ; voilà tout.

LE CHEVALIER.

Je m'apperçois, madame, que je faisois une impolitesse de me retirer ; je vais rester, si vous le voulez bien.

LA MARQUISE.

Comme il vous plaira. Asseyons-nous donc. (*ils prennent des sieges.*)

HORTENSIUS, *après avoir toussé, craché, lit.*

« La raison est d'un prix à qui tout cede ; c'est « elle qui fait notre véritable grandeur ; on a né- « cessairement toutes les vertus avec elle ; enfin

« le plus respectable de tous les hommes, ce n'est
« pas le plus puissant, c'est le plus raisonnable.

LE CHEVALIER, *s'agitant sur son siege.*

Ma foi! sur ce pied-là, le plus respectable de tous les hommes a tout l'air de n'être qu'une chimere; quand je dis les hommes, j'entends tout le monde.

LA MARQUISE.

Mais du moins y a-t-il des gens qui sont plus raisonnables les uns que les autres.

LE CHEVALIER.

Hum! disons qui ont moins de folie, cela sera plus sûr.

LA MARQUISE.

Eh! de grace, laissez-moi un peu de raison, Chevalier; je ne saurois convenir que je suis folle, par exemple...

LE CHEVALIER.

Vous, madame? Eh! n'êtes-vous pas exceptée; cela va sans dire, et c'est la regle.

LA MARQUISE.

Je ne suis point tentée de vous remercier. (*à Hortensius.*) Poursuivons.

HORTENSIUS, *lit.*

« Puisque la raison est un si grand bien, n'ou-
« blions rien pour la conserver; fuyons les pas-
« sions qui nous la dérobent: l'amour est une de
« celles...

LA SURPRISE DE L'AMOUR.



F. Massard del — Gault de St Germain direx

Fût-ce chapitre mille, Séneque ne sait ce qu'il dit !

Acte II. Sc. X.

Masson f

LE CHEVALIER.

L'amour, l'amour ôte la raison ? cela n'est pas vrai; je n'ai jamais été plus raisonnable que depuis que j'en ai pour Angélique, et j'en ai excessivement.

LA MARQUISE, *au Chevalier.*

Vous en aurez tant qu'il vous plaira, ce sont vos affaires, et on ne vous en demande pas le compte : mais l'auteur n'a point tant de tort; je connois des gens, moi, que l'amour rend bourrus et sauvages; et ces défauts-là n'embellissent personne, je pense.

HORTENSIUS.

Si monsieur me donnoit la licence de parachever, peut-être que...

LE CHEVALIER, *à Hortensius.*

Petit auteur que cela, esprit superficiel...

HORTENSIUS, *se levant.*

Petit auteur! esprit superficiel! Un homme qui cite Séneque pour garant de ce qu'il dit, ainsi que vous le verrez plus bas, *folio* 24, chapitre V.

LE CHEVALIER.

Fût-ce chapitre mille! Séneque ne sait ce qu'il dit.

HORTENSIUS.

Cela est impossible.

LA MARQUISE, *riant.*

En vérité cela me divertit plus que ma lecture. (*à Hortensius.*) En voilà assez : votre livre ne

plaît point au Chevalier, n'en lisons plus ; une autre fois nous serons plus heureux.

LE CHEVALIER.

C'est votre goût, madame, qui doit décider.

LA MARQUISE.

Mon goût veut bien avoir cette complaisance-là pour le vôtre.

HORTENSIUS, *s'en allant.*

Séneque, un petit auteur ! Par Jupiter ! si je le disois, je croirois faire un blasphême littéraire. Adieu, monsieur.

LE CHEVALIER, *à Hortensius.*

Serviteur, serviteur.

SCENE XI.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Vous voilà brouillé avec Hortensius, Chevalier; de quoi vous avisez-vous aussi de médire de Séneque ?

LE CHEVALIER.

Séneque et son défenseur ne m'inquietent pas, pourvu que vous ne preniez pas leur parti, madame.

LA MARQUISE.

Ah ! je demeurerai neutre, si la querelle conti-

nue ; car je m'imagine que vous ne voudrez pas la recommencer. Nos occupations vous ennuient, n'est-il pas vrai ?

LE CHEVALIER.

Il faut être plus tranquille que je ne suis pour réussir à s'amuser.

LA MARQUISE.

Ne vous gênez point, Chevalier, vivons sans façon. Vous voulez peut-être être seul ; adieu, je vous laisse.

LE CHEVALIER.

Il n'y a plus de situation qui ne me soit à charge.

LA MARQUISE.

Je voudrois de tout mon cœur pouvoir vous calmer l'esprit. (*elle part lentement.*)

LE CHEVALIER, *pendant qu'elle marche.*

Ah ! je m'attendois à plus de repos quand j'ai rompu mon voyage. Je ne ferai plus de projets ; je vois bien que je rebute tout le monde.

LA MARQUISE, *s'arrêtant au milieu du théâtre.*

Ce que je lui entends dire là me touche ; il ne seroit pas généreux de le quitter dans cet état-là. (*elle revient.*) Non, Chevalier, vous ne me rebutez point : ne cédez point à votre douleur : tantôt vous partagiez mes chagrins, vous étiez sensible à la part que je prenois aux vôtres ; pourquoi n'êtes-vous plus de même ? C'est cela

qui me rebuteroit, par exemple; car la véritable amitié veut qu'on fasse quelque chose pour elle; elle veut consoler.

LE CHEVALIER.

Aussi auroit-elle bien du pouvoir sur moi. Si je la trouvois, personne au monde n'y seroit plus sensible; j'ai le cœur fait pour elle: mais où est-elle? Je m'imaginois l'avoir trouvée; me voilà détrompé, et ce n'est pas sans qu'il en coûte à mon cœur.

LA MARQUISE.

Peut-on de reproche plus injuste que celui que vous me faites! De quoi vous plaignez-vous? voyons: d'une chose que vous avez rendue nécessaire. Une étourdie vient vous proposer ma main, vous y avez de la répugnance, à la bonne heure; ce n'est point là ce qui me choque: un homme qui a aimé Angélique peut trouver les autres femmes bien inférieures; elle a dû vous rendre les yeux très difficiles; et d'ailleurs tout ce qu'on appelle vanité là-dessus, je n'en suis plus.

LE CHEVALIER.

Ah! madame, je regrette Angélique; mais vous m'en auriez consolé, si vous aviez voulu.

LA MARQUISE.

Je n'en ai point de preuve; car cette répugnance dont je ne me plains point, falloit-il la

marquer ouvertement? Représentez-vous cet action-là de sang froid; vous êtes galant homme, jugez-vous; où est l'amitié dont vous parlez? Car encore une fois ce n'est pas de l'amour que je veux, vous le savez bien; mais l'amitié n'a-t-elle pas ses sentimens, ses délicatesses? L'amour est bien tendre, Chevalier; eh bien! croyez qu'elle ménage avec encore plus de scrupule que lui les intérêts de ceux qu'elle unit ensemble. Voilà le portrait que je m'en suis toujours fait, voilà comme je la sens, et comme vous auriez dû la sentir: il me semble que l'on n'en peut rien rabattre, et vous n'en connoissez pas les devoirs comme moi. Qu'il vienne quelqu'un me proposer votre main, par exemple, et je vous apprendrai comme on répond là-dessus.

LE CHEVALIER.

Oh! je suis sûr que vous y seriez plus embarrassée que moi; car enfin vous n'accepteriez point la proposition.

LA MARQUISE.

Nous n'y sommes pas; ce quelqu'un n'est pas venu, et ce n'est que pour vous dire combien je vous ménagerois: cependant vous vous plaignez.

LE CHEVALIER.

Eh! madame, vous m'avez parlé de répugnance, et je ne saurois vous souffrir cette idée-là. Tenez,

je trancherai tout d'un coup là-dessus; si je n'aimois pas Angélique, qu'il faut bien que j'oublie, vous n'auriez qu'une chose à craindre avec moi, qui est que mon amitié ne devînt amour; et raisonnablement il n'y auroit que cela à craindre non plus; c'est là toute la répugnance que je me connois.

LA MARQUISE.

Ah! pour cela, c'en seroit trop; il ne faut pas, Chevalier, il ne faut pas.

LE CHEVALIER.

Mais ce seroit vous rendre justice. D'ailleurs d'où peut venir le refus dont vous m'accusez? car enfin étoit-il naturel? C'est que le Comte vous aimoit, c'est que vous le souffriez; j'étois outré de voir cet amour venir traverser un attachement qui devoit faire toute ma consolation; mon amitié n'est point compatible avec cela, ce n'est point une amitié faite comme les autres.

LA MARQUISE.

Eh bien! voilà qui change tout; je ne me plains plus, je suis contente; ce que vous me dites là je l'éprouve, je le sens; c'est là précisément l'amitié que je demande; la voilà, c'est la véritable; elle est délicate, elle est jalouse, elle a droit de l'être. Mais que ne me parliez-vous? Que n'êtes-vous venu me dire: « Qu'est-ce c'est

« que le Comte ? Que fait-il chez vous » ? Je vous aurois tiré d'inquiétude, et tout cela ne seroit point arrivé.

LE CHEVALIER.

Vous ne me verrez point faire d'inclination, à moi ; je n'y songe point avec vous.

LA MARQUISE.

Vraiment, je vous le défends bien ; ce ne sont pas là nos conditions ; je serois jalouse aussi, moi ; jalouse comme nous l'entendons.

LE CHEVALIER.

Vous, madame ?

LA MARQUISE.

Est-ce que je ne l'étois pas de cette façon-là tantôt ? votre réponse à Lisette n'avoit-elle pas dû me choquer ?

LE CHEVALIER.

Vous m'avez pourtant dit de cruelles choses.

LA MARQUISE.

Eh ! à qui en dit-on, si ce n'est aux gens qu'on aime, et qui semblent n'y pas répondre ?

LE CHEVALIER.

Dois-je vous en croire ? Que vous me tranquillisez, ma chere Marquise !

LA MARQUISE.

Ecoutez, je n'avois pas moins besoin de cette explication-là que vous.

LE CHEVALIER.

Que vous me charmez ! Que vous me donnez de joie ! (*il lui baise la main.*)

LA MARQUISE, *riant.*

On le prendroit pour mon amant, de la maniere dont il me remercie.

LE CHEVALIER.

Ma foi, je défie un amant de vous aimer plus que je fais : je n'aurois jamais cru que l'amitié allât si loin ; cela est surprenant, l'amour est moins vif.

LA MARQUISE.

Et cependant il n'y a rien de trop.

LE CHEVALIER.

Non, il n'y a rien de trop. Mais il me reste une grace à vous demander. Gardez-vous Hortensius ? Je crois qu'il est fâché de me voir ici, et je sais lire aussi bien que lui.

LA MARQUISE.

Eh bien ! Chevalier, il faut le renvoyer ; voilà toute la façon qu'il y faut faire.

LE CHEVALIER.

Et le Comte, qu'en ferons-nous? Il m'inquiete un peu.

LA MARQUISE.

On le congédiera aussi ; je veux que vous

soyez content; je veux vous mettre en repos. Donnez-moi la main, je serois bien aise de me promener dans le jardin.

LE CHEVALIER.

Allons, Marquise.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

HORTENSIUS.

N'EST-CE pas une chose étrange qu'un homme comme moi n'ait point de fortune. Posséder le grec et le latin, et ne pas posséder dix pistoles? O divin Homere! O Virgile! et vous gentil Anacréon! vos doctes interpretes ont de la peine à vivre; bientôt je n'aurai plus d'asyle. J'ai vu la Marquise irritée contre le Chevalier, mais incontinent je l'ai vue dans le jardin discourir avec lui de la maniere la plus bénévole. Quels solécismes de conduite! Est-ce que l'amour m'expulseroit d'ici?

SCENE II.

HORTENSIUS, LUBIN, LISETTE.

LUBIN, *gaiement.*

Tiens, Lisette, le voilà bien à propos pour lui faire nos adieux. (*en riant.*) Ah, ah, ah!

HORTENSIUS, *à Lubin.*

A qui en veut cet étourdi-là, avec son transport de joie?

LUBIN.

Allons gai, camarade docteur; comment va la philosophie?

HORTENSIUS.

Pourquoi me faites-vous cette question-là?

LUBIN.

Ma foi, je n'en sais rien, si ce n'est pour entrer en conversation.

LISETTE, *à Lubin.*

Allons, allons, venons au fait.

LUBIN.

Encore un petit mot, docteur. N'avez-vous jamais couché dans la rue?

HORTENSIUS.

Que signifie ce discours?

LUBIN.

C'est que cette nuit vous en aurez le plaisir : le vent de bise vous en dira deux mots.

LISETTE, *à Lubin.*

N'amusons point davantage M. Hortensius. (*à Hortensius.*) Tenez, monsieur, voilà de l'or que madame m'a chargé de vous donner; moyennant quoi, comme elle prend congé de vous, vous pouvez prendre congé d'elle. A mon égard, je salue votre érudition, et je suis votre très humble servante.

LUBIN.

Et moi, votre serviteur.

HORTENSIUS, *à Lisette.*

Quoi ! madame me renvoie?

LISETTE.

Non pas, monsieur; elle vous prie seulement de vous retirer.

LUBIN.

Et vous qui êtes honnête, vous ne refuserez rien aux prieres de madame.

HORTENSIUS.

Savez-vous la raison de cela, mademoiselle Lisette?

LISETTE.

Non; mais, en gros, je soupçonne que cela pourroit venir de ce que vous l'ennuyez.

LUBIN.

Et, en détail, de ce que nous sommes bien aises de nous aimer en paix, en dépit de la philosophie que vous avez dans la tête.

LISETTE, *à Lubin.*

Tais-toi.

HORTENSIUS.

J'entends ; c'est que madame la Marquise et monsieur le Chevalier ont de l'inclination l'un pour l'autre.

LISETTE.

Je n'en sais rien, ce ne sont pas mes affaires.

LUBIN.

Eh bien ! tout coup vaille : quand ce seroit de l'inclination, quand ce seroit des passions, des soupirs, des flammes, et de la noce après, il n'y a rien de si gaillard ; on a un cœur, on s'en sert, cela est naturel.

LISETTE, *à Lubin.*

Finis tes sottises. (*à Hortensius.*) Vous voilà averti, monsieur ; je crois que cela suffit.

LUBIN.

Adieu. Touchez là, et partez ferme, il n'y aura pas de mal à doubler le pas.

HORTENSIUS.

Dites à madame que je me conformerai à ses ordres.

SCENE III.

LUBIN, LISETTE.

LISETTE.

Enfin le voilà congédié : c'est pourtant un amant que je perds.

LUBIN.

Un amant! Quoi ! ce vieux radoteur t'aimoit?

LISETTE.

Sans doute ; il vouloit me faire des argumens.

LUBIN.

Hum !

LISETTE.

Des argumens, te dis-je ; mais je les ai fort bien repoussés avec d'autres.

LUBIN.

Des argumens ! voudrois-tu bien m'en pousser un pour voir ce que c'est ?

LISETTE.

Il n'y a rien de si aisé. Tiens, en voilà un : tu es un joli garçon, par exemple.

LUBIN.

Cela est vrai.

LISETTE.

J'aime tout ce qui est joli ; ainsi je t'aime : c'est là ce qu'on appelle un argument.

LUBIN.

Pardi ! tu n'as que faire du docteur pour cela ; je t'en ferai aussi bien qu'un autre. Gageons un petit baiser que je t'en donne une douzaine.

LISETTE.

Je gagerai quand nous serons mariés, parce-que je serai bien aise de perdre.

LUBIN.

Bon ! quand nous serons mariés, j'aurai toujours gagné sans faire de gageure.

LISETTE.

Paix, j'entends quelqu'un qui vient ; je crois que c'est monsieur le Comte : madame m'a chargé d'un compliment pour lui qui ne le réjouira pas.

SCENE IV.

LE COMTE, LUBIN, LISETTE.

LE COMTE, *d'un air ému.*

Bon jour, Lisette. Je viens de rencontrer Hortensius qui m'a dit des choses bien singulieres. La Marquise le renvoie, à ce qu'il dit, parce-qu'elle aime le Chevalier, et qu'elle l'épouse. Cela est-il vrai ? je vous prie de m'instruire...

LISETTE.

Mais, monsieur le Comte, je ne crois pas que cela soit, et je n'y vois pas encore d'apparence.

Hortensius lui déplaît, elle le congédie; voilà tout ce que j'en puis dire.

LE COMTE, *à Lubin.*

Et toi, n'en sais-tu pas davantage?

LUBIN.

Non, monsieur le Comte: je ne sais que mon amour pour Lisette; voilà toutes mes nouvelles.

LISETTE.

Madame la Marquise est si peu disposée à se marier, qu'elle ne veut pas même voir d'amans; elle m'a dit de vous prier de ne point vous obstiner à l'aimer.

LE COMTE.

Non plus qu'à la voir, sans doute?

LISETTE.

Mais je crois que cela revient au même.

LUBIN.

Oui; qui dit l'un dit l'autre.

LE COMTE.

Que les femmes sont inconcevables! Le Chevalier est ici apparemment?

LISETTE.

Je crois qu'oui.

LUBIN.

Leurs sentimens d'amitié ne permettent pas qu'ils se séparent.

LE COMTE.

Ah ! avertissez, je vous prie, le Chevalier que je voudrois lui dire un mot.

LISETTE.

J'y vais de ce pas, monsieur le Comte. (*Lubin sort avec Lisette en saluant le Comte.*)

SCENE V.

LE COMTE.

Qu'est-ce que cela signifie ? Est-ce de l'amour qu'ils ont l'un pour l'autre ? Le Chevalier va venir ; interrogeons son cœur pour en tirer la vérité. Je vais me servir d'un stratagême qui, tout commun qu'il est, ne laisse pas souvent que de réussir.

SCENE VI.

LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

On m'a dit que vous me demandiez ; puis-je vous rendre quelque service, monsieur ?

LE COMTE.

Oui, Chevalier, vous pouvez véritablement m'obliger.

LE CHEVALIER.

Parbleu ! si je le puis, cela vaut fait.

LE COMTE.

Vous m'avez dit que vous n'aimiez pas la Marquise ?

LE CHEVALIER.

Que dites-vous là ? je l'aime de tout mon cœur.

LE COMTE.

J'entends que vous n'aviez point d'amour pour elle.

LE CHEVALIER.

Ah ! c'est une autre affaire, et je me suis expliqué là-dessus.

LE COMTE.

Je le sais : mais êtes-vous dans les mêmes sentimens ? Ne s'agit-il point à présent d'amour, absolument ?

LE CHEVALIER, *riant.*

Eh ! mais, en vérité, par où jugez-vous qu'il y en ait ? Qu'est-ce que c'est que cette idée-là ?

LE COMTE.

Moi, je n'en juge point ; je vous le demande.

LE CHEVALIER.

Hum ! vous avez pourtant la mine d'un homme qui le croit.

LE COMTE.

Eh bien ! débarrassez-vous de cela ; dites-moi oui ou non.

LE CHEVALIER, *riant.*

Eh ! eh ! monsieur le Comte, un homme d'esprit comme vous ne doit point faire de chicane sur les mots ; le oui et le non, qui ne se sont point présentés à moi, ne valent pas mieux que le langage que je vous tiens ; c'est la même chose, assurément : il y a entre la Marquise et moi une amitié et des sentimens vraiment respectables. Êtes-vous content? cela est-il net? Voilà du françois.

LE COMTE, *à part.*

Pas trop. (*haut.*) On ne sauroit mieux dire, et j'ai tort; mais il faut pardonner aux amans, ils se méfient de tout.

LE CHEVALIER.

Je sais ce qu'ils sont par mon expérience. Revenons à vous et à vos amours : je m'intéresse beaucoup à ce qui vous regarde; mais n'allez pas encore empoisonner ce que je vais vous dire ; ouvrez-moi votre cœur. Est-ce que vous voulez continuer d'aimer la Marquise ?

LE COMTE.

Toujours.

LE CHEVALIER.

Entre nous, il est étonnant que vous ne vous lassiez point de son indifférence. Parbleu ! il faut quelques sentimens dans une femme : vous hait-elle ? on combat sa haine : ne lui déplaisez-vous pas ? on espere : mais une femme qui ne répond

rien, comment se conduire avec elle? par où prendre son cœur? Un cœur qui ne se remue ni pour ni contre, qui n'est ni ami ni ennemi, qui n'est rien, qui est mort, le ressuscite-t-on? je n'en crois rien; et c'est pourtant ce que vous voulez faire.

LE COMTE, *finement.*

Non, non, Chevalier, je vous parle confidemment à mon tour. Je n'en suis pas tout-à-fait réduit à une entreprise si chimérique; et le cœur de la Marquise n'est pas si mort que vous le pensez: m'entendez-vous? Vous êtes distrait.

LE CHEVALIER.

Vous vous trompez; je n'ai jamais eu plus d'attention.

LE COMTE.

Elle savoit mon amour, je lui en parlois, elle écoutoit.

LE CHEVALIER.

Elle écoutoit?

LE COMTE.

Oui, je lui demandois du retour.

LE CHEVALIER.

C'est l'usage: et à cela quelle réponse?

LE COMTE.

On me disoit de l'attendre.

LE CHEVALIER.

C'est qu'il étoit tout venu.

LE COMTE, *à part.*

Il l'aime. (*haut.*) Cependant aujourd'hui elle ne veut pas me voir ; j'attribue cela à ce que j'avois été quelques jours sans paroître avant que vous arrivassiez ; la Marquise est la femme de France la plus fiere.

LE CHEVALIER.

Ah ! je la trouve passablement humiliée d'avoir cette fierté-là.

LE COMTE.

Je vous ai prié tantôt de me raccommoder avec elle, et je vous en prie encore.

LE CHEVALIER.

Eh ! vous vous moquez ; cette femme-là vous adore.

LE COMTE.

Je ne dis pas cela.

LE CHEVALIER.

Et moi, qui ne m'en soucie guere, je le dis pour vous.

LE COMTE.

Ce qui m'en plaît c'est que vous le dites sans jalousie.

LE CHEVALIER.

Oh ! parbleu ! si cela vous plaît, vous êtes servi à souhait ; car je vous dirai que j'en suis charmé, que je vous en félicite, et que je vous embrasserois volontiers.

LE COMTE.

Embrassez donc, mon cher.

LE CHEVALIER.

Ah ! ce n'est pas la peine ; il me suffit de m'en réjouir sincèrement, et je vais vous en donner des preuves qui ne seront point équivoques.

LE COMTE.

Je voudrois bien vous en donner de ma reconnoissance, moi : et si vous étiez d'humeur à accepter celle que j'imagine, ce seroit alors que je serois bien sûr de vous. A l'égard de la Marquise...

LE CHEVALIER.

Comte, finissons : vous autres amans, vous n'avez que votre amour et ses intérêts dans la tête, et toutes ces folies-là n'amusent point les autres. Parlons d'autre chose : de quoi s'agit-il ?

LE COMTE.

Dites-moi, mon cher, auriez-vous renoncé au mariage ?

LE CHEVALIER.

Oh ! parbleu ! c'en est trop : faut-il que j'y renonce pour vous mettre en repos ? Non, monsieur ; je vous demande grace pour ma postérité, s'il vous plaît. Je n'irai point sur vos brisées ; mais qu'on me trouve un parti convenable, et demain je me marie ; et, qui plus est, c'est que cette Marquise qui ne vous sort pas de l'esprit, tenez, je m'engage à la prier de la fête.

LE COMTE.

Ma foi, Chevalier, vous me ravissez : je sens bien que j'ai affaire au plus franc de tous les hommes ; vos dispositions me charment. Mon cher ami, continuons : vous connoissez ma sœur; que pensez-vous d'elle ?

LE CHEVALIER.

Ce que j'en pense?... Votre question me fait ressouvenir qu'il y a long-tems que je ne l'ai vue, et qu'il faut que vous me présentiez à elle.

LE COMTE.

Vous m'avez dit cent fois qu'elle étoit digne d'être aimée du plus honnête homme : on l'estime; vous connoissez son bien ; vous lui plairez, j'en suis sûr; et si vous ne voulez qu'un parti convenable, en voilà un.

LE CHEVALIER.

En voilà un... vous avez raison... oui... votre idée est admirable; elle est amie de la Marquise, n'est-ce pas?

LE COMTE.

Je crois qu'oui.

LE CHEVALIER.

Allons, cela est bon, et je veux que ce soit moi qui lui annonce la chose. Je crois que c'est elle qui entre: retirez-vous pour quelques momens dans ce cabinet ; vous allez voir ce qu'un rival de mon espece est capable de faire, et vous

paroîtrez quand je vous appellerai. Partez: point de remerciement, un jaloux n'en mérite point. (*le Comte sort.*)

LE CHEVALIER, *seul.*

Parbleu! madame, je suis donc cet ami qui devoit vous tenir lieu de tout: vous m'avez joué, femme que vous êtes; mais vous allez voir combien je m'en soucie.

SCENE VII.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

Le Comte, dit-on, étoit avec vous, Chevalier? Vous avez été bien long-tems ensemble; de quoi donc étoit-il question?

LE CHEVALIER, *sérieusement.*

De pures visions de sa part, Marquise; mais des visions qui m'ont chagriné, parcequ'elles vous intéressent, et dont la premiere a d'abord été de me demander si je vous aimois.

LA MARQUISE.

Mais je crois que cela n'est pas douteux.

LE CHEVALIER.

Sans difficulté: mais prenez garde, il parloit d'amour, et non pas d'amitié.

LA MARQUISE.

Ah! il parloit d'amour? Il est bien curieux: à

votre place je n'aurois pas seulement voulu les distinguer ; qu'il devine.

LE CHEVALIER.

Non pas, Marquise ; il n'y avoit pas moyen de jouer là-dessus, car il vous enveloppoit dans ses soupçons, et vous faisoit pour moi le cœur plus tendre que je ne mérite : vous voyez bien que cela étoit sérieux ; il falloit une réponse décisive : aussi l'ai-je faite, et l'ai bien assuré qu'il se trompoit, et qu'absolument il ne s'agissoit point d'amour entre nous deux, absolument.

LA MARQUISE.

Mais croyez-vous l'avoir persuadé ? et croyez-vous lui avoir dit cela d'un ton bien vrai, du ton d'un homme qui le sent ?

LE CHEVALIER.

Oh ! ne craignez rien ; je l'ai dit de l'air dont on dit la vérité. Comment donc ! je serois très fâché, à cause de vous, que le commerce de notre amitié rendît vos sentimens équivoques ; mon attachement pour vous est trop délicat pour profiter de l'honneur que cela me feroit : mais j'y ai mis bon ordre, et cela par une chose tout-à-fait imprévue. Vous connoissez sa sœur, elle est riche, très aimable, et de vos amies même.

LA MARQUISE.

Assez médiocrement.

LE CHEVALIER.

Dans la joie qu'il a eue de perdre ses soupçons, le Comte me l'a proposée; et comme il y a des instans et des réflexions qui nous déterminent tout d'un coup, ma foi, j'ai pris mon parti : nous sommes d'accord, et je dois l'épouser. Ce n'est pas là tout, c'est que je me suis encore chargé de vous parler en faveur du Comte; et je vous en parle du mieux qu'il m'est possible : vous n'aurez pas le cœur inexorable, et je ne crois pas la proposition fâcheuse.

SCENE VIII.

LE COMTE, *dans le fond;* LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE, *froidement.*

Non, monsieur; je vous avoue que le Comte ne m'a jamais déplu.

LE CHEVALIER.

Ne vous a jamais déplu! C'est fort bien fait. Mais pourquoi donc m'avez-vous dit le contraire?

LA MARQUISE.

C'est que je voulois me le cacher à moi-même, et il l'ignore aussi.

LE CHEVALIER.

Point du tout, madame, car il vous écoute.

LA MARQUISE.

Lui ?

LE COMTE, *s'approchant.*

J'ai suivi les conseils du Chevalier, madame ; permettez que mes transports vous marquent la joie où je suis. (*il veut se jeter aux genoux de la Marquise.*)

LA MARQUISE.

Arrêtez, Comte, vous pouvez espérer.

LE COMTE.

Que je suis heureux ! Et toi, Chevalier, que ne te dois-je pas ? Mais, madame, achevez de me rendre le plus content de tous les hommes : Chevalier, joignez vos prieres aux miennes.

LE CHEVALIER, *d'un air agité.*

Vous n'en avez pas besoin, monsieur : j'avois promis de parler pour vous ; j'ai tenu parole : je vous laisse ensemble, je me retire. (*à part.*) Je me meurs.

LE COMTE.

J'irai te retrouver chez toi.

SCENE IX.

LE COMTE, LA MARQUISE.

LE COMTE.

Madame, il y a long-tems que mon cœur est

à vous; consentez à mon bonheur, que cette aventure-ci vous détermine: souvent il n'en faut pas davantage. J'ai ce soir affaire chez mon notaire; je pourrois vous l'amener ici, nous y souperions avec ma sœur, qui doit venir vous voir: le Chevalier s'y trouveroit; vous verriez ce qu'il vous plairoit de faire. Des articles sont bientôt passés, et ils n'engagent qu'autant qu'on veut: ne me refusez pas, je vous en conjure.

LA MARQUISE.

Je ne saurois vous répondre, je me trouve un peu indisposée; laissez-moi me reposer, je vous prie.

LE COMTE.

Je vais toujours prendre les mesures qui pourront vous engager à m'assurer vos bontés.

SCENE X.

LA MARQUISE.

Ah! je ne sais où j'en suis; respirons. D'où vient que je soupire? les larmes me coulent des yeux; je me sens saisie de la tristesse la plus profonde, et je ne sais pourquoi. Qu'ai-je affaire de l'amitié du Chevalier? L'ingrat qu'il est! il se marie: l'infidélité d'un amant ne me toucheroit point, celle d'un ami me désespere. Le Comte

m'aime, j'ai dit qu'il ne me déplaisoit pas; mais où ai-je donc été chercher tout cela?

SCENE XI.

LISETTE, LA MARQUISE.

LISETTE.

Madame, je vous avertis qu'on vient de renvoyer madame la Comtesse; mais elle a dit qu'elle repasseroit sur le soir; voulez-vous y être?

LA MARQUISE.

Non, jamais, Lisette; je ne saurois.

LISETTE.

Êtes-vous indisposée, madame? vous avez l'air bien abattue; qu'avez-vous donc?

LA MARQUISE.

Hélas! Lisette, on me persécute; on veut que je me marie.

LISETTE.

Vous marier! A qui donc?

LA MARQUISE.

Au plus haïssable de tous les hommes; à un homme que le hasard a destiné pour me faire du mal, et pour m'arracher, malgré moi, des discours que j'ai tenus sans savoir ce que je disois.

LISETTE.

Mais il n'est venu que le Comte...

LA MARQUISE.

Eh ! c'est lui-même.

LISETTE.

Et vous l'épousez?

LA MARQUISE.

Je n'en sais rien ; je te dis qu'il le prétend.

LISETTE.

Il le prétend ? Mais qu'est-ce que c'est donc que cette aventure-là ? elle ne ressemble à rien.

LA MARQUISE.

Je ne saurois te la mieux dire; c'est le Chevalier, c'est ce misanthrope-là qui est cause de cela: il m'a fâchée, le Comte en a profité, je ne sais comment. Ils veulent souper ce soir ici ; ils ont parlé de notaire, d'articles ; je les laissois dire : le Chevalier est sorti ; il se marie aussi ; le Comte lui donne sa sœur ; car il ne manquoit qu'une sœur, pour achever de me déplaire, à cet homme-là...

LISETTE.

Quand le Chevalier l'épouseroit, que vous importe ?

LA MARQUISE.

Veux-tu que je sois la belle-sœur d'un homme qui m'est devenu insupportable ?

LISETTE.

Eh ! mort de ma vie ! ne la soyez pas, renvoyez le Comte.

LA MARQUISE.

Eh ! sur quel prétexte ? car enfin, quoiqu'il me fâche, je n'ai pourtant rien à lui reprocher.

LISETTE.

Oh ! je m'y perds, madame ; je n'y comprends plus rien.

LA MARQUISE.

Ni moi non plus : je ne sais plus où j'en suis ; je ne saurois me démêler, je me meurs ! Qu'est-ce que c'est donc que cet état-là ?

LISETTE.

Mais c'est, je crois, ce maudit Chevalier qui est cause de tout cela ; et pour moi, je crois que cet homme-là vous aime.

LA MARQUISE.

Eh ! non, Lisette ; on voit bien que tu te trompes.

LISETTE.

Voulez-vous m'en croire, madame ? ne le revoyez plus.

LA MARQUISE.

Eh ! laisse-moi, Lisette ; tu me persécutes aussi ! Ne me laissera-t-on jamais en repos ? En vérité, la situation où je me trouve est bien triste !

LISETTE.

Votre situation ? je la regarde comme une énigme.

SCENE XII.

LA MARQUISE, LUBIN, LISETTE.

LUBIN.

Madame, monsieur le Chevalier, qui est dans un état à faire compassion...

LA MARQUISE.

Que veut-il dire? Demande-lui ce qu'il a, Lisette?

LUBIN.

Hélas! je crois que son bon sens s'en va: tantôt il marche, tantôt il s'arrête; il regarde le ciel comme s'il ne l'avoit jamais vu; il dit un mot, il en bredouille un autre, et il m'envoie savoir si vous voulez bien qu'il vous voie.

LA MARQUISE, *à Lisette.*

Ne me conseilles-tu pas de le voir? Oui, n'est-ce pas?

LISETTE.

Oui, madame; du ton dont vous me le demandez, je vous le conseille.

LUBIN.

Il avoit d'abord fait un billet pour vous, qu'il m'a donné.

LA MARQUISE, *à Lubin.*

Voyons donc.

LUBIN.

Tout-à-l'heure, madame. Quand j'ai eu ce billet, il a couru après moi. Rends-moi le papier; je l'ai rendu. Tiens, va le porter; je l'ai donc repris. Rapporte le papier; je l'ai rapporté. Ensuite il a laissé tomber le billet en se promenant; et je l'ai ramassé sans qu'il l'ait vu, afin de vous l'apporter comme à sa bonne amie, pour voir ce qu'il a, et s'il y a quelque remede à sa peine.

LA MARQUISE.

Montre donc.

LUBIN.

Le voici. Et tenez, voilà l'écrivain qui arrive. (*il sort.*)

LA MARQUISE, *à Lisette.*

Sors, il sera peut-être bien aise de n'avoir point de témoins.

SCENE XIII.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *prend de longs détours.*

Je viens prendre congé de vous, et vous dire adieu, madame.

LA MARQUISE.

Vous, monsieur le Chevalier; et où allez-vous donc?

LE CHEVALIER.

Où j'allois quand vous m'avez arrêté.

LA MARQUISE.

Mon dessein n'étoit pas de vous arrêter pour si peu de tems.

LE CHEVALIER.

Ni le mien de vous quitter sitôt, assurément.

LA MARQUISE.

Pourquoi donc me quittez-vous?

LE CHEVALIER.

Pourquoi je vous quitte? Eh! Marquise, que vous importe de me perdre, dès que vous épousez le Comte?

LA MARQUISE.

Tenez, Chevalier, vous verrez qu'il y a encore du mal-entendu dans cette querelle-là: ne précipitez rien; je ne veux point que vous partiez, j'aime mieux avoir tort.

LE CHEVALIER.

Non, Marquise, c'en est fait; il ne m'est plus possible de rester, mon cœur ne seroit plus content du vôtre.

LA MARQUISE, *avec douleur.*

Je crois que vous vous trompez.

LE CHEVALIER.

Si vous saviez combien je vous dis vrai! combien nos sentimens sont différens!...

LA MARQUISE.

Pourquoi différens? Il faudroit donner un peu plus d'étendue à ce que vous dites là, Chevalier; je ne vous entends pas bien.

LE CHEVALIER.

Ce n'est qu'un seul mot qui m'arrête.

LA MARQUISE, *avec un peu d'embarras.*

Je ne puis deviner si vous ne me le dites.

LE CHEVALIER.

Tantôt je m'étois expliqué dans un billet que je vous avois écrit.

LA MARQUISE.

A propos de billet, vous me faites ressouvenir que l'on m'en a apporté un quand vous êtes venu.

LE CHEVALIER, *intrigué.*

Et de qui est-il, madame?

LA MARQUISE.

Je vous le dirai.

(*elle lit.*)

« Je devois, madame, regretter Angélique
« toute ma vie; cependant, le croiriez-vous? je
« pars aussi pénétré d'amour pour vous que je
« le fus jamais pour elle. »

LE CHEVALIER.

Ce que vous lisez là, madame, me regarde-t-il?

LA MARQUISE.

Tenez, Chevalier, n'est-ce pas là le mot qui vous arrête?

LE CHEVALIER.

C'est mon billet! Ah! Marquise, que voulez-vous que je devienne?

LA MARQUISE.

Je rougis, Chevalier; c'est vous répondre.

LE CHEVALIER, *lui baisant la main.*

Ah! mon amour pour vous durera autant que ma vie.

LA MARQUISE.

Je ne vous le pardonne qu'à cette condition-là.

SCENE XIV.

LE COMTE, LA MARQUISE, LE CHEVALIER; LISETTE ET LUBIN, *qui entrent après le Comte, et restent dans le fond.*

LE COMTE.

Que vois-je, monsieur le Chevalier? Voilà de grands transports!

LE CHEVALIER.

Il est vrai, monsieur le Comte. Quand vous me disiez que j'aimois madame, vous connoissiez mieux mon cœur que moi; mais j'étois dans la bonne foi, et je suis sûr de vous paroître excusable.

LE COMTE.

Et vous, madame?

LA MARQUISE, *au Comte.*

Je ne croyois pas l'amitié si dangereuse.

(*le Comte salue et sort.*)

LISETTE.

Madame, il y a là-bas un notaire que le Comte a amené.

LE CHEVALIER.

Le retiendrons-nous, madame?

LA MARQUISE.

Faites; je ne me mêle plus de rien.

LISETTE, *au Chevalier.*

Ah! je commence à comprendre: le Comte s'en va, le notaire reste, et vous vous mariez.

LUBIN.

Et nous aussi; et il faudra que votre contrat fasse la fondation du nôtre: n'est-ce pas, Lisette? Allons, de la joie!

FIN DE LA SURPRISE DE L'AMOUR.

EXAMEN

DE LA SURPRISE DE L'AMOUR.

Quand on n'a étudié les hommes que dans les romans, on peut regarder comme invraisemblable que l'amour naisse subitement entre une femme qui regrette vivement son mari mort après un mois de mariage, et un jeune homme qui pleure la perte récente de sa maîtresse ; il n'en est pas moins vrai que Marivaux a montré dans cette combinaison une parfaite connoisance du cœur humain. C'est en général un moment très dangereux que celui qui suit la rupture d'un attachement sur lequel on avoit fondé le bonheur de sa vie : il est si triste de se trouver seul, de ne pouvoir s'intéresser à rien, de ne rencontrer personne qui vous entende et qui vous réponde ; les plaisirs qu'offre la société paroissent si fastidieux à ceux dont le cœur est encore plein de regrets touchans, qu'ils doivent se défier des consolations trop intimes. On est bien plus loin d'aimer lorsque des occupations sérieuses ont effacé les souvenirs d'une premiere passion, qu'à l'époque où la douleur d'en avoir perdu l'objet affoiblit l'ame en la livrant tout entiere à des sentimens tendres. Les anciens, meilleurs observateurs de la nature que nous, et par conséquent

beaucoup moins romanesques, croyoient aux regrets vifs et non aux regrets éternels; aussi n'ont-ils présenté aucune femme passionnée comme inconsolable dès qu'elle consentoit à vivre; et le joli conte de la Matrone d'Ephese sera dans tous les tems l'histoire des veuves qui confondent dans leurs pleurs la perte des plaisirs de l'hymen et la mort de l'époux.

Dans la Surprise de l'Amour, Marivaux a bien démêlé ce double sentiment; la premiere scene entre la Marquise et le Chevalier peut être regardée comme un modele de vérité : la Marquise ne se défie point d'un homme qui ne lui parle pas d'elle, qui, loin de penser à la consoler, la prend pour confidente de son désespoir, et lui révele ainsi combien il sait aimer. Depuis six mois qu'elle regrette son époux, c'est la premiere fois qu'elle entend un langage conforme aux idées qui l'occupent : aussi comme elle répond au Chevalier! « En vérité, il semble dans le « monde que les afflictions ne soient faites que « pour les honnêtes gens... Vous me ressemblez, « vous êtes né sensible... Je sais à présent votre carac- « tere comme le mien; les bons cœurs se ressemblent... « Vous étiez l'ami de mon époux, je ne m'en étonne « pas. » Le Chevalier répond : « Que son amitié me « seroit d'un grand secours s'il vivoit encore! » La Marquise s'attendrit jusqu'aux larmes, et dit : « Sur « ce pied-là, nous l'avons donc perdu tous deux. » Il est impossible de suivre avec plus de vérité la gradation des sentimens qu'éprouvent ces deux personnages: étonnés, enchantés d'avoir un intérêt commun,

ils forment le projet de se voir souvent pour se parler de leur douleur, et se promettent une amitié qui fera leur unique consolation, amitié bien périlleuse entre une femme jolie et sensible, et un jeune homme passionné qui n'a encore connu que les peines de l'amour. Dès cette scene il est visible qu'ils ont l'un pour l'autre un sentiment de préférence; il ne faut plus que les agiter de craintes et d'espérances pour leur faire sentir qu'ils s'aiment, et les amener à l'avouer.

Les moyens employés par Marivaux pour arriver à ce résultat sont justes; on regrette seulement que des valets jouent un si grand rôle dans cette affaire. Dans la comédie de mœurs, où l'auteur a moins pour but de peindre un homme que les hommes en général, et moins encore de représenter telle circonstance de la vie que d'amener les situations propres à développer un caractere, on tolere l'importance accordée aux valets parcequ'elle est souvent indispensable; mais dans le genre adopté par Marivaux, genre qui se borne pour ainsi dire à des faits particuliers aux personnages mis en scene, il faut que les détails soient de la plus exacte vérité; et nulle part une soubrette ne se permet d'offrir à tout venant la main de sa maîtresse, et un lourdaud de valet n'est admis dans l'intimité de ses maîtres. C'est cependant par l'inconséquence de Lisette que l'auteur parvient à agiter les deux amans, et c'est de la mal-adresse de Lubin qu'il tire une grande partie de son comique; mais l'habitude de voir des valets dans les comédies laisse à peine appercevoir ces défauts à la représentation.

Il est difficile de ne pas admirer toutes les raisons que la Marquise invente pour se faire croire que son amour-propre seul est en jeu, quand son cœur est déja de la partie : le Chevalier, plus franc, ne se déguise pas qu'il est jaloux du Comte ; mais cette jalousie même l'empêche de laisser voir ses sentimens ; ainsi l'explication ne peut arriver que par des moyens détournés. La scene dans laquelle le Chevalier s'emporte contre Séneque est fort gaie, et met en situation Hortensius qui croit accabler par des citations un homme occupé d'une seule pensée : c'est bien là le vrai pédant discutant sur les passions, et ne devinant pas celles qui s'agitent autour de lui ; la scene suivante est plus agréable encore : la Marquise et le Chevalier s'expliquent ; ils définissent l'amitié comme des amans ; c'est une amitié jalouse, exclusive, prête à tous les sacrifices. Dans le premier acte, ils ont été surpris par l'amour ; à la fin du second, ils ne se trompent plus sur le sentiment qu'ils éprouvent : mais les bienséances exigent qu'ils aient l'air de s'y tromper ; et comme il ne leur en coûte aucun effort pour le faire, ils en prennent la résolution sans effort.

Le but du troisieme acte doit donc être de les amener à secouer cette petite hypocrisie, et ils vont d'eux-mêmes assez vîte au-devant des évènemens : Hortensius est congédié ; le Comte est prié de ne plus revenir. Homme du monde, et éclairé par ses desirs, le Comte devine aisément que le Chevalier est son rival ; et comme il le sent disposé à ne pas avouer son amour, il profite de cette situation pour essayer de le brouiller

avec la Marquise avant qu'une plus grande familiarité s'établisse entre eux : son projet réussit d'abord ; mais comme les amans ne se querellent que pour mieux s'entendre, la Marquise et le Chevalier s'expliquent, et dès-lors tout est dit : le Comte se retire, et les amans s'épousent. Ce troisieme acte est bien fait, les valets y paroissent moins nécessaires, et l'action reste engagée entre gens qui ont véritablement des intérêts communs; cependant il y a moins de mouvement et de gaieté que dans les actes précédens : tant il est vrai que ce n'est pas seulement par la raison qu'on produit de l'effet au théâtre! Le rôle d'Hortensius passe aujourd'hui pour être un peu chargé; on fait le même reproche à la dispute des deux auteurs dans les Femmes Savantes de Moliere ; c'est que le pédantisme change de forme suivant l'esprit des siecles, et que les pédans de nos jours ne ressemblent pas à ceux du tems passé; mais il ne sont pas plus aimables.

La Surprise de l'Amour fait toujours beaucoup de plaisir à la représentation ; elle est amusante à la lecture quand on saisit bien les sentimens des principaux personnages, qui ont plus l'esprit du monde que la franchise d'expression qui convient à l'art dramatique : aussi les pieces de Marivaux étoient-elles jouées souvent et fort bien par les amateurs dans la haute société. Des comédies de l'ancien Répertoire ce sont encore aujourd'hui celles qui sont mises au théâtre avec le plus de soin et d'ensemble.

FIN DE L'EXAMEN DE LA SURPRISE DE L'AMOUR.

avec la Marquise n'ayant qu'une plus grande familiarité entre eux ; son projet échoue [illegible] comme les amans ne se querellent que pour se [illegible], la Marquise et le Chevalier s'expliquent, et dès-lors tout est dit : le Comte se retire, et les amans s'épousent. Ce troisième acte est bien fait, les valets y paroissent moins nécessaires ; et l'action s'est engagée entre ceux qui ont véritablement des intérêts communs ; cependant il y a moins de mouvement et de gaieté que dans les actes précédens. Mais il est vrai que ce n'est pas seulement par la raison qu'on [illegible] de l'effet au théâtre. Le caractère des personnages secondaires lui pourroit être un peu chargé ; on fait le même reproche à la dispute des deux amans dans les [illegible] de Molière ; c'est que la pédanterie a changé de forme suivant l'esprit des siècles, et que les pédans de nos jours ne ressemblent pas à ceux du tems passé ; mais il ne sont pas plus aimables.

La Surprise de l'Amour fait toujours le même plaisir à la représentation ; elle [illegible] lorsque l'on saisit bien les nuances des principaux personnages, qui exigent plus l'esprit du monde que la franchise d'expression qui convient à l'art dramatique ; aussi les pièces de Marivaux veulent-elles être jouées et fort bien par les acteurs [illegible] dans la bonne société. Des comédies de [illegible] ce sont encore aujourd'hui celles qui sont mises au théâtre avec le plus de soin et d'ensemble.

[illegible] SUR LA SURPRISE DE L'AMOUR.

LE JEU
DE L'AMOUR
ET DU HASARD,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

DE MARIVAUX,

Représentée pour la premiere fois
le 23 janvier 1720.

ACTEURS.

M. ORGON.
MARIO.
SILVIA.
DORANTE.
LISETTE, femme-de-chambre de Silvia.
PASQUIN, valet de Dorante.
UN LAQUAIS.

La scene est à Paris.



LES JEUX DE L'AMOUR ET DU HAZARD.

Que le sort est bizarre! aucun de ces deux hommes n'est à sa place.

Acte I, scene VIII. Tome XIX.

LE JEU
DE L'AMOUR
ET DU HASARD,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

Mais, encore une fois, de quoi vous mêlez-vous? pourquoi répondre de mes sentimens ?

LISETTE.

C'est que j'ai cru que, dans cette occasion-ci, vos sentimens ressembleroient à ceux de tout le monde. Monsieur votre pere me demande si vous

êtes bien aise qu'il vous marie, si vous en avez quelque joie: moi, je lui réponds qu'oui; cela va tout de suite; et il n'y a peut-être que vous de fille au monde pour qui ce *oui*-là ne soit pas vrai : le *non* n'est pas naturel.

SILVIA.

Le *non* n'est pas naturel ! quelle sotte naïveté ! Le mariage auroit donc de grands charmes pour vous?

LISETTE.

Eh bien ! c'est encore *oui*, par exemple.

SILVIA.

Taisez-vous : allez répondre vos impertinences ailleurs; et sachez que ce n'est pas à vous à juger de mon cœur par le vôtre.

LISETTE.

Mon cœur est fait comme celui de tout le monde. De quoi le vôtre s'avise-t-il de n'être fait comme celui de personne?

SILVIA.

Je vous dis que si elle osoit elle m'appelleroit une originale.

LISETTE.

Si j'étois votre égale, nous verrions.

SILVIA.

Vous travaillez à me fâcher, Lisette.

LISETTE.

Ce n'est pas mon dessein. Mais dans le fond

voyons ; quel mal ai-je donc fait de dire à monsieur Orgon que vous étiez bien aise d'être mariée ?

SILVIA.

Premièrement, c'est que tu n'as pas dit vrai ; je ne m'ennuie pas d'être fille.

LISETTE.

Cela est encore tout neuf.

SILVIA.

C'est qu'il n'est pas nécessaire que mon pere croie me faire tant de plaisir en me mariant, parceque cela le fait agir avec une confiance qui ne servira peut-être de rien.

LISETTE.

Quoi ! vous n'épouserez pas celui qu'il vous destine ?

SILVIA.

Que sais-je ! peut-être ne me conviendra-t-il point ; et cela m'inquiete.

LISETTE.

On dit que votre futur est un des plus honnêtes hommes du monde ; qu'il est bien fait, aimable, de bonne mine ; qu'on ne peut pas avoir plus d'esprit ; qu'on ne sauroit être d'un meilleur caractere : que voulez-vous de plus ? Peut-on se figurer de mariage plus doux, d'union plus délicieuse ?

SILVIA.

Délicieuse! Que tu es folle avec tes expressions!

LISETTE.

Ma foi, madame, c'est qu'il est heureux qu'un amant de cette espece-là veuille se marier dans les formes; il n'y a presque point de fille, s'il lui faisoit la cour, qui ne fût en danger de l'épouser sans cérémonie. Aimable, bien fait, voilà de quoi vivre pour l'amour; sociable et spirituel, voilà pour l'entretien de la société. Pardi! tout en sera bon dans cet homme-là; l'utile et l'agréable, tout s'y trouve.

SILVIA.

Oui, dans le portrait que tu en fais; et on dit qu'il y ressemble; mais c'est un *on dit,* et je pourrois bien n'être pas de ce sentiment-là, moi. Il est bel homme, dit-on, et c'est presque tant pis.

LISETTE.

Tant pis! tant pis! mais voilà une pensée bien hétéroclite!

SILVIA.

C'est une pensée de très bon sens. Volontiers un bel homme est fat; je l'ai remarqué.

LISETTE.

Oh! il a tort d'être fat; mais il a raison d'être beau.

SILVIA.

On ajoute qu'il est bien fait; passe.

LISETTE.

Oui dà; cela est pardonnable.

SILVIA.

De beauté et de bonne mine je l'en dispense; ce sont là des agrémens superflus.

LISETTE.

Vertuchoux! si je me marie jamais, ce superflu-là sera mon nécessaire.

SILVIA.

Tu ne sais ce que tu dis. Dans le mariage on a plus souvent affaire à l'homme raisonnable qu'à l'aimable homme; en un mot je ne lui demande qu'un bon caractere, et cela est plus difficile à trouver qu'on ne pense. On loue beaucoup le sien; mais qui est-ce qui a vécu avec lui? Les hommes ne se contrefont-ils pas, sur-tout quand ils ont de l'esprit? N'en ai-je pas vu, moi, qui paroissoient avec leurs amis les meilleures gens du monde? c'est la douceur, la raison, l'enjouement même; il n'y a pas jusqu'à leur physionomie qui ne soit garante de toutes les bonnes qualités qu'on leur trouve. Monsieur un tel a l'air d'un galant homme, d'un homme bien raisonnable, disoit-on tous les jours d'Ergaste. Aussi l'est-il, répondoit-on: je l'ai répondu moi-même; sa physionomie ne vous ment pas d'un mot. Oui, fiez-vous-y à cette physionomie si douce, si prévenante, qui disparoît un quart-d'heure après

pour faire place à un visage sombre, brutal, farouche, qui devient l'effroi de toute une maison. Ergaste s'est marié; sa femme, ses enfans, son domestique, ne lui connoissent encore que ce visage-là, pendant qu'il promene partout ailleurs cette physionomie si aimable que nous lui voyons, et qui n'est qu'un masque qu'il prend au sortir de chez lui.

LISETTE.

Quel fantasque avec ses deux visages !

SILVIA.

N'est-on pas content de Léandre quand on le voit? Eh bien ! chez lui c'est un homme qui ne dit mot, qui ne rit, ni qui ne gronde : c'est une ame glacée, solitaire, inaccessible. Sa femme ne la connoît point, n'a point de commerce avec elle; elle n'est mariée qu'avec une figure qui sort d'un cabinet, qui vient à table, et qui fait expirer de langueur, de froid, et d'ennui tout ce qui l'environne. N'est-ce pas là un mari bien amusant?

LISETTE.

Je gele au récit que vous m'en faites; mais Tersandre, par exemple?

SILVIA.

Oui, Tersandre! il venoit l'autre jour de s'emporter contre sa femme: j'arrive; on m'annonce: je vois un homme qui vient à moi les bras ouverts, d'un air serein, dégagé; vous auriez dit qu'il

sortoit de la conversation la plus badine; sa bouche et ses yeux rioient encore : le fourbe ! Voilà ce que c'est que les hommes: qui est-ce qui croit que sa femme est à plaindre avec lui ? je la trouvai tout abattue, le teint plombé, avec des yeux qui venoient de pleurer; je la trouvai comme je serai peut-être : voilà mon portrait à venir; je vais du moins risquer d'en être une copie. Elle me fit pitié, Lisette; si j'allois te faire pitié aussi ! cela est terrible; qu'en dis-tu? songe à ce que c'est qu'un mari.

LISETTE.

Un mari, c'est un mari : vous ne deviez pas finir par ce mot-là : il me raccommode avec tout le reste.

SCENE II.

M. ORGON, SILVIA, LISETTE.

M. ORGON.

Eh ! bon jour, ma fille : la nouvelle que je viens t'annoncer te fera-t-elle plaisir? Ton prétendu arrive aujourd'hui; son pere me l'apprend par cette lettre-ci. Tu ne me réponds rien : tu me parois triste. Lisette de son côté baisse les yeux; qu'est-ce que cela signifie? Parle donc, toi; de quoi s'agit-il?

LISETTE.

Monsieur, un visage qui fait trembler, un au-

tre qui fait mourir de froid, une ame gelée qui se tient à l'écart; et puis le portrait d'une femme qui a le visage abattu, un teint plombé, des yeux bouffis et qui viennent de pleurer: voilà, monsieur, tout ce que nous considérons avec tant de recueillement.

M. ORGON.

Que veut dire ce galimatias? une ame, un portrait! Explique-toi donc; je n'y entends rien.

SILVIA.

C'est que j'entretenois Lisette du malheur d'une femme maltraitée par son mari: je lui citois celle de Tersandre que je trouvai l'autre jour fort abattue, parceque son mari venoit de la quereller; et je faisois là-dessus mes réflexions.

LISETTE.

Oui, nous parlions d'une physionomie qui va et qui vient; nous disions qu'un mari porte un masque avec le monde, et une grimace avec sa femme.

M. ORGON.

De tout cela, ma fille, je comprends que le mariage t'alarme, d'autant plus que tu ne connois point Dorante.

LISETTE.

Premièrement il est beau; et c'est presque tant pis.

M. ORGON.

Tant pis! rêves-tu avec ton tant pis?

LISETTE.

Moi, je dis ce qu'on m'apprend; c'est la doctrine de madame; j'étudie sous elle.

M. ORGON.

Allons, allons, il n'est pas question de tout cela. Tiens, ma chere enfant, tu sais combien je t'aime: Dorante vient pour t'épouser. Dans le dernier voyage que je fis en province, j'arrêtai ce mariage-là avec son pere qui est mon intime et mon ancien ami; mais ce fut à condition que vous vous plairiez à tous deux, et que vous auriez entiere liberté de vous expliquer là-dessus. Je te défends toute complaisance à mon égard. Si Dorante ne te convient point, tu n'as qu'à le dire, il repart; si tu ne lui convenois pas, il repart de même.

LISETTE.

Un *duo* de tendresse en décidera comme à l'opéra: vous me voulez, je vous veux, vîte un notaire; ou bien, m'aimez-vous? non, ni moi non plus, vîte à cheval.

M. ORGON.

Pour moi je n'ai jamais vu Dorante; il étoit absent quand j'étois chez son pere; mais sur tout le bien qu'on m'en a dit je ne saurois

craindre que vous vous remerciez ni l'un ni l'autre.

SILVIA.

Je suis pénétrée de vos bontés, mon pere. Vous me défendez toute complaisance, et je vous obéirai.

M. ORGON.

Je te l'ordonne.

SILVIA.

Mais si j'osois, je vous proposerois, sur une idée qui me vient, de m'accorder une grace qui me tranquilliseroit tout-à-fait.

M. ORGON.

Parle; si la chose est faisable, je te l'accorde.

SILVIA.

Elle est très faisable; mais je crains que ce ne soit abuser de vos bontés.

M. ORGON.

Eh bien! abuse. Va, dans ce monde il faut être un peu trop bon pour l'être assez.

LISETTE.

Il n'y a que le meilleur de tous les hommes qui puisse dire cela.

M. ORGON.

Explique-toi, ma fille.

SILVIA.

Dorante arrive ici aujourd'hui; si je pouvois

le voir, l'examiner un peu sans qu'il me connût? Lisette a de l'esprit, monsieur; elle pourroit prendre ma place pour un peu de tems, et je prendrois la sienne.

M. ORGON, *à part.*

Son idée est plaisante. (*haut.*) Laisse-moi rêver un peu à ce que tu me dis là. (*à part.*) Si je la laisse faire, il doit arriver quelque chose de bien singulier; elle ne s'y attend pas elle-même... (*haut.*) Soit, ma fille, je te permets le déguisement. Es-tu bien sûre de soutenir le tien, Lisette?

LISETTE.

Moi, monsieur, vous savez qui je suis; essayez de m'en conter, et manquez de respect si vous l'osez: à cette contenance-ci, voilà un échantillon des bons airs avec lesquels je vous attends. Qu'en dites-vous? hem! retrouvez-vous Lisette?

M. ORGON.

Comment donc! je m'y trompe actuellement moi-même. Mais il n'y a point de tems à perdre: va t'ajuster suivant ton rôle. Dorante peut nous surprendre. Hâtez-vous, et qu'on donne le mot à toute la maison.

SILVIA.

Il ne me faut presque qu'un tablier.

LISETTE.

Et moi je vais à ma toilette; venez m'y coëffer,

Lisette, pour vous accoutumer à vos fonctions : un peu d'attention à votre service, s'il vous plaît.

SILVIA.

Vous serez contente, marquise; marchons.

SCENE III.

MARIO, M. ORGON, SILVIA.

MARIO.

Ma sœur, je te félicite de la nouvelle que j'apprends : nous allons voir ton amant, dit-on.

SILVIA.

Oui, mon frere: mais je n'ai pas le tems de m'arrêter; j'ai des affaires sérieuses, et mon pere vous les dira: je vous quitte.

SCENE IV.

M. ORGON, MARIO.

Ne l'amusez pas, Mario; venez, vous saurez de quoi il s'agit.

MARIO.

Qu'y a-t-il de nouveau, monsieur?

M. ORGON.

Je commence par vous recommander d'être discret sur ce que je vais vous dire, au moins.

MARIO.

Je suivrai vos ordres.

M. ORGON.

Nous verrons Dorante aujourd'hui; mais nous ne le verrons que déguisé.

MARIO.

Déguisé! Viendra-t-il en partie de masque? lui donnerez-vous le bal?

M. ORGON.

Ecoutez l'article de la lettre du pere: hum... « Je ne sais au reste ce que vous penserez d'une « imagination qui est venue à mon fils: elle est « bizarre, il en convient lui-même; mais le motif « est pardonnable et même délicat: c'est qu'il « m'a prié de lui permettre de n'arriver d'abord « chez vous que sous la figure de son valet, qui « de son côté fera le personnage de son maître. »

MARIO.

Ah, ah! cela sera plaisant.

M. ORGON.

Ecoutez le reste... « Mon fils sait combien l'en« gagement qu'il va prendre est sérieux; et il « espere, dit-il, sous ce déguisement de peu de « durée, saisir quelques traits du caractere de

« notre future et la mieux connoître, pour se « régler ensuite sur ce qu'il doit faire, suivant la « liberté que nous sommes convenus de leur « laisser. Pour moi, qui m'en fie bien à ce que « vous m'avez dit de votre aimable fille, j'ai con« senti à tout, en prenant la précaution de vous « avertir, quoiqu'il m'ait demandé le secret de « votre côté. Vous en userez là-dessus avec la « future comme vous le jugerez à propos... » Voilà ce que le pere m'écrit. Ce n'est pas le tout; voici ce qui arrive, c'est que votre sœur, inquiete de son côté sur le chapitre de Dorante, dont elle ignore le secret, m'a demandé de jouer ici la même comédie, et cela précisément pour observer Dorante, comme Dorante veut l'observer. Qu'en dites-vous? Savez-vous rien de plus particulier que cela? Actuellement la maîtresse et la suivante se travestissent. Que me conseillez-vous, Mario? Avertirai-je votre sœur, ou non?

MARIO.

Ma foi! monsieur, puisque les choses prennent ce train-là, je ne voudrois pas les déranger, et je respecterois l'idée qui leur est inspirée à l'un et à l'autre: il faudra bien qu'ils se parlent souvent tous deux sous ce déguisement. Voyons si leur cœur ne les avertiroit pas de ce qu'ils valent. Peut-être que Dorante prendra du goût pour ma

sœur, toute soubrette qu'elle sera; et cela seroit charmant pour elle.

M. ORGON.

Nous verrons un peu comment elle se tirera d'intrigue.

MARIO.

C'est une aventure qui ne sauroit manquer de nous divertir. Je veux me trouver au début, et les agacer tous deux.

SCENE V.

SILVIA, M. ORGON, MARIO.

SILVIA.

Me voilà, monsieur; ai-je mauvaise grace en femme-de-chambre? Et vous, mon frere, vous savez de quoi il s'agit, apparemment. Comment me trouvez-vous?

MARIO.

Ma foi, ma sœur, c'est autant de pris que le valet: mais tu pourrois bien aussi escamoter Dorante à ta maîtresse.

SILVIA.

Franchement, je ne haïrois pas de lui plaire sous le personnage que je joue; je ne serois pas fâchée de subjuguer sa raison, de l'étourdir un

peu sur la distance qu'il y aura de lui à moi. Si mes charmes font ce coup-là, ils me feront plaisir; je les estimerai : d'ailleurs cela m'aideroit à démêler Dorante. A l'égard de son valet, je ne crains pas ses soupirs ; ils n'oseront m'aborder; il y aura quelque chose dans ma physionomie qui inspirera plus de respect que d'amour à ce faquin-là.

MARIO.

Allons doucement, ma sœur; ce faquin-là sera votre égal.

M. ORGON.

Il ne manquera pas de t'aimer.

SILVIA.

Eh bien! l'honneur de lui plaire ne me sera pas inutile; les valets sont naturellement indiscrets; l'amour est babillard, et j'en ferai l'historien de son maître.

UN VALET, *entrant.*

Monsieur, il vient d'arriver un domestique qui demande à vous parler; il est suivi d'un crocheteur qui porte une valise.

M. ORGON.

Qu'il entre: c'est sans doute le valet de Dorante; son maître peut être resté au bureau pour affaires. Où est Lisette?

SILVIA.

Lisette s'habille, et, dans son miroir, nous

trouve très imprudens de lui livrer Dorante; elle aura bientôt fait.

M. ORGON.

Doucement, on vient.

SCENE VI.

DORANTE, *en valet;* M. ORGON, SILVIA, MARIO.

DORANTE.

Je cherche monsieur Orgon : n'est-ce pas à lui que j'ai l'honneur de faire la révérence?

M. ORGON.

Oui, mon ami, c'est à lui-même.

DORANTE.

Monsieur, vous avez sans doute reçu de nos nouvelles. J'appartiens à Monsieur Dorante, qui me suit, et qui m'envoie toujours devant vous assurer de ses respects, en attendant qu'il vous en assure lui-même.

M. ORGON.

Tu fais ta commission de fort bonne grace. Lisette, que dis-tu de ce garçon-là?

SILVIA.

Moi, monsieur? je dis qu'il est bien venu, et qu'il promet.

DORANTE.

Vous avez bien de la bonté : je fais du mieux qu'il m'est possible.

MARIO.

Il n'est pas mal tourné au moins : ton cœur n'a qu'à se bien tenir, Lisette.

SILVIA.

Mon cœur ! c'est bien des affaires.

DORANTE.

Ne vous fâchez pas, mademoiselle ; ce que dit monsieur ne m'en fait point accroire.

SILVIA.

Cette modestie-là me plaît ; continuez de même.

MARIO.

Fort bien ! Mais il me semble que ce nom de mademoiselle qu'il te donne est bien sérieux. Entre gens comme vous le style des complimens ne doit pas être si grave ; vous serez toujours sur le qui vive : allons, traitez-vous plus commodément. Tu as nom Lisette : et toi, mon garçon, comment t'appelles-tu ?

DORANTE.

Bourguignon, monsieur, pour vous servir.

SILVIA.

Eh bien ! Bourguignon, soit.

DORANTE.

Va donc pour Lisette ; je n'en serai pas moins votre serviteur.

MARIO.

Votre serviteur ! ce n'est point encore là votre jargon ; c'est ton serviteur qu'il faut dire.

M. ORGON.

Ah, ah, ah, ah !

SILVIA, *bas, à Mario.*

Vous me jouez, mon frere.

DORANTE.

A l'égard du tutoiement, j'attends les ordres de Lisette.

SILVIA.

Fais comme tu voudras, Bourguignon ; voilà la glace rompue, puisque cela divertit ces messieurs.

DORANTE.

Je t'en remercie, Lisette ; et je réponds sur-le-champ à l'honneur que tu me fais.

M. ORGON.

Courage, mes enfans: si vous commencez à vous aimer, vous voilà débarrassés des cérémonies.

MARIO.

Oh ! doucement ; s'aimer, c'est une autre affaire : vous ne savez peut-être pas que j'en veux au cœur de Lisette, moi qui vous parle. Il est vrai qu'il m'est cruel ; mais je ne veux pas que Bourguignon aille sur mes brisées.

SILVIA.

Oui ! le prenez-vous sur ce ton-là ? Et moi je veux que Bourguignon m'aime.

DORANTE.

Tu te fais tort de dire *je veux*, belle Lisette ; tu n'as pas besoin d'ordonner pour être servie.

MARIO.

Monsieur Bourguignon, vous avez pillé cette galanterie-là quelque part.

DORANTE.

Vous avez raison, monsieur; c'est dans ses yeux que je l'ai prise.

MARIO.

Tais-toi, c'est encore pis ; je te défends d'avoir tant d'esprit.

SILVIA.

Il ne l'a pas à vos dépens ; et s'il en trouve dans mes yeux, il n'a qu'à prendre.

M. ORGON.

Mon fils, vous perdrez votre procès ; retirons-nous. Dorante va venir, allons le dire à ma fille ; et vous, Lisette, montrez à ce garçon l'appartement de son maître. Adieu, Bourguignon.

DORANTE.

Monsieur, vous me faites trop d'honneur.

SCENE VII.

SILVIA, DORANTE.

SILVIA, *à part.*

Ils se donnent la comédie ; n'importe, mettons tout à profit : ce garçon-ci n'est pas sot; et je ne plains pas la soubrette qui l'aura. Il va m'en conter; laissons-le dire, pourvu qu'il m'instruise.

DORANTE, *à part.*

Cette fille-ci m'étonne! Il n'y a point de femme au monde à qui sa physionomie ne fît honneur : lions connoissance avec elle... (*haut.*) Puisque nous sommes dans le style amical, et que nous avons abjuré les façons, dis-moi, Lisette, ta maîtresse te vaut-elle? Elle est bien hardie d'oser avoir une femme-de-chambre comme toi!

SILVIA.

Bourguignon, cette question-là m'annonce que, suivant la coutume, tu arrives avec l'intention de me dire des douceurs, n'est-il pas vrai?

DORANTE.

Ma foi! je n'étois pas venu dans ce dessein-là, je te l'avoue. Tout valet que je suis, je n'ai

jamais eu de grandes liaisons avec les soubrettes; je n'aime pas l'esprit domestique : mais à ton égard, c'est une autre affaire. Comment donc! tu me soumets; je suis presque timide : ma familiarité n'oseroit s'apprivoiser avec toi; j'ai toujours envie d'ôter mon chapeau de dessus ma tête; et quand je te tutoie, il me semble que je joue : enfin j'ai un penchant à te traiter avec des respects qui te feroient rire. Quelle espece de suivante es-tu donc, avec ton air de princesse?

SILVIA.

Tiens, tout ce que tu dis avoir senti en me voyant est précisément l'histoire de tous les valets qui m'ont vue.

DORANTE.

Ma foi, je ne serois pas surpris quand ce seroit aussi l'histoire de tous les maîtres.

SILVIA.

Le trait est joli assurément; mais je te le répete encore, je ne suis pas faite aux cajoleries de ceux dont la garde-robe ressemble à la tienne.

DORANTE.

C'est-à-dire que ma parure ne te plaît pas?

SILVIA.

Non, Bourguignon; laissons là l'amour, et soyons bons amis.

DORANTE.

Rien que cela? Ton petit traité n'est composé que de deux clauses impossibles.

SILVIA, *à part.*

Quel homme pour un valet! (*haut.*) Il faut pourtant qu'il s'exécute: on m'a prédit que je n'épouserai jamais qu'un homme de condition, et j'ai juré depuis de n'en écouter jamais d'autres.

DORANTE.

Parbleu! cela est bien plaisant: ce que tu as juré pour homme, je l'ai juré pour femme, moi; j'ai fait serment de n'aimer sérieusement qu'une fille de condition.

SILVIA.

Ne t'écarte donc pas de ton projet.

DORANTE.

Je ne m'en écarte peut-être pas tant que nous le croyons: tu as l'air bien distingué; et l'on est quelquefois de condition sans le savoir.

SILVIA.

Ah, ah, ah! je te remercierois de ton éloge si ma mere n'en faisoit pas les frais.

DORANTE.

Eh bien! venge-t'en sur la mienne, si tu me trouves assez bonne mine pour cela.

SILVIA, *à part.*

Il le mériteroit. (*haut.*) Mais ce n'est pas là de

quoi il est question ; treve de badinage; c'est un homme de condition qui m'est prédit pour époux, et je n'en rabattrai rien.

DORANTE.

Parbleu ! si j'étois tel, la prédiction me menaceroit ; j'aurois peur de la vérifier. Je n'ai point de foi à l'astrologie ; mais j'en ai beaucoup à ton visage.

SILVIA, *à part.*

Il ne tarit point... (*haut.*) Finiras-tu ? Que t'importe la prédiction, puisqu'elle t'exclut ?

DORANTE.

Elle n'a pas prédit que je ne t'aimerois point.

SILVIA.

Non : mais elle a dit que tu n'y gagnerois rien ; et moi je te le confirme.

DORANTE.

Tu fais fort bien, Lisette : cette fierté-là te va à merveille ; et quoiqu'elle me fasse mon procès, je suis pourtant bien aise de te la voir ; je te l'ai souhaitée d'abord que je t'ai vue : il te falloit encore cette grace-là ; et je me console d'y perdre, parceque tu y gagnes.

SILVIA, *à part.*

Mais, en vérité, voilà un garçon qui me surprend, malgré que j'en aie... (*haut.*) Dis-moi, qui es-tu, toi qui me parles ainsi ?

DORANTE.

Le fils d'honnêtes gens qui n'étoient pas riches.

SILVIA.

Va, je te souhaite de bon cœur une meilleure situation que la tienne, et je voudrois y contribuer : la fortune a tort avec toi.

DORANTE.

Ma foi ! l'amour a plus tort qu'elle : j'aimerois mieux qu'il me fût permis de te demander ton cœur, que d'avoir tous les biens du monde.

SILVIA, *à part.*

Nous voilà, grace au ciel, en conversation réglée. (*haut.*) Bourguignon, je ne saurois me fâcher des discours que tu me tiens ; mais, je t'en prie, changeons d'entretien. Venons à ton maître. Tu peux te passer de me parler d'amour, je pense.

DORANTE.

Tu pourrois bien te passer de m'en faire sentir, toi.

SILVIA.

Ahi ! je me fâcherai ; tu m'impatientes. Encore une fois, laisse là ton amour.

DORANTE.

Quitte donc ta figure.

SILVIA, *à part.*

A la fin, je crois qu'il m'amuse... (*haut.*) Eh bien ! Bourguignon, tu ne veux donc pas finir ?

Faudra-t-il que je te quitte? (*à part.*) Je devrois déja l'avoir fait.

DORANTE.

Attends, Lisette, je voulois moi-même te parler d'autre chose ; mais je ne sais plus ce que c'est.

SILVIA.

J'avois de mon côté quelque chose à te dire ; mais tu m'as fait perdre mes idées aussi, à moi.

DORANTE.

Je me rappelle de t'avoir demandé si ta maîtresse te valoit.

SILVIA.

Tu reviens à ton chemin par un détour : adieu.

DORANTE.

Et non, te dis-je, Lisette ; il ne s'agit ici que de mon maître.

SILVIA.

Eh bien! soit ; je voulois te parler de lui aussi, et j'espere que tu voudras bien me dire confidemment ce qu'il est. Ton attachement pour lui m'en donne bonne opinion : il faut qu'il ait du mérite, puisque tu le sers.

DORANTE.

Tu me permettras peut-être bien de te remercier de ce que tu me dis là, par exemple?

SILVIA.

Veux-tu bien ne prendre pas garde à l'imprudence que j'ai eue de le dire?

DORANTE.

Voilà encore de ces réponses qui m'emportent. Fais comme tu voudras, je n'y résiste point; et je suis bien malheureux de me trouver arrêté par tout ce qu'il y a de plus aimable au monde.

SILVIA.

Et moi je voudrois bien savoir comment il se fait que j'ai la bonté de t'écouter; car assurément cela est singulier.

DORANTE.

Tu as raison, notre aventure est unique.

SILVIA, *à part.*

Malgré tout ce qu'il m'a dit, je ne suis point partie, je ne pars point, me voilà encore, et je réponds! en vérité, cela passe la raillerie. (*haut.*) Adieu.

DORANTE.

Achevons donc ce que nous voulions dire.

SILVIA.

Adieu, te dis-je; plus de quartier: quand ton maître sera venu, je tâcherai, en faveur de ma maîtresse, de le connoître par moi-même, s'il en vaut la peine. En attendant, tu vois cet appartement; c'est le vôtre.

DORANTE.

Tiens, voici mon maître.

SCENE VIII.

DORANTE, SILVIA, PASQUIN, *en homme de qualité.*

PASQUIN.

Ah! te voilà, Bourguignon. Mon porte-manteau et toi avez-vous été bien reçus ici?

DORANTE.

Il n'étoit pas possible qu'on nous reçût mal, monsieur.

PASQUIN.

Un domestique là-bas m'a dit d'entrer ici, et qu'on alloit avertir mon beau-pere qui étoit avec ma femme.

SILVIA.

Vous voulez dire monsieur Orgon et sa fille, sans doute, monsieur?

PASQUIN.

Et oui, mon beau-pere et ma femme, autant vaut. Je viens pour épouser; et ils m'attendent pour être mariés: cela est convenu; il ne manque plus que la cérémonie, qui est une bagatelle.

SILVIA.

C'est une bagatelle qui vaut bien la peine qu'on y pense.

PASQUIN.

Oui ; mais quand on y a pensé, on n'y pense plus.

SILVIA, *bas, à Dorante.*

Bourguignon, on est homme de mérite à bon marché chez vous, ce me semble.

PASQUIN.

Que dites-vous là à mon valet, la belle?

SILVIA.

Rien: je lui dis seulement que je vais faire descendre monsieur Orgon.

PASQUIN.

Et pourquoi ne pas dire mon beau-pere, comme moi ?

SILVIA.

C'est qu'il ne l'est pas encore.

DORANTE.

Elle a raison, monsieur, le mariage n'est pas fait.

PASQUIN.

Eh bien ! me voilà pour le faire.

DORANTE.

Attendez donc qu'il soit fait.

PASQUIN.

Pardi ! voilà bien des façons, pour un beau-pere de la veille ou du lendemain.

SILVIA.

En effet, quelle si grande différence y a-t-il entre être marié ou ne l'être pas? Oui, monsieur, nous avons tort; et je cours informer votre beau-pere de votre arrivée.

PASQUIN.

Et ma femme aussi, je vous prie. Mais avant que de partir, dites-moi une chose: vous qui êtes si jolie, n'êtes-vous pas la soubrette de l'hôtel?

SILVIA.

Vous l'avez dit.

PASQUIN.

C'est fort bien fait; je m'en réjouis. *Croyez-vous que je plaise ici? Comment me trouvez-vous?*

SILVIA.

Je vous trouve... plaisant.

PASQUIN.

Bon, tant mieux; entretenez-vous dans ce sentiment-là, il pourra trouver sa place.

SILVIA.

Vous êtes bien modeste de vous en contenter; mais je vous quitte: il faut qu'on ait oublié d'avertir votre beau-pere; car assurément il seroit venu; et j'y vais.

PASQUIN.

Dites-lui que je l'attends avec affection.

LE JEU DE L'AMOUR ET DU HAZARD.



F. Massard del. *Gault de S.t Germain direx.*

Que le ſort eſt bizarre! aucun de ces deux hommes n'eſt à sa place

Acte I. Sc. VIII.

SILVIA, *à part.*

Que le sort est bizarre! aucun de ces deux hommes n'est à sa place.

SCENE IX.

DORANTE, PASQUIN.

PASQUIN.

Eh bien! monsieur, mon commencement va bien: je plais déja à la soubrette.

DORANTE.

Butor que tu es!

PASQUIN.

Pourquoi donc? mon entrée est si gentille!

DORANTE.

Tu m'avois tant promis de laisser là tes façons de parler sottes et triviales! je t'avois donné de si bonnes instructions! je ne t'avois recommandé que d'être sérieux. Va, je vois bien que je suis un étourdi de m'en être fié à toi.

PASQUIN.

Je ferai encore mieux dans les suites; et puisque le sérieux n'est pas suffisant, je donnerai du mélancolique; je pleurerai s'il le faut.

DORANTE.

Je ne sais plus où j'en suis; cette aventure-ci m'étourdit. Que faut-il que je fasse?

PASQUIN.

Est-ce que la fille n'est pas plaisante?

DORANTE.

Tais-toi ; voici monsieur Orgon qui vient.

SCENE X.

M. ORGON, DORANTE, PASQUIN.

M. ORGON.

Mon cher monsieur, je vous demande mille pardons de vous avoir fait attendre; mais ce n'est que de cet instant que j'apprends que vous êtes ici.

PASQUIN.

Monsieur, mille pardons, c'est beaucoup trop; et il n'en faut qu'un quand on n'a fait qu'une faute. Au surplus tous mes pardons sont à votre service.

M. ORGON.

Je tâcherai de n'en avoir pas besoin.

PASQUIN.

Vous êtes le maître, et moi votre serviteur.

M. ORGON.

Je suis, je vous assure, charmé de vous voir, et je vous attendois avec impatience.

PASQUIN.

Je serois d'abord venu ici avec Bourguignon:

mais quand on arrive de voyage, vous savez qu'on est si mal bâti ; et j'étois bien aise de me présenter dans un état plus ragoûtant.

M. ORGON.

Vous y avez fort bien réussi. Ma fille s'habille : elle a été un peu indisposée ; en attendant qu'elle descende voulez-vous vous rafraîchir ?

PASQUIN.

Oh ! je n'ai jamais refusé de trinquer avec personne.

M. ORGON.

Bourguignon, ayez soin de vous, mon garçon.

PASQUIN.

Le gaillard est gourmet, il boira du meilleur.

M. ORGON.

Qu'il ne l'épargne pas.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

M. ORGON, LISETTE.

M. ORGON.

Eh bien ! que me veux-tu, Lisette ?

LISETTE.

J'ai à vous entretenir un moment.

M. ORGON.

De quoi s'agit-il?

LISETTE.

De vous dire l'état où sont les choses, parce-qu'il est important que vous en soyez éclairci, afin que vous n'ayiez point à vous plaindre de moi.

M. ORGON.

Ceci est donc bien sérieux ?

LISETTE.

Oui, très sérieux. Vous avez consenti au déguisement de mademoiselle Silvia ; moi-même je l'ai

trouvé d'abord sans conséquence: mais je me suis trompée.

M. ORGON.

Et de quelle conséquence est-il donc?

LISETTE.

Monsieur, on a de la peine à se louer soi-même; mais, malgré toutes les regles de la modestie, il faut pourtant que je vous dise que, si vous ne mettez ordre à ce qui arrive, votre prétendu n'aura plus de cœur à donner à mademoiselle votre fille. Il est tems qu'elle se déclare, cela presse; car un jour plus tard, je n'en réponds plus.

M. ORGON.

Eh! d'où vient qu'il ne voudra plus de ma fille quand il la connoîtra? te défies-tu de ses charmes?

LISETTE.

Non; mais vous ne vous méfiez pas assez des miens. Je vous avertis qu'ils vont leur train, et que je ne vous conseille pas de les laisser faire.

M. ORGON.

Je vous en fais mes complimens, Lisette. (*il rit.*) Ah, ah, ah!

LISETTE.

Nous y voilà: vous plaisantez, monsieur; vous vous moquez de moi: j'en suis fâchée, car vous y serez pris.

M. ORGON.

Ne t'en embarrasse pas, Lisette; va ton chemin.

LISETTE.

Je vous le répete encore, le cœur de Dorante va bien vîte. Tenez, actuellement je lui plais beaucoup ; ce soir il m'aimera ; il m'adorera demain : je ne le mérite pas ; il est de mauvais goût : vous en direz ce qu'il vous plaira ; mais *cela ne* laissera pas que d'être. Voyez-vous, demain je me garantis adorée.

M. ORGON.

Eh bien ! que vous importe? s'il vous aime tant, qu'il vous épouse.

LISETTE.

Quoi ! vous ne l'en empêcheriez pas?

M. ORGON.

Non, d'homme d'honneur, si tu le menes jusque-là.

LISETTE.

Monsieur, prenez-y garde. Jusqu'ici je n'ai pas aidé à mes appas, je les ai laissé faire tout seuls, j'ai ménagé sa tête : si je m'en mêle, je la renverse ; il n'y aura plus de remede.

M. ORGON.

Renverse, ravage, brûle, enfin épouse ; je te le permets, si tu le peux.

LISETTE.

Sur ce pied-là, je compte ma fortune faite.

M. ORGON.

Mais, dis-moi, ma fille t'a-t-elle parlé? Que pense-t-elle de son prétendu?

LISETTE.

Nous n'avons encore guere trouvé le moment de nous parler, car ce prétendu m'obsede; mais, à vue de pays, je ne la crois pas contente: je la trouve triste, rêveuse; et je m'attends bien qu'elle me priera de le rebuter.

M. ORGON.

Et moi, je te le défends. J'évite de m'expliquer avec elle: j'ai mes raisons pour faire durer ce déguisement; je veux qu'elle examine son futur plus à loisir. Mais le valet, comment se gouverne-t-il? ne se mêle-t-il pas d'aimer ma fille?

LISETTE.

C'est un original: j'ai remarqué qu'il fait l'homme de conséquence avec elle, parcequ'il est bien fait; il la regarde, et soupire.

M. ORGON.

Et cela la fâche?

LISETTE.

Mais... elle rougit.

M. ORGON.

Bon! tu te trompes; les regards d'un valet ne l'embarrassent pas jusque-là.

LISETTE.

Monsieur, elle rougit.

M. ORGON.

C'est donc d'indignation.

LISETTE.

A la bonne heure.

M. ORGON.

Eh bien! quand tu lui parleras, dis-lui que tu soupçonnes ce valet de la prévenir contre son maître; et si elle s'en fâche, ne t'en inquiete point: ce sont mes affaires. Mais voici Dorante qui te cherche apparemment.

SCENE II.

M. ORGON, PASQUIN, LISETTE.

PASQUIN.

Ah! je vous trouve, merveilleuse dame! je vous demandois à tout le monde. Serviteur, cher beau-pere, ou peu s'en faut.

M. ORGON.

Seviteur. Adieu, mes enfans: je vous laisse

ensemble ; il est bon que vous vous aimiez un peu avant que de vous marier.

PASQUIN.

Je ferois bien ces deux besognes-là à la fois, moi.

M. ORGON.

Point d'impatience. Adieu.

SCENE III.

PASQUIN, LISETTE.

PASQUIN.

Madame, il dit que je ne m'impatiente pas ; il en parle bien à son aise, le bon-homme !

LISETTE.

J'ai de la peine à croire qu'il vous en coûte tant d'attendre, monsieur: c'est par galanterie que vous faites l'impatient ; à peine êtes-vous arrivé ! Votre amour ne sauroit être bien fort, ce n'est tout au plus qu'un amour naissant.

PASQUIN.

Vous vous trompez, prodige de nos jours : un amour de votre façon ne reste pas long-tems au berceau ; votre premier coup-d'œil a fait naître le mien, le second lui a donné des forces, et le troisieme l'a rendu grand garçon : tâchons

de l'établir au plus vîte; ayez soin de lui, puisque vous êtes sa mere.

LISETTE.

Trouvez-vous qu'on le maltraite? est-il si abandonné?

PASQUIN.

En attendant qu'il soit pourvu, donnez-lui seulement votre belle main blanche, pour l'amuser un peu.

LISETTE.

Tenez donc, petit importun, puisqu'on ne sauroit avoir la paix qu'en vous amusant.

PASQUIN, *lui baisant la main.*

Cher jou-jou de mon ame! cela me réjouit comme du vin délicieux. Quel dommage de n'en avoir que roquille!

LISETTE.

Allons, arrêtez-vous; vous êtes trop avide.

PASQUIN.

Je ne demande qu'à me soutenir, en attendant que je vive.

LISETTE.

Ne faut-il pas avoir de la raison?

PASQUIN.

De la raison? hélas! je l'ai perdue; vos beaux yeux sont les filous qui me l'ont volée.

LISETTE.

Mais est-il possible que vous m'aimiez tant? je ne saurois me le persuader.

PASQUIN.

Je ne me soucie pas de ce qui est possible, moi; mais je vous aime comme un perdu; et vous verrez bien dans votre miroir que cela est juste.

LISETTE.

Mon miroir ne serviroit qu'à me rendre plus incrédule.

PASQUIN.

Ah! mignonne adorable! votre humilité ne seroit donc qu'une hypocrite!

LISETTE.

Quelqu'un vient à nous; c'est votre valet.

SCENE IV.

DORANTE, PASQUIN, LISETTE.

DORANTE.

Monsieur, pourrois-je vous entretenir un moment?

PASQUIN.

Non: maudite soit la valetaille qui ne sauroit nous laisser en repos!

LISETTE.

Voyez ce qu'il vous veut, monsieur.

DORANTE.

Je n'ai qu'un mot à vous dire.

PASQUIN.

Madame, s'il en dit deux son congé fera le troisieme. Voyons.

DORANTE, *bas, à Pasquin.*

Viens donc, impertinent.

PASQUIN, *bas, à Dorante.*

Ce sont des injures, et non pas des mots, cela... (*à Lisette.*) Ma reine, excusez.

LISETTE.

Faites, faites.

DORANTE.

Débarrasse-moi de tout ceci : ne te livre point; parois sérieux et rêveur, et même mécontent : entends-tu ?

PASQUIN.

Oui, mon ami ; ne vous inquiétez pas, et retirez-vous.

SCENE V.

PASQUIN, LISETTE.

PASQUIN.

Ah! madame, sans lui j'allois vous dire de

belles choses, et je n'en trouverai plus que de communes à cette heure, hormis mon amour qui est extraordinaire. Mais, à propos de mon amour, quand est-ce que le vôtre lui tiendra compagnie?

LISETTE.

Il faut espérer que cela viendra.

PASQUIN.

Et croyez-vous que cela vienne?

LISETTE.

La question est vive; savez-vous bien que vous m'embarrassez?

PASQUIN.

Que voulez-vous? je brûle, et je crie au feu.

LISETTE.

S'il m'étoit permis de m'expliquer si vîte...

PASQUIN.

Je suis du sentiment que vous le pouvez en conscience.

LISETTE.

La retenue de mon sexe ne le veut pas.

PASQUIN.

Ce n'est donc pas la retenue d'à-présent, qui donne bien d'autres permissions.

LISETTE.

Mais que me demandez-vous?

PASQUIN.

Dites-moi un petit brin que vous m'aimez.

Tenez, je vous aime, moi : faites l'écho; répétez, princesse.

LISETTE.

Quel insatiable! eh bien! monsieur, je vous aime.

PASQUIN.

Eh bien! madame, je me meurs : mon bonheur me confond, j'ai peur d'en courir les champs. Vous m'aimez! cela est admirable.

LISETTE.

J'aurois lieu à mon tour d'être étonnée de la promptitude de votre hommage. Peut-être m'aimerez-vous moins quand nous nous connoîtrons mieux?

PASQUIN.

Ah! madame, quand nous en serons là j'y perdrai beaucoup; il y aura bien à décompter.

LISETTE.

Vous me croyez plus de qualités que je n'en ai.

PASQUIN.

Et vous, madame, vous ne savez pas les miennes; et je ne devrois vous parler qu'à genoux.

LISETTE.

Souvenez-vous qu'on n'est pas le maître de son sort.

PASQUIN.

Les peres et meres font tout à leur tête.

LISETTE.

Pour moi, mon cœur vous auroit choisi dans quelque état que vous eussiez été.

PASQUIN.

Il a beau jeu pour me choisir encore.

LISETTE.

Puis-je me flatter que vous êtes de même à mon égard ?

PASQUIN.

Hélas ! quand vous ne seriez que Perrette ou Margot ; quand je vous aurois vu, le martinet à la main, descendre à la cave, vous auriez toujours été ma princesse.

LISETTE.

Puissent de si beaux sentimens être durables !

PASQUIN.

Pour les fortifier de part et d'autre, jurons-nous de nous aimer toujours en dépit de toutes les fautes d'orthographe que vous aurez faites sur mon compte.

LISETTE.

J'ai plus d'intérêt à ce serment-là que vous, et je le fais de tout mon cœur.

PASQUIN, *se met à genoux.*

Votre bonté m'éblouit, et je me prosterne devant elle.

LISETTE.

Arrêtez-vous ; je ne saurois vous souffrir dans

cette posture-là, je serois ridicule de vous y laisser: levez-vous. Voilà encore quelqu'un.

SCENE VI.

LISETTE, PASQUIN, SILVIA.

LISETTE.

Que voulez-vous, Lisette?

SILVIA.

J'aurois à vous parler, madame.

PASQUIN.

Ne voilà-t-il pas! Eh! m'amie, revenez dans un quart-d'heure: allez. Les femmes-de-chambre de mon pays n'entrent point qu'on ne les appelle.

SILVIA.

Monsieur, il faut que je parle à madame.

PASQUIN.

Mais voyez l'opiniâtre soubrette! Reine de ma vie, renvoyez-la. Retournez-vous-en, ma fille. Nous avons ordre de nous aimer avant qu'on nous marie; n'interrompez point nos fonctions.

LISETTE.

Ne pouvez-vous pas revenir dans un moment, Lisette?

SILVIA.

Mais, madame...

PASQUIN.

Mais! ce *mais*-là n'est bon qu'à me donner la fievre.

SILVIA, *à part.*

Ah! le vilain homme! (*haut.*) Madame, je vous assure que cela est pressé.

LISETTE.

Permettez donc que je m'en défasse, monsieur.

PASQUIN.

Puisque le diable le veut et elle aussi... Patience... je me promenerai en attendant qu'elle ait fait. Ah! les sottes gens que nos gens!

SCENE VII.

SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

Je vous trouve admirable de ne pas le renvoyer tout d'un coup, et de me faire essuyer les brutalités de cet animal-là!

LISETTE.

Pardi! madame, je ne puis pas jouer deux rôles à la fois: il faut que je paroisse ou la maîtresse, ou la suivante; que j'obéisse, ou que j'ordonne.

SILVIA.

Fort bien. Mais puisqu'il n'y est plus, écoutez-

moi comme votre maîtresse: vous voyez bien que cet homme-là ne me convient point.

LISETTE.

Vous n'avez pas eu le tems de l'examiner beaucoup.

SILVIA.

Êtes-vous folle avec votre examen? Est-il nécessaire de le voir deux fois pour juger du peu de convenance? En un mot, je n'en veux point. Apparemment que mon pere n'approuve pas la répugnance qu'il me voit! car il me fuit, et ne me dit mot. Dans cette conjoncture c'est à vous à me tirer tout doucement d'affaire en témoignant adroitement à ce jeune homme que vous n'êtes pas dans le goût de l'épouser.

LISETTE.

Je ne saurois, madame.

SILVIA.

Vous ne sauriez? Et qu'est-ce qui vous en empêche?

LISETTE.

Monsieur Orgon me l'a défendu.

SILVIA.

Il vous l'a défendu! Mais je ne reconnois point mon pere à ce procédé-là!

LISETTE.

Positivement défendu.

SILVIA.

Eh bien! je vous charge de lui dire mes dé-

goûts, et de l'assurer qu'ils sont invincibles: je ne saurois me persuader qu'après cela il veuille pousser les choses plus loin.

LISETTE.

Mais, madame, le futur qu'a-t-il donc de si désagréable, de si rebutant?

SILVIA.

Il me déplaît, vous dis-je, et votre peu de zele aussi.

LISETTE.

Donnez-vous le tems de voir ce qu'il est; voilà tout ce qu'on vous demande.

SILVIA.

Je le hais assez sans prendre du tems pour le haïr davantage.

LISETTE.

Son valet, qui fait l'important, ne vous auroit-il point gâté l'esprit sur son compte?

SILVIA.

Hum! la sotte! son valet a bien affaire ici!

LISETTE.

C'est que je me méfie de lui; car il est raisonneur.

SILVIA.

Finissez vos portraits; on n'en a que faire. J'ai soin que ce valet me parle peu; et dans le peu qu'il m'a dit il ne m'a jamais rien dit que de très sage.

LISETTE.

Je crois qu'il est homme à vous avoir conté des histoires mal-adroites pour faire briller son bel esprit.

SILVIA.

Mon déguisement ne m'expose-t-il pas à m'entendre dire de jolies choses! A qui en avez-vous? D'où vous vient la manie d'imputer à ce garçon une répugnance à laquelle il n'a point de part? Car enfin vous m'obligerez à le justifier: il n'est pas question de le brouiller avec son maître, ni d'en faire un fourbe, pour me faire une imbécille, moi, qui écoute ses histoires.

LISETTE.

Oh! madame, dès que vous le défendez sur ce ton-là, et que cela va jusqu'à vous fâcher, je n'ai plus rien à dire.

SILVIA.

Dès que je le défends sur ce ton-là! Qu'est-ce que c'est que le ton dont vous dites cela vous-même? Qu'entendez-vous par ce discours? Que se passe-t-il dans votre esprit?

LISETTE.

Je dis, madame, que je ne vous ai jamais vue comme vous êtes, et que je ne conçois rien à votre aigreur. Eh bien! si ce valet n'a rien dit, à la bonne heure; il ne faut pas vous emporter pour le justifier: je vous crois, voilà qui est fini: je ne

m'oppose pas à la bonne opinion que vous en avez, moi.

SILVIA.

Voyez-vous le mauvais esprit ! comme elle tourne les choses ! Je me sens dans une indignation... qui... va jusqu'aux larmes.

LISETTE.

En quoi donc, madame ? Quelle finesse entendez-vous à ce que je dis ?

SILVIA.

Moi, j'y entends finesse ! moi, je vous querelle pour lui ! j'ai bonne opinion de lui ! Vous me manquez de respect jusque-là ! Bonne opinion, juste ciel ! bonne opinion ! Que faut-il que je réponde à cela ? Qu'est-ce que cela veut dire ? à qui parlez-vous ? qui est-ce qui est à l'abri de ce qui m'arrive ? Où en sommes-nous ?

LISETTE.

Je n'en sais rien ; mais je ne reviendrai de long-tems de la surprise où vous me jetez.

SILVIA.

Elle a des façons de parler qui me mettent hors de moi. Retirez-vous ; vous m'êtes insupportable. Laissez-moi : je prendrai d'autres mesures.

SCENE VIII.

SILVIA.

Je frissonne de ce que je lui ai entendu dire. Avec quelle impudence les domestiques ne nous traitent-ils pas dans leur esprit ! comme ces gens-là vous dégradent ! Je ne saurois m'en remettre ; je n'oserois songer aux termes dont elle s'est servie, ils me font toujours peur. Il s'agit d'un valet ! Ah ! l'étrange chose ! écartons l'idée dont cette insolente est venue me noircir l'imagination. Voici Bourguignon ; voilà cet objet en question pour lequel je m'emporte ; mais ce n'est pas sa faute, le pauvre garçon ! et je ne dois pas m'en prendre à lui.

SCENE IX.

DORANTE, SILVIA.

DORANTE.

Lisette, quelque éloignement que tu aies pour moi, je suis forcé de te parler; je crois que j'ai à me plaindre de toi.

SILVIA.

Bourguignon, ne nous tutoyons plus, je t'en prie.

DORANTE.

Comme tu voudras.

SILVIA.

Tu n'en fais pourtant rien.

DORANTE.

Ni toi non plus : tu me dis, je t'en prie.

SILVIA.

C'est que cela m'est échappé.

DORANTE.

Eh bien ! crois-moi, parlons comme nous pourrons ; ce n'est pas la peine de nous gêner pour le peu de tems que nous avons à nous voir.

SILVIA.

Est-ce que ton maître s'en va? il n'y auroit pas grande perte.

DORANTE.

Ni à moi non plus, n'est-il pas vrai ? j'acheve ta pensée.

SILVIA.

Je l'acheverois bien moi-même si j'en avois envie ; mais je ne songe pas à toi.

DORANTE.

Et moi je ne te perds point de vue.

SILVIA.

Tiens, Bourguignon, une bonne fois pour toutes, demeure, va-t'en, reviens, tout cela doit m'être indifférent, et me l'est en effet : je ne te veux ni bien ni mal ; je ne te hais, ni ne t'aime, ni ne t'ai-

merai, à moins que l'esprit ne me tourne. Voilà mes dispositions; ma raison ne m'en permet point d'autres, et je devrois me dispenser de te le dire.

DORANTE.

Mon malheur est inconcevable. Tu m'ôtes peut-être tout le repos de ma vie.

SILVIA.

Quelle fantaisie il s'est allé mettre dans l'esprit! Il me fait de la peine. Reviens à toi. Tu me parles, je te réponds; c'est beaucoup, c'est trop même, tu peux m'en croire; et si tu étois instruit, en vérité tu serois content de moi; tu me trouverois d'une bonté sans exemple, d'une bonté que je blâmerois dans une autre: je ne me la reproche pourtant pas; le fond de mon cœur me rassure; ce que je fais est louable. C'est par générosité que je te parle: mais il ne faut pas que cela dure; ces générosités-là ne sont bonnes qu'en passant, et je ne suis pas faite pour me rassurer toujours sur l'innocence de mes intentions; à la fin cela ne ressembleroit plus à rien: ainsi finissons, Bourguignon; finissons, je t'en prie. Qu'est-ce que cela signifie? c'est se moquer: allons, qu'il n'en soit plus parlé.

DORANTE.

Ah! ma chere Lisette, que je souffre!

SILVIA.

Venons à ce que tu voulois me dire. Tu te plai-

gnois de moi quand tu es entré; de quoi étoit-il question?

DORANTE.

De rien, d'une bagatelle; j'avois envie de te voir, et je crois que je n'ai pris qu'un prétexte.

SILVIA, *à part.*

Que dire à cela? quand je m'en fâcherois, il n'en seroit ni plus ni moins.

DORANTE.

Ta maîtresse, en partant, a paru m'accuser de t'avoir parlé au désavantage de mon maître.

SILVIA.

Elle se l'imagine; et si elle t'en parle encore, tu peux le nier hardiment; je me charge du reste.

DORANTE.

Eh! ce n'est pas cela qui m'occupe.

SILVIA.

Si tu n'as que cela à me dire, nous n'avons plus que faire ensemble.

DORANTE.

Laisse-moi du moins le plaisir de te voir.

SILVIA.

Le beau motif qu'il me fournit là! J'amuserai la passion de Bourguignon! Le souvenir de tout ceci me fera bien rire un jour.

DORANTE.

Tu me railles, tu as raison; je ne sais ce que je dis ni ce que je te demande. Adieu.

SILVIA.

Adieu; tu prends le bon parti... Mais à propos de tes adieux, il me reste encore une chose à savoir. Vous partez, m'as-tu dit; cela est-il sérieux?

DORANTE.

Pour moi, il faut que je parte, ou que la tête me tourne.

SILVIA.

Je ne t'arrêtois pas pour cette réponse-là, par exemple.

DORANTE.

Et je n'ai fait qu'une faute, c'est de n'être pas parti dès que je t'ai vue.

SILVIA, *à part.*

J'ai besoin à tout moment d'oublier que je l'écoute.

DORANTE.

Si tu savois, Lisette, l'état où je me trouve...

SILVIA.

Oh! il n'est pas si curieux à savoir que le mien, je t'en assure.

DORANTE.

Que peux-tu me reprocher? Je ne me propose pas de te rendre sensible.

SILVIA, *à part.*

Il ne faudroit pas s'y fier.

DORANTE.

Et que pourrois-je espérer en tâchant de me

faire aimer? hélas! quand même j'aurois ton cœur...

SILVIA.

Que le ciel m'en préserve! Quand tu l'aurois, tu ne le saurois pas; et je ferois si bien que je ne le saurois pas moi-même. Tenez, quelle idée il lui vient-là!

DORANTE.

Il est donc bien vrai que tu ne me hais, ni ne m'aimes, ni ne m'aimeras?

SILVIA.

Sans difficulté.

DORANTE.

Sans difficulté! Qu'ai-je donc de si affreux?

SILVIA.

Rien; ce n'est pas là ce qui te nuit.

DORANTE.

Eh bien! chere Lisette, dis-le moi cent fois que tu ne m'aimeras point.

SILVIA.

Oh! je te l'ai assez dit: tâche de me croire.

DORANTE.

Il faut que je le croie! désespere une passion dangereuse; sauve-moi des effets que j'en crains: tu ne me hais, ni ne m'aimes, ni ne m'aimeras; accable mon cœur de cette certitude-là. J'agis de bonne foi; donne-moi du secours contre moi-même; il m'est nécessaire: je te le demande à

genoux. (*il se jette à genoux. Dans ce moment M. Orgon et Mario entrent, et ne disent mot.*)

SCENE X.

M. ORGON, MARIO, SILVIA, DORANTE.

SILVIA.

Ah ! nous y voilà ! il ne manquoit plus que cette façon-là à mon aventure. Que je suis malheureuse! c'est ma facilité qui le place là. Leve-toi donc, Bourguignon, je t'en conjure; il peut venir quelqu'un. Je dirai ce qu'il te plaira: que me veux-tu ? je ne te hais point. Leve-toi; je t'aimerois si je pouvois : tu ne me déplais point; cela doit te suffire.

DORANTE.

Quoi ! Lisette, si je n'étois pas ce que je suis, si j'étois riche , d'une condition honnête , et que je t'aimasse autant que je t'aime, ton cœur n'auroit point de répugnance pour moi ?

SILVIA.

Assurément.

DORANTE.

Tu ne me haïrois pas ? tu me souffrirois ?

SILVIA.

Volontiers; mais leve-toi.

DORANTE.

Tu parois le dire sérieusement; et si cela est, ma raison est perdue.

SILVIA.

Je dis ce que tu veux, et tu ne te leves point.

M. ORGON, *s'approchant.*

C'est bien dommage de vous interrompre; cela va à merveille, mes enfans; courage.

SILVIA.

Je ne saurois empêcher ce garçon de se mettre à genoux, monsieur. Je ne suis pas en état de lui en imposer, je pense.

M. ORGON.

Vous vous convenez parfaitement bien tous deux: mais j'ai à te dire un mot, Lisette; et vous reprendrez votre conversation quand nous serons partis. Vous le voulez bien, Bourguignon?

DORANTE.

Je me retire, monsieur.

M. ORGON.

Allez, et tâchez de parler de votre maître avec un peu plus de ménagement que vous ne faites.

DORANTE.

Moi, monsieur!

MARIO.

Vous-même, monsieur Bourguignon; vous ne brillez pas trop dans le respect que vous avez pour votre maître, dit-on.

DORANTE.

Je ne sais ce qu'on veut dire.

M. ORGON.

Adieu, adieu; vous vous justifierez une autre fois.

SCENE XI.

M. ORGON, MARIO, SILVIA.

M. ORGON.

Eh bien! Silvia, vous ne nous regardez pas: vous avez l'air tout embarrassé.

SILVIA.

Moi, mon pere! et où seroit le motif de mon embarras? Je suis, grace au ciel, comme à mon ordinaire; je suis fâchée de vous dire que c'est une idée.

MARIO.

Il y a quelque chose, ma sœur; il y a quelque chose.

SILVIA.

Quelque chose dans votre tête, à la bonneheure, mon frere; mais pour dans la mienne, il n'y a que l'étonnement de ce que vous dites.

M. ORGON.

C'est donc ce garçon qui vient de sortir qui t'inspire cette extrême antipathie que tu as pour son maître?

SILVIA.

Qui ? le domestique de Dorante ?

M. ORGON.

Le galant Bourguignon.

SILVIA.

Le galant Bourguignon, dont je ne savois pas l'épithete, ne me parle pas de lui.

M. ORGON.

Cependant on prétend que c'est lui qui le détruit auprès de toi : et c'est sur quoi j'étois bien aise de te parler.

SILVIA.

Ce n'est pas la peine, mon pere ; et personne au monde, que son maître, ne m'a donné l'aversion naturelle que j'ai pour lui.

MARIO.

Ma foi, tu as beau dire, ma sœur ; elle est trop forte pour être si naturelle, et quelqu'un y a aidé.

SILVIA, *avec un peu de vivacité.*

Avec quel air mystérieux vous me dites cela, mon frere ! Et qui est donc ce quelqu'un qui y a aidé ? Voyons.

MARIO.

Dans quelle humeur es-tu, ma sœur ! comme tu t'emportes !

SILVIA.

C'est que je suis bien lasse de mon personnage ;

et je me serois déja démasquée si je n'avois pas craint de fâcher mon pere.

M. ORGON.

Gardez-vous-en bien, ma fille; je viens ici pour vous le recommander. Puisque j'ai eu la complaisance de vous permettre votre déguisement, il faut, s'il vous plaît, que vous ayez celle de suspendre votre jugement sur Dorante, et de voir si l'aversion qu'on vous a donnée pour *lui* est légitime.

SILVIA.

Vous ne m'écoutez donc point, mon pere? Je vous dis qu'on ne me l'a point donnée.

MARIO.

Quoi! ce babillard qui vient de sortir ne t'a pas un peu dégoûtée de lui?

SILVIA, *avec feu.*

Que vos discours sont désobligeans! m'a dégoûtée de lui! dégoûtée! J'essuie des expressions bien étranges; je n'entends plus que des choses inouies, qu'un langage inconcevable; j'ai l'air embarrassé: il y a quelque chose; et puis c'est le galant Bourguignon qui m'a dégoûtée. C'est tout ce qui vous plaira; mais je n'y entends rien.

MARIO.

Pour le coup c'est toi qui es étrange. A qui en as-tu donc? Doù vient que tu es si fort sur le qui vive? Dans quelle idée nous soupçonnes-tu?

SILVIA.

Courage, mon frere: par quelle fatalité aujourd'hui ne pouvez-vous me dire un mot qui ne me choque? Quel soupçon voúlez-vous qui me vienne? Avez-vous des visions?

M. ORGON.

Il est vrai que tu es si agitée que je ne te reconnois point non plus. Ce sont apparemment ces mouvemens-là qui sont cause que Lisette nous a parlé comme elle a fait. Elle accusoit ce valet de ne t'avoir pas entretenue à l'avantage de son maître: et madame, nous a-t-elle dit, l'a défendu contre moi avec tant de colere que j'en suis encore toute surprise; et c'est sur ce mot de *surprise* que nous l'avons querellée: mais ces gens-là ne savent pas la conséquence d'un mot.

SILVIA.

L'impertinente! y a-t-il rien de plus haïssable que cette fille-là? J'avoue que je me suis fâchée par un esprit de justice pour ce garçon.

MARIO.

Je ne vois point de mal à cela.

SILVIA.

Y a-t-il rien de plus simple? Quoi! parceque je suis équitable, que je veux qu'on ne nuise à personne, que je veux sauver un domestique du tort qu'on peut lui faire auprès de son maître, on dit que j'ai des emportemens, des fureurs

dont on est surprise! Un moment après un mauvais esprit raisonne : il faut se fâcher, il faut la faire taire, et prendre mon parti contre elle, à cause de la conséquence de ce qu'elle dit! Mon parti! j'ai donc besoin qu'on me défende, qu'on me justifie! on peut donc mal interpréter ce que je fais! Mais que fais-je? de quoi m'accuse-t-on? instruisez-moi, je vous en conjure: cela est sérieux. Me joue-t-on? se moque-t-on de moi? Je ne suis point tranquille.

M. ORGON.

Doucement donc.

SILVIA.

Non, monsieur, il n'y a point de douceur qui tienne. Comment donc! des surprises, des conséquences! Eh! qu'on s'explique: que veut-on dire? On accuse ce valet, et on a tort; vous vous trompez tous; Lisette est une folle, il est innocent; et voilà qui est fini. Pourquoi donc m'en reparler encore? car je suis outrée!

M. ORGON.

Tu te retiens, ma fille; tu aurois grande envie de me quereller aussi. Mais faisons mieux: il n'y a que ce valet qui est suspect ici; Dorante n'a qu'à le chasser.

SILVIA.

Quel malheureux déguisement! Sur-tout que

Lisette ne m'approche pas : je la hais plus que Dorante.

M. ORGON.

Tu la verras, si tu veux : mais tu dois être charmée que ce garçon s'en aille; car il t'aime, et cela t'importune assurément.

SILVIA.

Je n'ai point à m'en plaindre : il me prend pour une suivante, et il me parle sur ce ton-là; mais il ne me dit pas ce qu'il veut, j'y mets bon ordre.

MARIO.

Tu n'en es pas tant la maîtresse que tu le dis bien.

M. ORGON.

Ne l'avons-nous pas vu se mettre à genoux malgré toi? N'as-tu pas été obligée, pour le faire lever, de lui dire qu'il ne te déplaisoit pas?

SILVIA, *à part.*

J'étouffe.

MARIO.

Encore a-t-il fallu, quand il t'a demandé si tu l'aimerois, que tu aies tendrement ajouté, volontiers; sans quoi il y seroit encore.

SILVIA.

L'heureuse apostille, mon frere! Mais comme l'action m'a déplu, la répétition n'en est pas

aimable. Ah çà! parlons sérieusement: quand finira la comédie que vous vous donnez sur mon compte?

M. ORGON.

La seule chose que j'exige de toi, ma fille, c'est de ne te déterminer à le refuser qu'avec connoissance de cause. Attends encore; tu me remercieras du délai que je demande; je t'en réponds.

MARIO.

Tu épouseras Dorante, et même avec inclination; je te le prédis... Mais, mon pere, je vous demande grace pour le valet.

SILVIA.

Pourquoi, grace? et moi je veux qu'il sorte.

M. ORGON.

Son maître en décidera: allons-nous-en.

MARIO.

Adieu, adieu, ma sœur; sans rancune.

SCENE XII.

SILVIA, *et peu après* DORANTE.

SILVIA.

Ah! que j'ai le cœur serré! je ne sais ce qui se mêle à l'embarras où je me trouve: toute cette aventure-ci m'afflige: je me défie de tous les

visages; je ne suis contente de personne; je ne le suis pas de moi-même.

DORANTE.

Ah! je te cherchois, Lisette.

SILVIA.

Ce n'étoit pas la peine de me trouver; car je te fuis, moi.

DORANTE, *l'empêchant de sortir.*

Arrête donc, Lisette; j'ai à te parler pour la derniere fois: il s'agit d'une chose de conséquence qui regarde tes maîtres.

SILVIA.

Va la dire à eux-mêmes: je ne te vois jamais que tu ne me chagrines; laisse-moi.

DORANTE.

Je t'en offre autant; mais écoute-moi, te dis-je: tu vas voir les choses bien changer de face, par ce que je te vais dire.

SILVIA.

Eh bien! parle donc; je t'écoute, puisqu'il est arrêté que ma complaisance pour toi sera éternelle.

DORANTE.

Me promets-tu le secret?

SILVIA.

Je n'ai jamais trahi personne.

DORANTE.

Tu ne dois la confidence que je vais te faire, qu'à l'estime que j'ai pour toi.

SILVIA.

Je le crois; mais tâche de m'estimer sans me le dire ; car cela sent le prétexte.

DORANTE.

Tu te trompes, Lisette ; tu m'as promis *le secret*; achevons. Tu m'as vu dans de grands mouvemens; je n'ai pu me défendre de t'aimer.

SILVIA.

Nous y voilà: je me défendrai bien de t'entendre, moi; adieu.

DORANTE.

Reste, ce n'est plus Bourguignon qui te parle.

SILVIA.

Eh ! qui es-tu donc?

DORANTE.

Ah, Lisette! c'est ici où tu vas juger des peines qu'a dû ressentir mon cœur.

SILVIA.

Ce n'est pas à ton cœur que je parle, c'est à toi.

DORANTE.

Personne ne vient-il?

SILVIA.

Non.

DORANTE.

L'état où sont toutes les choses me force à te le dire : je suis trop honnête homme pour n'en pas arrêter le cours.

SILVIA.

Soit.

DORANTE.

Sache que celui qui est avec ta maîtresse n'est pas ce qu'on pense.

SILVIA, *vivement.*

Qui est-il donc ?

DORANTE.

Un valet.

SILVIA.

Après.

DORANTE.

C'est moi qui suis Dorante.

SILVIA, *à part.*

Ah ! je vois clair dans mon cœur.

DORANTE.

Je voulois sous cet habit pénétrer un peu ce que c'étoit que ta maîtresse avant que de l'épouser. Mon pere en partant me permit ce que j'ai fait, et l'évènement m'en paroît un songe : je hais la maîtresse dont je devois être l'époux, et j'aime la suivante qui ne devoit trouver en moi qu'un nou-

veau maître. Que faut-il que je fasse à présent? Je rougis pour elle de le dire ; mais ta maîtresse a si peu de goût, qu'elle est éprise de mon valet au point qu'elle l'épousera si on la laisse faire. Quel parti prendre ?

SILVIA, *à part.*

Cachons-lui qui je suis... (*haut.*) Votre situation est neuve assurément ! Mais, monsieur, je vous fais d'abord mes excuses de tout ce que mes discours ont pu avoir d'irrégulier dans nos entretiens.

DORANTE, *vivement.*

Tais-toi, Lisette ; tes excuses me chagrinent : elles me rappellent la distance qui nous sépare, et ne me la rendent que plus douloureuse.

SILVIA.

Votre penchant pour moi est-il si sérieux? m'aimez-vous jusque-là ?

DORANTE.

Au point de renoncer à tout engagement, puisqu'il ne m'est pas permis d'unir mon sort au tien; et, dans cet état, la seule douceur que je pouvois goûter c'étoit de croire que tu ne me haïssois pas.

SILVIA.

Un cœur qui m'a choisi dans la condition où

je suis, est assurément bien digne qu'on l'accepte, et je le paierois volontiers du mien si je ne craignois pas de le jeter dans un engagement qui lui feroit tort.

DORANTE.

N'as-tu pas assez de charmes, Lisette? y ajoutes-tu encore la noblesse avec laquelle tu me parles ?

SILVIA.

J'entends quelqu'un. Patientez encore sur l'article de votre valet ; les choses n'iront pas si vîte: nous nous reverrons, et nous chercherons les moyens de vous tirer d'affaire.

DORANTE.

Je suivrai tes conseils. (*il sort.*)

SILVIA.

Allons, j'avois grand besoin que ce fût là Dorante.

SCENE XIII.

SILVIA, MARIO.

MARIO.

Je viens te retrouver, ma sœur. Nous t'avons laissée dans des inquiétudes qui me touchent : je veux t'en tirer ; écoute-moi.

SILVIA, *vivement.*

Ah ! vraiment, mon frere, il y a bien d'autres nouvelles.

MARIO.

Qu'est-ce que c'est ?

SILVIA.

Ce n'est point Bourguignon, mon frere, c'est Dorante.

MARIO.

Duquel parlez-vous donc?

SILVIA.

De lui, vous dis-je : je viens de l'apprendre tout-à-l'heure. Il sort ; il me l'a dit lui-même.

MARIO.

Qui donc?

SILVIA.

Vous ne m'entendez donc pas ?

MARIO.

Si j'y comprends rien, je veux mourir.

SILVIA.

Venez, sortons d'ici ; allons trouver mon pere, il faut qu'il le sache. J'aurai besoin de vous aussi, mon frere. Il me vient de nouvelles idées : il faudra feindre de m'aimer ; vous en avez déja dit quelque chose en badinant ; mais sur-tout gardez bien le secret, je vous prie.

MARIO.

Oh ! je le garderai bien ; car je ne sais ce que c'est.

SILVIA.

Allons, mon frere, venez; ne perdons point de tems. Il n'est jamais rien arrivé d'égal à cela.

MARIO.

Je prie le ciel qu'elle n'extravague pas.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, PASQUIN.

PASQUIN.

Hélas! monsieur, mon très honoré maître, je vous en conjure.

DORANTE.

Encore?

PASQUIN.

Ayez compassion de ma bonne aventure; ne portez point guignon à mon bonheur qui va son train si rondement, ne lui fermez point le passage.

DORANTE.

Allons donc, misérable; je crois que tu te moques de moi: tu mériterois cent coups de bâton.

PASQUIN.

Je ne les refuse point si je les mérite; mais

quand je les aurai reçus, permettez-moi d'en mériter d'autres. Voulez-vous que j'aille chercher le bâton?

DORANTE.

Maraud!

PASQUIN.

Maraud, soit; mais cela n'est point contraire à faire fortune.

DORANTE.

Ce coquin! quelle imagination il lui prend!

PASQUIN.

Coquin est encore bon; il me convient aussi: un maraud n'est point déshonoré d'être appelé coquin; mais un coquin peut faire un bon mariage.

DORANTE.

Comment, insolent! tu veux que je laisse un honnête homme dans l'erreur, et que je souffre que tu épouses sa fille sous mon nom? Ecoute, si tu me parles encore de cette impertinence-là, dès que j'aurai averti monsieur Orgon de ce que tu es, je te chasse; entends-tu?

PASQUIN.

Accommodons-nous: cette demoiselle m'adore, elle m'idolâtre. Si je lui dis mon état de valet, et que nonobstant son tendre cœur soit toujours friand de la noce avec moi, ne laisserez-vous pas jouer les violons?

DORANTE.

Dès qu'on te reconnoîtra, je ne m'en embarrasse plus.

PASQUIN.

Bon! et je vais de ce pas prévenir cette généreuse personne sur mon habit de caractere. J'espere que ce ne sera pas un galon de couleur qui nous brouillera ensemble, et que son amour me fera passer à la table, en dépit du sort qui ne m'a mis qu'au buffet.

SCENE II.

DORANTE, *et peu après* MARIO.

DORANTE.

Tout ce qui se passe ici, tout ce qui m'y est arrivé à moi-même est incroyable... Je voudrois pourtant bien voir Lisette, et savoir le succès de ce qu'elle m'a promis de faire auprès de sa maîtresse, pour me tirer d'embarras. Allons voir si je pourrai la trouver seule.

MARIO.

Arrêtez, Bourguignon, j'ai un mot à vous dire.

DORANTE.

Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur?

MARIO.

Vous en contez à Lisette?

DORANTE.

Elle est si aimable qu'on auroit de la peine à ne lui pas parler d'amour.

MARIO.

Comment reçoit-elle ce que vous lui dites?

DORANTE.

Monsieur, elle en badine.

MARIO.

Tu as de l'esprit: ne fais-tu pas l'hypocrite?

DORANTE.

Non; mais qu'est-ce que cela vous fait? Supposez que Lisette eût du goût pour moi...

MARIO.

Du goût pour lui! Où prenez-vous vos termes? Vous avez le langage bien précieux pour un garçon de votre espece.

DORANTE.

Monsieur, je ne saurois parler autrement.

MARIO.

C'est apparemment avec ces petites délicatesses-là que vous attaquez Lisette? cela imite l'homme de condition.

DORANTE.

Je vous assure, monsieur, que je n'imite personne; mais sans doute que vous ne venez pas exprès pour me traiter de ridicule, et vous aviez autre chose à me dire? Nous parlions de Lisette,

de mon inclination pour elle, et de l'intérêt que vous y prenez.

MARIO.

Comment, morbleu! il y a déja un ton de jalousie dans ce que tu me réponds? modere-toi un peu. Eh bien! tu me disois qu'en supposant que Lisette eût du goût pour toi... Après?

DORANTE.

Pourquoi faudroit-il que vous le sussiez, monsieur?

MARIO.

Ah! le voici: c'est que, malgré le ton badin que j'ai pris tantôt, je serois très fâché qu'elle t'aimât; c'est que, sans autre raisonnement, je te défends de t'adresser davantage à elle: non pas dans le fond que je craigne qu'elle t'aime; elle me paroît avoir le cœur trop haut pour cela; mais c'est qu'il me déplaît, à moi, d'avoir Bourguignon pour rival.

DORANTE.

Ma foi, je vous crois; car Bourguignon, tout Bourguignon qu'il est, n'est pas même content que vous soyez le sien.

MARIO.

Il prendra patience.

DORANTE.

Il faudra bien: mais, monsieur, vous l'aimez donc beaucoup?

MARIO.

Assez pour m'attacher sérieusement à elle dès que j'aurai pris de certaines mesures : comprends-tu ce que cela signifie?

DORANTE.

Oui, je crois que je suis au fait; et sur ce pied-là vous êtes aimé sans doute?

MARIO.

Qu'en penses-tu? est-ce que je ne vaux pas la peine de l'être?

DORANTE.

Vous ne vous attendez pas à être loué par vos propres rivaux peut-être?

MARIO.

La réponse est de bon sens; je te la pardonne: mais je suis bien mortifié de ne pouvoir pas dire qu'on m'aime; et je ne le dis pas pour t'en rendre compte, comme tu le crois bien, mais c'est qu'il faut dire la vérité.

DORANTE.

Vous m'étonnez, monsieur : Lisette ne sait donc pas vos desseins?

MARIO.

Lisette sait tout le bien que je lui veux, et n'y paroît pas sensible; mais j'espere que la raison me gagnera son cœur. Adieu; retire-toi sans bruit. Son indifférence pour moi, malgré tout ce que je lui offre, doit te consoler du sacrifice que tu

me feras... Ta livrée n'est pas propre à faire pencher la balance en ta faveur, et tu n'es pas fait pour lutter contre moi.

SCENE III.

MARIO, SILVIA, DORANTE.

MARIO.

Ah ! te voilà, Lisette?

SILVIA.

Qu'avez-vous, monsieur? vous me paroissez ému.

MARIO.

Ce n'est rien ; je disois un mot à Bourguignon.

SILVIA.

Il est triste : est-ce que vous le querelliez ?

DORANTE.

Monsieur m'apprend qu'il vous aime, Lisette.

SILVIA.

Ce n'est pas ma faute.

DORANTE.

Et me défend de vous aimer.

SILVIA.

Il me défend donc de vous paroître aimable ?

MARIO.

Je ne saurois empêcher qu'il ne t'aime, belle Lisette ; mais je ne veux pas qu'il te le dise.

SILVIA.

Il ne me le dit plus; il ne fait que me le répéter.

MARIO.

Du moins ne te le répétera-t-il pas quand je serai présent. Retirez-vous, Bourguignon.

DORANTE.

J'attends qu'elle me l'ordonne.

MARIO.

Encore?

SILVIA.

Il dit qu'il attend: ayez donc patience.

DORANTE.

Avez-vous de l'inclination pour monsieur?

SILVIA.

Quoi! de l'amour? oh! je crois qu'il ne sera pas nécessaire qu'on me le défende.

DORANTE.

Ne me trompez-vous pas?

MARIO.

En vérité, je joue ici un joli personnage! Qu'il sorte donc. A qui est-ce que je parle?

DORANTE.

A Bourguignon, voilà tout.

MARIO.

Eh bien! qu'il s'en aille.

DORANTE, *à part.*

Je souffre.

SILVIA.

Cédez, puisqu'il se fâche.

DORANTE, *bas, à Silvia.*

Vous ne demandez peut-être pas mieux?

MARIO.

Allons, finissons.

DORANTE.

Vous ne m'aviez pas dit cet amour-là, Lisette.

SCENE IV.

M. ORGON, MARIO, SILVIA.

SILVIA.

Si je n'aimois pas cet homme-là, avouons que je serois bien ingrate.

MARIO, *riant.*

Ah, ah, ah, ah!

M. ORGON.

De quoi riez-vous, Mario?

MARIO.

De la colere de Dorante qui sort, et que j'ai obligé de quitter Lisette.

SILVIA.

Mais que vous a-t-il dit dans le petit entretien que vous avez eu tête-à-tête avec lui?

MARIO.

Je n'ai jamais vu d'homme ni plus intrigué, ni de plus mauvaise humeur.

M. ORGON.

Je ne suis pas fâché qu'il soit la dupe de son propre stratagême; et d'ailleurs, à le bien prendre, il n'y a rien de plus flatteur ni de plus obligeant pour lui que tout ce que tu as fait jusqu'ici, ma fille: mais en voilà assez.

MARIO.

Mais où en est-il précisément, ma sœur?

SILVIA.

Hélas! mon frere, je vous avoue que j'ai lieu d'être contente.

MARIO.

Hélas! mon frere, dit-elle? Sentez-vous cette paix douce qui se mêle à ce qu'elle dit?

M. ORGON.

Quoi! ma fille, tu esperes qu'il ira jusqu'à t'offrir sa main dans le déguisement où te voilà?

SILVIA.

Oui, mon cher pere, je l'espere.

MARIO.

Fripponne que tu es! avec ton cher pere: tu ne nous grondes plus à présent, tu nous dis des douceurs.

SILVIA.

Vous ne me passez rien.

MARIO.

Ah! ah! je prends ma revanche : tu m'as tantôt chicané sur les expressions, il faut bien à mon tour que je badine un peu sur les tiennes : ta joie est bien aussi divertissante que l'étoit ton inquiétude.

M. ORGON.

Vous n'aurez point à vous plaindre de moi, ma fille ; j'acquiesce à tout ce qui vous plaît.

SILVIA.

Ah ! monsieur, si vous saviez combien je vous aurai d'obligation ! Dorante et moi nous sommes destinés l'un à l'autre. Il doit m'épouser : si vous saviez combien je lui tiendrai compte de ce qu'il fait aujourd'hui pour moi, combien mon cœur gardera le souvenir de l'excès de tendresse qu'il me montre ! si vous saviez combien tout ceci va rendre notre union aimable ! Il ne pourra jamais se rappeler notre histoire sans m'aimer : je n'y songerai jamais que je ne l'aime. Vous avez fondé notre bonheur pour la vie en me laissant faire : c'est un mariage unique ; c'est une aventure dont le seul récit est attendrissant ; c'est le coup de hasard le plus singulier, le plus heureux, le plus...

MARIO.

Ah, ah, ah ! que ton cœur a de caquet, ma sœur ! quelle éloquence !

M. ORGON.

Il faut convenir que le régal que tu me donnes est charmant, sur-tout si tu acheves.

SILVIA.

Cela vaut fait : Dorante est vaincu ; j'attends mon captif.

MARIO.

Ses fers seront plus dorés qu'il ne pense ; mais je lui crois l'ame en peine, et j'ai pitié de ce qu'il souffre.

SILVIA.

Ce qui lui en coûte à se déterminer ne me le rend que plus estimable : il pense qu'il chagrinera son pere en m'épousant ; il croit trahir sa fortune et sa naissance : voilà de grands sujets de réflexions. Je serai charmée de triompher ; mais il faut que j'arrache ma victoire, et non pas qu'il me la donne : je veux un combat entre l'amour et la raison.

MARIO.

Et que la raison y périsse.

M. ORGON.

C'est-à-dire que tu veux qu'il sente toute l'é-

tendue de l'impertinence qu'il croira faire. Quelle insatiable vanité d'amour-propre !

MARIO.

Cela, c'est l'amour-propre d'une femme; et il est tout au plus uni.

SCENE V.

M. ORGON, SILVIA, MARIO, LISETTE.

M. ORGON.

Paix; voici Lisette: voyons ce qu'elle nous veut.

LISETTE.

Monsieur, vous m'avez dit tantôt que vous m'abandonniez Dorante, que vous livriez sa tête à ma discrétion: je vous ai pris au mot; j'ai travaillé comme pour moi; et vous verrez de l'ouvrage bien fait: allez, c'est une tête bien conditionnée. Que voulez-vous que j'en fasse à présent? Madame me le cede-t-elle?

M. ORGON.

Ma fille, encore une fois, n'y prétendez-vous rien?

SILVIA.

Non; je te le donne, Lisette: je te remets tous mes droits; et, pour dire comme toi, je ne pren-

drai jamais de part à un cœur que je n'aurai pas conditionné moi-même.

LISETTE.

Quoi ! vous voulez bien que je l'épouse? Monsieur le veut bien aussi ?

M. ORGON.

Oui : qu'il s'accommode; pourquoi t'aime-t-il?

MARIO.

J'y consens aussi, moi.

LISETTE.

Moi aussi, et je vous en remercie tous.

M. ORGON.

Attends : j'y mets pourtant une petite restriction ; c'est qu'il faudroit, pour nous disculper de ce qui arrivera, que tu lui dises un peu qui tu es.

LISETTE.

Mais si je lui dis un peu, il le saura tout-à-fait.

M. ORGON.

Eh bien ! cette tête en si bon état ne soutiendra-t-elle pas cette secousse-là ? je ne le crois pas de caractere à s'effaroucher là-dessus.

LISETTE.

Le voici qui me cherche ; ayez donc la bonté de me laisser le champ libre : il s'agit ici de mon chef-d'œuvre.

M. ORGON.

Cela est juste : retirons-nous.

SILVIA.

De tout mon cœur.

MARIO.

Allons.

SCENE VI.

LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN.

Enfin, ma reine, je vous vois et je ne vous quitte plus; car j'ai trop pâti d'avoir manqué de votre présence, et j'ai cru que vous esquiviez la mienne.

LISETTE.

Il faut vous avouer, monsieur, qu'il en étoit quelque chose.

PASQUIN.

Comment donc, ma chere ame, élixir de mon cœur, avez-vous entrepris la fin de ma vie?

LISETTE.

Non, mon cher; la durée m'en est trop précieuse.

PASQUIN.

Ah! que ces paroles me fortifient!

LISETTE.

Eh! vous ne devez point douter de ma tendresse.

PASQUIN.

Je voudrois bien pouvoir baiser ces petits mots-là, et les cueillir sur votre bouche avec la mienne.

LISETTE.

Mais vous me pressiez sur notre mariage, et mon pere ne m'avoit pas encore permis de vous répondre : je viens de lui parler, et j'ai son aveu pour vous dire que vous pouvez lui demander ma main quand vous voudrez.

PASQUIN.

Avant que je la demande à lui, souffrez que je la demande à vous : je veux lui rendre mes graces de la charité qu'elle aura de vouloir bien entrer dans la mienne, qui en est véritablement indigne.

LISETTE.

Je ne refuse pas de vous la prêter un moment à condition que vous la prendrez pour toujours.

PASQUIN.

Chere petite main rondelette et potelée, je vous prends sans marchander. Je ne suis pas en peine de l'honneur que vous me ferez ; il n'y a que celui que je vous rendrai qui m'inquiete.

LISETTE.

Vous m'en rendrez plus qu'il ne m'en faut.

PASQUIN.

Ah ! que nenni : vous ne savez pas cette arithmétique-là aussi bien que moi.

LISETTE.

Je regarde pourtant votre amour comme un présent du ciel.

PASQUIN.

Le présent qu'il vous a fait ne le ruinera pas; il est bien mesquin.

LISETTE.

Je ne le trouve que trop magnifique.

PASQUIN.

C'est que vous ne le voyez pas au grand jour.

LISETTE.

Vous ne sauriez croire combien votre modestie m'embarrasse.

PASQUIN.

Ne faites point dépense d'embarras; je serois bien effronté si je n'étois pas modeste.

LISETTE.

Enfin, monsieur, faut-il vous dire que c'est moi que votre tendresse honore?

PASQUIN.

Ahi, ahi! je ne sais plus où me mettre.

LISETTE.

Encore une fois, monsieur, je me connois.

PASQUIN.

Eh! je me connois bien aussi, et je n'ai pas là une fameuse connoissance; ni vous non plus quand vous l'aurez faite: mais c'est là le diable

que de me connoître; vous ne vous attendez pas au fond du sac.

LISETTE, *à part.*

Tant d'abaissement n'est pas naturel. (*haut.*) D'où vient me dites-vous cela?

PASQUIN.

Et voilà où gît le lievre.

LISETTE.

Mais encore? vous m'inquiétez. Est-ce que vous n'êtes pas?...

PASQUIN.

Ahi, ahi! vous m'ôtez ma couverture.

LISETTE, *à part.*

Sachons de quoi il s'agit.

PASQUIN, *à part.*

Préparons un peu cette affaire-là... (*haut.*) Madame, votre amour est-il d'une constitution robuste? soutiendra-t-il bien la fatigue que je vais lui donner? un mauvais gîte lui fait-il peur? je vais le loger petitement.

LISETTE.

Ah! tirez-moi d'inquiétude. En un mot, qui êtes-vous?

PASQUIN.

Je suis... N'avez-vous jamais vu de fausse monnoie? savez-vous ce que c'est qu'un louis d'or faux? Eh bien! je ressemble assez à cela.

LISETTE.

Achevez donc. Quel est votre nom?

PASQUIN.

Mon nom? (*à part.*) Lui dirai-je que je m'appelle Pasquin? Non, cela rime trop avec coquin.

LISETTE.

Eh bien?

PASQUIN.

Ah, dame! il y a un peu à tirer ici. Haïssez-vous la qualité de soldat?

LISETTE.

Qu'appelez-vous un soldat?

PASQUIN.

Oui, par exemple, un soldat d'antichambre.

LISETTE.

Un soldat d'antichambre! Ce n'est donc point Dorante à qui je parle enfin?

PASQUIN.

C'est lui qui est mon capitaine.

LISETTE.

Faquin!

PASQUIN, *à part*.

Je n'ai pu éviter la rime.

LISETTE.

Mais, voyez ce magot; tenez!

PASQUIN.

La jolie culbute que je fais là!

LISETTE.

Il y a une heure que je lui demande grace, et que je m'épuise en humilités pour cet animal-là.

PASQUIN.

Hélas ! madame, si vous préfériez l'amour à la gloire, je vous ferois bien autant de profit qu'un monsieur.

LISETTE, *riant.*

Ah, ah, ah ! je ne saurois pourtant m'empêcher d'en rire, avec sa gloire ! et il n'y a plus que ce parti-là à prendre... Va, va, ma gloire te pardonne; elle est de bonne composition.

PASQUIN.

Tout de bon, charitable dame? Ah ! que mon amour vous promet de reconnoissance !

LISETTE.

Touche là, Pasquin, je suis prise pour dupe. Le soldat d'antichambre de monsieur vaut bien la coiffeuse de madame.

PASQUIN.

La coiffeuse de madame !

LISETTE.

C'est mon capitaine, ou l'équivalent.

PASQUIN.

Masque !

LISETTE.

Prends ta revanche.

PASQUIN.

Mais voyez cette magotte avec qui depuis une heure j'entre en confusion de ma misere!

LISETTE.

Venons au fait: m'aimes-tu?

PASQUIN.

Pardi! oui. En changeant de nom tu n'as pas changé de visage; et tu sais bien que nous nous sommes promis fidélité en dépit de toutes les fautes d'orthographe.

LISETTE.

Va, le mal n'est pas grand: consolons-nous; ne faisons semblant de rien, et n'apprêtons point à rire. Il y a apparence que ton maître est encore dans l'erreur à l'égard de ma maîtresse: ne l'avertis de rien; laissons les choses comme elles sont. Je crois que le voici qui entre. Monsieur, je suis votre servante.

PASQUIN.

Et moi votre valet, madame. (*riant.*) Ah, ah, ah!

SCENE VII.

DORANTE, PASQUIN.

DORANTE.

Eh bien! tu quittes la fille d'Orgon: lui as-tu dis qui tu étois?

PASQUIN.

Pardi ! oui. La pauvre enfant ! j'ai trouvé son cœur plus doux qu'un agneau : il n'a pas soufflé. Quand je lui ai dit que je m'appelois Pasquin, et que j'avois un habit d'ordonnance : Eh bien ! mon ami, m'a-t-elle dit, chacun a son nom dans la vie, chacun a son habit : le vôtre ne vous coûte rien ; cela ne laisse pas d'être gracieux.

DORANTE.

Quelle sorte d'histoire me contes-tu là ?

PASQUIN.

Tant y a que je vais la demander en mariage.

DORANTE.

Comment ! elle consent à t'épouser ?

PASQUIN.

La voilà bien malade !

DORANTE.

Tu m'en imposes ; elle ne sait pas qui tu es.

PASQUIN.

Par la ventrebleu ! voulez-vous gager que je l'épouse avec la casaque sur le corps, avec une souquenille, si vous me fâchez ? Je veux bien que vous sachiez qu'un amour de ma façon n'est point sujet à la casse ; que je n'ai pas besoin de votre fripperie pour pousser ma pointe ; et que vous n'avez qu'à me rendre la mienne.

DORANTE.

Tu es un fourbe : cela n'est pas concevable ; et

je vois bien qu'il faudra que j'avertisse monsieur Orgon.

PASQUIN.

Qui? notre pere? ah! le bon-homme! nous l'avons dans notre manche. C'est le meilleur humain; la meilleure pâte d'homme... Vous m'en direz des nouvelles.

DORANTE.

Quel extravagant! As-tu vu Lisette?

PASQUIN.

Lisette? non. Peut-être a-t-elle passé devant mes yeux: mais un honnête homme ne prend pas garde à une chambriere. Je vous cede ma part de cette attention-là.

DORANTE.

Va-t'en; la tête te tourne.

PASQUIN.

Vos petites manieres sont un peu aisées; mais c'est la grande habitude qui fait cela. Adieu. Quand j'aurai épousé, nous vivrons but à but. Votre soubrette arrive. Bon jour, Lisette: je vous recommande Bourguignon; c'est un garçon qui a quelque mérite.

SCENE VIII.

DORANTE, SILVIA.

DORANTE, *à part.*

Qu'elle est digne d'être aimée ! Pourquoi faut-il que Mario m'ait prévenu ?

SILVIA.

Où étiez-vous donc, monsieur ? Depuis que j'ai quitté Mario, je n'ai pu vous retrouver pour vous rendre compte de ce que j'ai dit à monsieur Orgon.

DORANTE.

Je ne me suis pourtant pas éloigné. Mais de quoi s'agit-il ?

SILVIA, *à part.*

Quelle froideur ! (*haut.*) J'ai eu beau décrier votre valet, et prendre sa conscience à témoin de son peu de mérite ; j'ai eu beau lui représenter qu'on pouvoit du moins reculer le mariage, il ne m'a pas seulement écoutée. Je vous avertis même qu'on parle d'envoyer chez le notaire, et qu'il est tems de vous déclarer.

DORANTE.

C'est mon intention. Je vais partir *incognito ;* et je laisserai un billet qui instruira monsieur Orgon de tout.

SILVIA, *à part.*

Partir ! ce n'est pas là mon compte.

DORANTE.

N'approuvez-vous pas mon idée?

SILVIA.

Mais... pas trop.

DORANTE.

Je ne vois pourtant rien de mieux dans la situation où je suis, à moins que de parler moi-même ; et je ne saurois m'y résoudre. J'ai d'ailleurs d'autres raisons qui veulent que je me retire ; je n'ai plus que faire ici.

SILVIA.

Comme je ne sais pas vos raisons, je ne puis ni les approuver, ni les combattre ; et ce n'est pas à moi à vous les demander.

DORANTE.

Il vous est aisé de les soupçonner, Lisette.

SILVIA.

Mais je pense, par exemple, que vous avez du goût pour la fille de monsieur Orgon.

DORANTE.

Ne voyez-vous que cela?

SILVIA.

Il y a bien encore certaines choses que je pourrois supposer : mais je ne suis pas folle ; et je n'ai pas la vanité de m'y arrêter.

DORANTE.

Ni le courage d'en parler ; car vous n'auriez rien d'obligeant à me dire. Adieu, Lisette.

SILVIA.

Prenez garde: je crois que vous ne m'entendez pas ; je suis obligée de vous le dire.

DORANTE.

A merveille ! et l'explication ne me seroit pas favorable ; gardez-moi le secret jusqu'à mon départ.

SILVIA.

Quoi ! sérieusement vous partez ?

DORANTE.

Vous avez bien peur que je ne change d'avis.

SILVIA.

Que vous êtes aimable d'être si bien au fait !

DORANTE.

Cela est bien naïf. Adieu. (*il s'en va.*)

SILVIA, *à part.*

S'il part, je ne l'aime plus, je ne l'épouserai jamais... (*elle le regarde aller.*) Il s'arrête pourtant ; il rêve ; il regarde si je tourne la tête : je ne saurois le rappeller, moi... Il seroit pourtant singulier qu'il partît, après tout ce que j'ai fait !... Ah ! voilà qui est fini ; il s'en va : je n'ai pas tant de pouvoir sur lui que je le croyois. Mon frere est un mal adroit ; il s'y est mal pris. Les gens indifférens gâtent tout. Ne suis-je pas bien avancée ? Quel

dénouement!... Dorante reparoît pourtant; il me semble qu'il revient. Je me dédis donc; je l'aime encore... Feignons de sortir afin qu'il m'arrête : il faut bien que notre réconciliation lui coûte quelque chose.

DORANTE, *l'arrêtant.*

Restez, je vous prie; j'ai encore quelque chose à vous dire.

SILVIA.

A moi, monsieur?

DORANTE.

J'ai de la peine à partir sans vous avoir convaincue que je n'ai pas tort de le faire.

SILVIA.

Eh! monsieur, de quelle conséquence est-il de vous justifier auprès de moi? ce n'est pas la peine; je ne suis qu'une suivante, et vous me le faites bien sentir.

DORANTE.

Moi, Lisette! est-ce à vous à vous plaindre, vous qui me voyez prendre mon parti sans me rien dire?

SILVIA.

Hum! Si je voulois, je vous répondrois bien là-dessus.

DORANTE.

Répondez donc: je ne demande pas mieux que de me tromper. Mais que dis-je? Mario vous aime.

SILVIA.

Cela est vrai.

DORANTE.

Vous êtes sensible à son amour; je l'ai vu par l'extrême envie que vous aviez tantôt que je m'en allasse : ainsi vous ne sauriez m'aimer.

SILVIA.

Je suis sensible à son amour! qui est-ce qui vous l'a dit? Je ne saurois vous aimer! qu'en savez-vous? Vous décidez bien vîte.

DORANTE.

Eh bien! Lisette, par tout ce que vous avez de plus cher au monde, instruisez-moi de ce qui en est, je vous en conjure.

SILVIA.

Instruire un homme qui part!

DORANTE.

Je ne partirai point.

SILVIA.

Laissez-moi. Tenez, si vous m'aimez, ne m'interrogez point: vous ne craignez que mon indifférence; et vous êtes trop heureux que je me taise. Que vous importent mes sentimens?

DORANTE.

Ce qu'ils m'importent, Lisette! peux-tu douter encore que je ne t'adore?

SILVIA.

Non; et vous me le répétez si souvent que je

vous crois; mais pourquoi m'en persuadez-vous? que voulez-vous que je fasse de cette pensée-là, monsieur? Je vais vous parler à cœur ouvert. Vous m'aimez; mais votre amour n'est pas une chose bien sérieuse pour vous. Que de ressources n'avez-vous pas pour vous en défaire? La distance qu'il y a de vous à moi, mille objets que vous allez trouver sur votre chemin, l'envie qu'on aura de vous rendre sensible, les amusemens d'un homme de votre condition; tout va vous ôter cet amour dont vous m'entretenez impitoyablement. Vous en rirez peut-être au sortir d'ici, et vous aurez raison. Mais moi, monsieur, si je m'en ressouviens, comme j'en ai peur; s'il m'a frappée, quel secours aurai-je contre l'impression qu'il m'aura faite? Qui est-ce qui me dédommagera de votre perte? Qui voulez-vous que mon cœur mette à votre place? Savez-vous bien que si je vous aimois, tout ce qu'il y a de plus grand dans le monde ne me toucheroit plus? Jugez donc de l'état où je resterois. Ayez la générosité de me cacher votre amour; moi qui vous parle, je me ferois un scrupule de vous dire que je vous aime, dans les dispositions où vous êtes. L'aveu de mes sentimens pourroit exposer votre raison; et vous voyez bien aussi que je vous les cache.

DORANTE.

Ah! ma chere Lisette! que viens-je d'entendre?

tes paroles ont un feu qui me pénetre. Je t'adore, je te respecte: il n'est ni rang, ni naissance, ni fortune, qui ne disparoissent devant une ame comme la tienne. J'aurois honte que mon orgueil tînt encore contre toi, et mon cœur et ma main t'appartiennent.

SILVIA.

En vérité, ne mériteriez-vous pas que je les prisse? ne faut-il pas être bien généreuse pour vous dissimuler le plaisir qu'ils me font? et croyez-vous que cela puisse durer?

DORANTE.

Vous m'aimez donc?

SILVIA.

Non, non; mais si vous me le demandez encore, tant pis pour vous.

DORANTE.

Vos menaces ne me font point de peur?

SILVIA.

Et Mario, vous n'y songez donc plus?

DORANTE.

Non, Lisette. Mario ne m'alarme plus: vous ne l'aimez point; vous ne pouvez plus me tromper; vous avez le cœur vrai; vous êtes sensible à ma tendresse. Je ne saurois en douter au transport qui m'a pris; j'en suis sûr; et vous ne sauriez plus m'ôter cette certitude-là.

SILVIA.

Oh! je n'y tâcherai point, gardez-la; nous verrons ce que vous en ferez.

DORANTE.

Ne consentez-vous pas d'être à moi?

SILVIA.

Quoi! vous m'épouserez malgré ce que vous êtes, malgré la colere d'un pere, malgré votre fortune?

DORANTE.

Mon pere me pardonnera dès qu'il vous aura vue; ma fortune nous suffit à tous deux; et le mérite vaut bien la naissance. Ne disputons point; car je ne changerai jamais.

SILVIA.

Il ne changera jamais! Savez-vous bien que vous me charmez, Dorante.

DORANTE.

Ne gênez donc plus votre tendresse, et laissez-la répondre...

SILVIA.

Enfin j'en suis venu à bout. Vous... vous ne changerez jamais?

DORANTE.

Non, ma chere Lisette.

SILVIA.

Que d'amour!

SCENE IX.

M. ORGON, MARIO, SILVIA, DORANTE, PASQUIN, LISETTE.

SILVIA.

Ah ! mon pere, vous avez voulu que je fusse à Dorante : venez voir votre fille vous obéir avec plus de joie qu'on n'en eut jamais.

DORANTE.

Qu'entends-je ! vous, son pere, monsieur ?

SILVIA.

Oui, Dorante, la même idée de nous connoître nous est venue à tous deux. Après cela, je n'ai plus rien à vous dire ; vous m'aimez, je n'en saurois douter : mais, à votre tour, jugez de mes sentimens pour vous ; jugez du cas que j'ai fait de votre cœur par la délicatesse avec laquelle j'ai tâché de l'acquérir.

M. ORGON.

Connoissez-vous cette lettre-là ? Voilà par où j'ai appris votre déguisement, qu'elle n'a pourtant su que par vous.

DORANTE.

Je ne saurois vous exprimer mon bonheur, madame ; mais ce qui m'enchante le plus, ce

sont les preuves que je vous ai données de ma tendresse.

MARIO.

Dorante me pardonne-t-il la colere où j'ai mis Bourguignon?

DORANTE.

Il ne vous la pardonne pas; il vous en remercie.

PASQUIN, *à Lisette.*

De la joie, madame! Vous avez perdu votre rang; mais vous n'êtes point à plaindre, puisque Pasquin vous reste.

LISETTE.

Belle consolation! il n'y a que toi qui gagnes à cela.

PASQUIN.

Je n'y perds pas. Avant notre reconnoissance, votre dot valoit mieux que vous: à présent vous valez mieux que votre dot. Allons, saute marquis.

FIN DU JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD.

EXAMEN

DU JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD.

Le titre de cette comédie indique qu'elle n'a pas pour but de peindre les mœurs, puisque l'auteur avoue lui-même que le hasard entre pour moitié dans ses combinaisons : en effet, il est bien extraordinaire que deux personnes destinées à être unies conçoivent en même tems, pour s'étudier, le projet de ne se laisser voir que sous des noms supposés, et dans une condition servile; mais ces arrangemens se passent en partie dans l'avant-scene, et dès que les spectateurs ont admis la possibilité du fait, ils n'exigent plus de l'auteur que le talent d'en tirer des résultats comiques. Sous ce rapport, Marivaux mérite des éloges. M. Orgon, pere de Silvia, étant instruit du double déguisement, la décence se trouve respectée; il met son fils dans la confidence, ce qui lui facilite les moyens de tourmenter les deux amans. Dans cette comédie du moins le pere n'est pas dupe; il dirige les évènemens, et s'amuse des projets de tous les personnages intéressés. On doit rendre à Marivaux la justice qu'il a toujours présenté l'autorité paternelle d'une maniere aimable; rien n'annonce un meilleur caractere que la réponse faite par M. Orgon à sa fille qui craint, lui dit-elle, d'abuser de sa bonté: « Eh

« bien ! abuse ; va , dans ce monde , il faut être un « peu trop bon pour l'être assez. » Cette pensée est charmante parcequ'elle renferme une grande vérité ; et M. Orgon ne la dément dans aucune partie de son rôle.

L'importance accordée aux valets n'est point exagérée dans cette comédie : dès que les maîtres s'emparent de l'antichambre, il est naturel que les domestiques s'établissent dans le salon. Les scenes entre Lisette et Pasquin sont fort agréables, et l'explication qu'ils ont ensemble au dénouement est d'un bon comique ; les efforts que fait Pasquin pour paroître un homme de bon ton, sa fatuité lorsqu'il croit avoir séduit une fille de condition , la confiance que montre Lisette dans le pouvoir de ses charmes, et l'humilité qui les saisit tous deux lorsqu'ils ne peuvent plus éviter de se faire connoître , amenent des situations d'autant plus gaies qu'elles naissent du fonds du sujet. Il y a peut-être plus d'esprit dans les efforts impuissans de Silvia et de Dorante pour conformer leur langage à la condition qu'ils ont adoptée ; mais cet esprit échappe à la plupart des spectateurs de nos jours ; il étoit mieux senti du tems de Marivaux, où l'on attachoit un grand prix aux charmes de la conversation. Malheureusement le talent de causer , talent particulier aux François, s'est presque entièrement perdu depuis qu'une fausse philosophie a tout remis en discussion ; et la vivacité , la grace que développent les deux amans dans leurs entretiens, passeroient aujourd'hui pour de l'affectation, si les acteurs chargés de ces rôles

ne mettoient dans leur jeu assez de finesse pour bien faire sentir l'intention de l'auteur. L'agitation de Silvia, lorsque son pere et son frere la tourmentent sur la confiance qu'elle accorde à Bourguignon, est très théâtrale : en un mot, cette piece a cela de particulier qu'elle amuse beaucoup quoique les spectateurs soient toujours dans la confidence, et qu'ils n'éprouvent aucune inquiétude sur la maniere dont se fera le dénouement.

Depuis près d'un siecle que cette comédie a été jouée pour la premiere fois, son succès ne s'est point démenti ; sans pouvoir la comparer à aucun de nos bons ouvrages dramatiques, il est impossible de lui refuser un certain mérite ; et ce qui prouve en sa faveur, c'est qu'elle fut faite pour le théâtre italien, et que le théâtre françois l'a admise dans son répertoire long-tems après la mort de l'auteur ; c'est-à-dire sans sollicitation particuliere, mais seulement pour ne pas priver le public d'une piece qu'il avoit consacrée par ses suffrages.

FIN DE L'EXAMEN DU JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD.

ne mettoient dans leur jeu assez de finesse pour bien faire sentir l'intention de l'auteur. L'agitation de Silvia, lorsque son pere et son frere la tourmentent de la confiance qu'elle accorde à Bourguignon, est très théâtrale : en un mot, cette piece a cela de particulier qu'elle amuse beaucoup quoique les spectateurs soient toujours dans la confidence, et qu'ils n'éprouvent aucune inquiétude sur la maniere dont se fera le dénouement.

Depuis près d'un siecle que cette comédie a été jouée pour la premiere fois, son succès ne s'est point démenti; et quoiqu'on ne la compare à aucun de ses bons ouvrages dramatiques, il est impossible de lui refuser un certain mérite; et ce qui prouve encore davantage, c'est qu'elle fut faite pour le théâtre italien, et que le théâtre françois l'a admise dans son répertoire long-temps après la mort de l'auteur : c'est-à-dire sans sollicitation de sa part, mais seulement pour venger le public d'une piece qu'il avoit consacrée par ses suffrages.

LA MERE CONFIDENTE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

DE MARIVAUX,

Représentée pour la premiere fois le 9 mai 1735.

ACTEURS.

MADAME ARGANTE.
ANGÉLIQUE, sa fille.
DORANTE, amant d'Angélique.
ERGASTE, son oncle.
LISETTE, suivante d'Angélique.
LUBIN, paysan, valet de madame Argante.

La scene se passe à la campagne, chez madame Argante.



LA MERE CONFIDENTE.

Vous, madame, la mere d'Angélique?

Acte III, scene XI. Tome XIX.

LA MERE CONFIDENTE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

Quoi! vous venez sans Angélique, Lisette?

LISETTE.

Elle arrivera bientôt: elle est avec sa mere; je lui ai dit que j'allois toujours devant, et je ne me suis hâtée que pour avoir avec vous un moment d'entretien sans qu'elle le sache.

DORANTE.

Que me veux-tu, Lisette?

LISETTE.

Ah çà ! monsieur, nous ne vous connoissons, Angélique et moi, que par une aventure de promenade dans cette campagne.

DORANTE.

Il est vrai.

LISETTE.

Vous êtes tous deux aimables ; l'amour s'est mis de la partie, cela est naturel : mais voilà sept ou huit entrevues que nous avons avec vous à l'insu de tout le monde. La mere, à qui vous êtes inconnu, pourroit à la fin en apprendre quelque chose ; toute l'intrigue retomberoit sur moi : terminons. Angélique est riche ; vous êtes tous deux d'une égale condition, à ce que vous dites : engagez vos parens à la demander pour vous en mariage ; il n'y a pas même de tems à perdre.

DORANTE.

C'est ici où gît la difficulté.

LISETTE.

Vous auriez de la peine à trouver un meilleur parti, au moins.

DORANTE.

Eh ! il n'est que trop bon.

LISETTE.

Je ne vous entends pas.

DORANTE.

Ma famille vaut la sienne sans contredit ; mais je n'ai point de bien, Lisette.

LISETTE.

Comment ?

DORANTE.

Je dis les choses comme elles sont ; je n'ai qu'une très petite légitime.

LISETTE, *brusquement.*

Vous ? Tant pis ! je ne suis point contente de cela : qui est-ce qui le devineroit à votre air ? quand on n'a rien, faut-il être de si bonne mine ? Vous m'avez trompée, monsieur.

DORANTE.

Ce n'étoit pas mon dessein.

LISETTE.

Cela ne se fait pas, vous dis-je. Que diantre voulez-vous qu'on fasse de vous ? Vraiment Angélique vous épouseroit volontiers ; mais nous avons une mere qui ne sera pas tentée de votre légitime, et votre amour ne nous donneroit que du chagrin.

DORANTE.

Eh ! Lisette, laisse aller les choses, je t'en conjure ; il peut arriver tant d'accidens. Si je l'épouse, je te jure d'honneur que je te ferai ta fortune. Tu n'en peux espérer autant de personne, et je tiendrai parole.

LISETTE.

Ma fortune !

DORANTE.

Oui ; je te le promets. Ce n'est pas le bien d'Angélique qui me fait envie : si je ne l'avois pas rencontrée ici, j'allois, à mon retour à Paris, épouser une veuve très riche, et peut-être plus riche qu'elle ; tout le monde le sait : mais il n'y a plus moyen, j'aime Angélique ; et si jamais tes soins m'unissoient à elle, je me charge de ton établissement.

LISETTE, *rêvant un peu.*

Vous êtes séduisant. Voilà une façon d'aimer qui commence à m'intéresser ; je me persuade qu'Angélique seroit bien avec vous.

DORANTE.

Je n'aimerai jamais qu'elle.

LISETTE.

Vous lui ferez donc sa fortune aussi bien qu'à moi ? Mais, monsieur, vous n'avez rien, dites-vous : cela est dur. N'héritez-vous de personne ? tous vos parens sont-ils ruinés ?

DORANTE.

Je suis le neveu d'un homme qui a de très grands biens, qui m'aime beaucoup, et qui me traite comme un fils.

LISETTE.

Eh ! que ne parlez-vous donc ? d'où vient me

faire peur avec vos tristes récits, pendant que vous en avez de si consolans à faire? Un oncle riche, voilà qui est excellent; et il est vieux sans doute, car ces messieurs-là ont coutume de l'être.

DORANTE.

Oui; mais le mien ne suit pas la coutume, il est jeune.

LISETTE.

Jeune! de quelle jeunesse encore?

DORANTE.

Il n'a que trente-cinq ans.

LISETTE.

Miséricorde! trente-cinq ans! Cet homme-là n'est bon qu'à être le neveu d'un autre...

DORANTE.

Il est vrai.

LISETTE.

Mais du moins est-il un peu infirme?

DORANTE.

Point du tout, il se porte à merveille; il est, grace au ciel, de la meilleure santé du monde: car il m'est cher.

LISETTE.

Trente-cinq ans, et de la santé avec un degré de parenté comme celui-là! Le joli parent! Et quelle est l'humeur de ce galant homme?

DORANTE.

Il est froid, sérieux, et philosophe.

LISETTE.

Encore passe, voilà une humeur qui peut nous dédommager de la vieillesse et des infirmités qu'il n'a pas : il n'a qu'à nous assurer son bien.

DORANTE.

Il ne faut pas s'y attendre ; on parle de quelque mariage en campagne pour lui.

LISETTE.

Pour ce philosophe ! il veut donc avoir des héritiers en propre personne ?

DORANTE.

Le bruit en court.

LISETTE.

Oh ! monsieur, vous m'impatientez avec votre situation ; en vérité, vous êtes insupportable ; tout est désolant avec vous, de quelque côté qu'on se tourne.

DORANTE.

Te voilà donc dégoûtée de me servir ?

LISETTE, *vivement.*

Non : vous avez un malheur qui me pique et que je veux vaincre. Mais retirez-vous, voici Angélique qui arrive : je ne lui ai pas dit que vous viendriez ici, quoiqu'elle s'attende bien de vous y voir. Vous paroîtrez dans un instant, et ferez comme si vous arriviez. Donnez-moi le tems de

m'instruire de tout; j'ai à lui rendre compte de votre personne; elle m'a chargée de savoir un peu de vos nouvelles. Laissez-moi faire.

(*Dorante sort.*)

SCENE II.

ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Je désespérois que vous vinssiez, madame.

ANGÉLIQUE.

C'est qu'il est arrivé du monde à qui j'ai tenu compagnie. Eh bien! Lisette, as-tu quelque chose à me dire de Dorante? as-tu parlé de lui à la concierge du château où il est?

LISETTE.

Oui, je suis parfaitement informée. Dorante est un homme charmant, un homme aimé, estimé de tout le monde; en un mot le plus honnête homme qu'on puisse connoître.

ANGÉLIQUE.

Hélas! Lisette, je n'en doutois pas; cela ne m'apprend rien, je l'avois deviné.

LISETTE.

Oui, il n'y a qu'à le voir pour avoir bonne opinion de lui. Il faut pourtant le quitter, car il ne vous convient pas.

ANGÉLIQUE.

Le quitter! quoi! après cet éloge?

LISETTE.

Oui, madame; il n'est pas votre fait.

ANGÉLIQUE.

Ou vous plaisantez, ou la tête vous tourne.

LISETTE.

Ni l'un ni l'autre: il a un défaut terrible.

ANGÉLIQUE.

Tu m'effraies.

LISETTE.

Il est sans bien.

ANGÉLIQUE.

Ah! je respire. N'est-ce que cela? Explique-toi donc mieux, Lisette: ce n'est point un défaut, c'est un malheur; je le regarde comme une bagatelle, moi.

LISETTE.

Vous parlez juste: mais nous avons une mere; allez la consulter sur cette bagatelle-là pour voir un peu ce qu'elle vous répondra; demandez-lui si elle sera d'avis de vous donner à Dorante.

ANGÉLIQUE.

Et quel est le tien là-dessus, Lisette?

LISETTE.

Oh! le mien, c'est une autre affaire. Sans vanité, je penserois un peu plus noblement que

cela ; ce seroit une fort belle action que d'épouser Dorante.

ANGÉLIQUE.

Va, va, ne ménage point mon cœur ; il n'est pas au-dessous du tien ; conseille-moi hardiment une belle action.

LISETTE.

Non pas, s'il vous plaît : Dorante est un cadet, et l'usage veut qu'on le laisse là.

ANGÉLIQUE.

Je l'enrichirois donc ? Quel plaisir !

LISETTE.

Oh ! vous en direz tant que vous me tenterez.

ANGÉLIQUE.

Plus il me devroit et plus il me seroit cher.

LISETTE.

Vous êtes tous deux les plus aimables enfans du monde ; car il refuse aussi, à cause de vous, une veuve très riche, à ce qu'on dit.

ANGÉLIQUE.

Lui ? eh bien ! il a eu la modestie de s'en taire : c'est toujours de nouvelles qualités que je lui découvre.

LISETTE.

Allons, madame, il faut que vous épousiez cet homme-là ; le ciel vous destine l'un à l'autre, cela est visible. Rappelez votre aventure : nous nous

promenons toutes deux dans les allées de ce bois; il y a mille autres endroits pour se promener: point du tout; cet homme qui nous est inconnu ne vient qu'à celui-ci, parcequ'il faut qu'il nous rencontre. Qu'y faisiez-vous? vous lisiez. Qu'y faisoit-il? il lisoit. Y a-t-il rien de plus marqué?

ANGÉLIQUE.

Effectivement.

LISETTE.

Il vous salue, nous le saluons; le lendemain même promenade, mêmes allées, même rencontre, même inclination des deux côtés, et plus de livres de part et d'autre; cela est admirable!

ANGÉLIQUE.

Ajoute que j'ai voulu m'empêcher de l'aimer, et que je n'ai pu en venir à bout.

LISETTE.

Je vous en défierois.

ANGÉLIQUE.

Il n'y a plus que ma mere qui m'inquiete; cette mere qui m'idolâtre, qui ne m'a jamais fait sentir que son amour, qui ne veut jamais que ce que je veux.

LISETTE.

Bon! c'est que vous ne voulez jamais que ce qui lui plaît.

ANGÉLIQUE.

Mais si elle fait si bien que ce qui lui plaît me plaise aussi, n'est-ce pas comme si je faisois mes volontés?

LISETTE.

Est-ce que vous tremblez déja?

ANGÉLIQUE.

Non, tu m'encourages; mais c'est ce misérable bien que j'ai et qui me nuira. Ah! que je suis fâchée d'être si riche!

LISETTE.

Ah! le plaisant chagrin! Eh! ne l'êtes-vous pas pour vous deux?

ANGÉLIQUE.

Il est vrai. Ne le verrons-nous pas aujourd'hui? Quand reviendra-t-il?

LISETTE, *regarde sa montre.*

Attendez, je vais vous le dire.

ANGÉLIQUE.

Comment! est-ce que tu lui as donné rendez-vous?

LISETTE.

Oui: il va venir, il ne tardera pas deux minutes; il est exact.

ANGÉLIQUE.

Vous n'y songez pas, Lisette; il croira que c'est moi qui le lui ai fait donner.

LISETTE.

Non, non ; c'est toujours avec moi qu'*il* les prend, et c'est vous qui les tenez sans le savoir.

ANGÉLIQUE.

Il a fort bien fait de ne m'en rien dire, car je n'en aurois pas tenu un seul ; et comme vous m'avertissez de celui-ci, je ne sais pas trop si je puis rester avec bienséance : j'ai presque envie de m'en aller.

LISETTE.

Je crois que vous avez raison : allons, partons, madame.

ANGÉLIQUE.

Une autre fois, quand vous lui direz de venir, du moins ne m'avertissez pas ; voilà tout ce que je vous demande.

LISETTE.

Ne nous fâchons pas ; le voici.

SCENE III.

DORANTE, ANGÉLIQUE, LISETTE, LUBIN, *éloigné.*

ANGÉLIQUE.

Je ne vous attendois pas au moins, Dorante.

DORANTE.

Je ne sais que trop que c'est à Lisette que j'ai l'obligation de vous voir ici, madame.

LISETTE, *sans regarder*.

Je lui ai pourtant dit que vous viendriez.

ANGÉLIQUE.

Oui, elle vient de me l'apprendre tout-à-l'heure.

LISETTE.

Pas tant tout-à-l'heure.

ANGÉLIQUE.

Taisez-vous, Lisette.

DORANTE.

Me voyez-vous à regret, madame?

ANGÉLIQUE.

Non, Dorante; si j'étois fâchée de vous voir, je fuirois les lieux où je vous trouve et où je pourrois soupçonner de vous rencontrer.

LISETTE.

Oh! pour cela, monsieur, ne vous plaignez pas: il faut rendre justice à madame; il n'y a rien de si obligeant que les discours qu'elle vient de me tenir sur votre compte.

ANGÉLIQUE.

Mais, en vérité, Lisette!

DORANTE.

Eh, madame! ne m'enviez pas la joie qu'elle me donne.

LISETTE.

Où est l'inconvénient de répéter des choses qui ne sont que louables? Pourquoi ne sauroit-il pas que vous êtes charmée que tout le monde l'aime et l'estime? Y a-t-il du mal à lui dire le plaisir que vous vous proposez à le venger de la fortune, à lui apprendre que la sienne vous le rend encore plus cher? Il n'y a point à rougir d'une pareille façon de penser; elle fait l'éloge de votre cœur.

DORANTE.

Quoi! charmante Angélique, mon bonheur iroit-il jusque-là? oserois-je ajouter foi à ce qu'elle me dit?

ANGÉLIQUE.

Je vous avoue qu'elle est bien étourdie.

DORANTE.

Je n'ai que mon cœur à vous offrir, il est vrai; mais du moins n'en fut-il jamais de plus pénétré ni de plus tendre. (*Lubin paroît dans l'éloignement.*)

LISETTE.

Doucement! ne parlez pas si haut; il me semble que je vois le neveu de notre fermier qui nous observe. Ce grand benêt-là que fait-il ici?

ANGÉLIQUE.

C'est lui-même. Ah! que je suis inquiete! il dira tout à ma mere. Adieu, Dorante: nous nous

reverrons; je me sauve, retirez-vous aussi. (*elle sort, et Dorante veut s'en aller.*)

LISETTE, *arrêtant Dorante.*

Non, monsieur, arrêtez; il me vient une idée: il faut tâcher de le mettre dans nos intérêts; il ne me hait pas.

DORANTE.

Puisqu'il nous a vus, c'est le meilleur parti.

SCENE IV.

DORANTE, LISETTE, LUBIN.

LISETTE.

Laissez-moi faire... Ah! te voilà, Lubin? à quoi t'amuses-tu là?

LUBIN.

Moi? D'abord je faisois une promenade, à présent je regarde.

LISETTE.

Et que regardes-tu?

LUBIN.

Des oisiaux, deux qui restont, et un qui viant de prendre sa volée, et qui est le plus joli de tous. (*regardant Dorante.*) En v'là un qui est bian joli itou; et, jarnigué! ils profiteront bian avec vous, car vous les sifflez comme un charme, mademoiselle Lisette.

LISETTE.

C'est-à-dire que tu nous as vues, Angélique et moi, parler à monsieur?

LUBIN.

Oh! oui, j'ons tout vu à mon aise; j'ons mêmement entendu leur petit ramage.

LISETTE.

C'est le hasard qui nous a fait rencontrer monsieur, et voilà la premiere fois que nous le voyons.

LUBIN.

Morgué! qu'alle a bonne meine cette premiere fois-là! alle ressemble à la vingtieme.

DORANTE.

On ne sauroit se dispenser de saluer une dame quand on la rencontre, je pense.

LUBIN, *riant.*

Ah! ah! ah! Vous tirez donc voute révérence en paroles! vous convarsez depuis un quart-d'heure; appelez-vous ça un coup de chapiau?

LISETTE.

Venons au fait. Serois-tu d'humeur d'entrer dans nos intérêts?

LUBIN.

Peut-être que oui, peut-être que non: ce sera suivant les magnieres du monde; il n'y a que ça qui regle; car j'aime les magnieres, moi.

LISETTE.

Eh bien, Lubin, je te prie instamment de nous servir.

DORANTE, *lui donne de l'argent.*

Et moi je te paie pour cela.

LUBIN.

Je vous baille donc la parfarence : redites voute chance, alle sera pus bonne ce coup-ci que l'autre. D'abord c'est une rencontre, n'est-ce pas ? Ça se pratique ; il n'y a pas de malhonnêteté à rencontrer les parsonnes.

LISETTE.

Et puis on se salue.

LUBIN.

Et pis queuque bredouille au bout de la révérence : c'est itou ma coutume, toujours je bredouille en saluant ; et quand ça se passe avec des femmes, faut bian qu'alles répondent deux paroles pour une ; les hommes parlent, les femmes babillent. Allez voute chemin ; v'là qui est fort bon, fort raisonnable et fort civil. Oh ! çà ! la rencontre, la salutation, la demande, la réponse, tout çà est payé : il n'y a pus qu'à nous accommoder pour le courant.

DORANTE.

Voilà pour le courant.

LUBIN.

Courez donc tant que vous pourrez: ce que vous attraperez c'est pour vous; je n'y prétends rin, pourvu que j'attrape itou. Sarviteur: il n'y a morgué parsonne de si agriable à rencontrer que vous.

LISETTE.

Tu seras donc de nos amis à présent?

LUBIN.

Tatigué! oui; ne m'épargnez pas, toute mon amiquié est à voute sarvice au même prix.

LISETTE.

Puisque nous pouvons compter sur toi, veux-tu bien actuellement faire le guet pour nous avertir en cas que quelqu'un vienne, et sur-tout madame.

LUBIN.

Que vos parsonnes se tiennent en paix; je vous garantis des passans une lieue à la ronde. (*il sort.*)

SCENE V.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE.

Puisque nous voici seuls un moment, parlons encore de votre amour, monsieur. Vous m'avez fait de grandes promesses en cas que les choses

réussissent ; mais comment réussiront-elles ? Angélique est une héritiere, et je sais les intentions de la mere : quelque tendresse qu'elle ait pour sa fille qui vous aime, ce ne sera pas à vous à qui elle la donnera, de quoi vous devez être bien convaincu : or, cela supposé, que vous passe-t-il dans l'esprit là-dessus ?

DORANTE.

Rien encore, Lisette. Je n'ai jusqu'ici songé qu'au plaisir d'aimer Angélique.

LISETTE.

Mais ne pourriez-vous pas en même tems songer à faire durer ce plaisir ?

DORANTE.

C'est bien mon dessein ; mais comment s'y prendre ?

LISETTE.

Je vous le demande.

DORANTE.

J'y rêverai, Lisette.

LISETTE.

Ah ! vous y rêverez ! Il n'y a qu'un petit inconvénient à craindre, c'est qu'on ne marie votre maîtresse pendant que vous rêverez à la conserver.

DORANTE.

Que me dis-tu, Lisette ? j'en mourrois de douleur.

LISETTE.

Je vous tiens donc pour mort.

DORANTE, *vivement.*

Est-ce qu'on la veut marier?

LISETTE.

La partie est toute liée avec la mere; il y a déja un époux d'arrêté; je le sais de bonne part.

DORANTE.

Eh! Lisette, tu me désesperes: il faut absolument éviter ce malheur-là.

LISETTE.

Ah! ce ne sera pas en disant *j'aime*, et toujours *j'aime*. N'imaginez-vous rien?

DORANTE.

Tu m'accables.

SCENE VI.

DORANTE, LUBIN, LISETTE.

LUBIN, *accourant.*

Gagnez pays, mes bons amis; sauvez-vous, v'là l'ennemi qui s'avance.

LISETTE.

Quel ennemi?

LUBIN.

Morgué! le plus méchant, c'est la mere d'Angélique.

LISETTE, *à Dorante.*

Eh! vîte, cachez-vous dans le bois; je me retire. (*elle sort.*)

LUBIN.

Et je ferai semblant d'être sans malice.

SCENE VII.

MADAME ARGANTE, LUBIN.

MADAME ARGANTE.

Ah! c'est toi, Lubin; tu es tout seul? Il me sembloit avoir entendu du monde.

LUBIN.

Non, noute maîtresse, ce n'est que moi qui me parle et qui me répars à celle fin de me tenir compagnie; ça amuse.

MADAME ARGANTE.

Ne me trompes-tu point?

LUBIN.

Pargué! je serois donc un frippon?

MADAME ARGANTE.

Je te crois, et je suis bien aise de te trouver; car je te cherchois. J'ai une commission à te donner, que je ne veux confier à aucun de mes gens: c'est d'observer Angélique dans ses promenades, et de me rendre compte de ce qui s'y passe. Je remarque depuis quelque tems qu'elle sort sou-

vent à la même heure avec Lisette, et j'en voudrois savoir la raison.

LUBIN.

Ça est fort raisonnable. Vous me baillez donc une charge d'espion?

MADAME ARGANTE.

A-peu-près.

LUBIN.

Je savons bien ce que c'est; j'ons la *pareille*.

MADAME ARGANTE.

Toi?

LUBIN.

Oui; ça est fort lucratif: mais c'est qu'ous venez un peu tard, noute maîtresse; car je sis retenu pour vous espionner vous-même.

MADAME ARGANTE, *à part.*

Qu'entends-je? (*haut.*) Moi, Lubin?

LUBIN.

Vrament oui. Quand mademoiselle Angélique parle en cachette à son amoureux, c'est *moi qui* regarde si vous ne venez pas.

MADAME ARGANTE.

Ceci est sérieux. Mais vous êtes bien hardi, Lubin, de vous charger d'une pareille commission.

LUBIN.

Pardi! y a-t-il du mal à dire à cette jeunesse, V'là madame qui viant, la v'là qui ne viant pas?

Ça empêche-t-il que vous ne veniez, ou non? Je n'y entends pas de finesse.

MADAME ARGANTE.

Je te pardonne, puisque tu n'as pas cru mal faire, à condition que tu m'instruiras de tout ce que tu verras et de tout ce que tu entendras.

LUBIN.

Faura donc que j'acoute et que je regarde? Ce sera moiquié pus de besogne avec vous qu'avec eux.

MADAME ARGANTE.

Je consens même que tu les avertisses quand j'arriverai, pourvu que tu me rapportes tout fidèlement; et il ne te sera pas difficile de le faire puisque tu ne t'éloignes pas beaucoup d'eux.

LUBIN.

Eh! sans doute, je serai tout porté pour les nouvelles: ça me sera commode; aussitôt pris, aussitôt rendu.

MADAME ARGANTE.

Je te défends sur-tout de les informer de l'emploi que je te donne, comme tu m'as informée de celui qu'ils t'ont donné; garde-moi le secret.

LUBIN.

Drès qu'ous voulez qu'on le garde, on le gardera; s'ils me l'aviont recommandé, j'aurions fait de même: ils n'aviont qu'à dire.

MADAME ARGANTE.

N'y manque pas à mon égard; et puisqu'ils ne se soucient point que tu gardes le leur, acheve de m'instruire; tu n'y perdras pas.

LUBIN.

Premièrement, au lieu de pardre avec eux, j'y gagne.

MADAME ARGANTE.

C'est-à-dire qu'ils te paient?

LUBIN.

Tout juste.

MADAME ARGANTE.

Je te promets de faire comme eux quand je serai rentrée chez moi.

LUBIN.

Ce que j'en dis n'est pas pour porter exemple; mais ce qu'ous ferez sera toujours bian fait.

MADAME ARGANTE.

Ma fille a donc un amant? Quel est-il?

LUBIN.

Un biau jeune homme fait comme une marveille, qui est libéral, qui a un air, une présentation, une philosomie! Dame! c'est ma meine à moi, ce sera la voute itou: il n'y a pas de garçon pus gracieux à contempler, et qui fait l'amour avec des paroles si douces. C'est un plaisir que de l'entendre débiter sa petite marchandise! il ne dit pas un mot qu'il n'adore.

MADAME ARGANTE.

Et ma fille, que lui répond-elle?

LUBIN.

Voute fille? mais je pense que biantôt ils s'adoreront tous deux.

MADAME ARGANTE.

N'as-tu rien retenu de leurs discours?

LUBIN.

Non, qu'une petite miette. Je n'ai pas de moyen, ce li fait-il. Et moi j'en ai trop, ce li fait-elle. Mais, li dit-il, j'ai le cœur si tendre! Mais, li dit-elle, qu'est-ce que ma mere s'en souciera? Et pis là-dessus ils se lamentont sur le plus, sur le moins, sur la pauvreté de l'un, sur la richesse de l'autre: ça fait des regrets bian touchans!

MADAME ARGANTE.

Quel est ce jeune homme?

LUBIN.

Attendez, il m'est avis que c'est Dorante; et comme c'est un voisin, on peut l'appeler le voisin Dorante.

MADAME ARGANTE.

Dorante! ce nom-là ne m'est pas inconnu. Comment se sont-ils vus?

LUBIN.

Ils se sont vus en se rencontrant: mais ils ne se rencontront pus, ils se treuvent.

MADAME ARGANTE.

Et Lisette est-elle de cette partie?

LUBIN.

Morgué! oui; alle est leur capitaine; alle a le gouvarnement des rencontres: c'est un trésor pour des amoureux que s'te fille-là.

MADAME ARGANTE.

Voici, ce me semble, ma fille qui feint de se promener et qui vient à nous. Retire-toi, *Lubin*: continue d'observer et de m'instruire avec fidélité; je te récompenserai.

LUBIN.

Oh! que oui, madame; ce sera au logis, il n'y a pas loin. (*il sort.*)

SCENE VIII.

MADAME ARGANTE, ANGELIQUE.

MADAME ARGANTE.

Je vous demandois à Lubin, ma fille.

ANGÉLIQUE.

Avez-vous à me parler, madame?

MADAME ARGANTE.

Oui: vous connoissez Ergaste, Angélique; vous l'avez vu souvent à Paris: il vous demande en mariage.

ANGÉLIQUE.

Lui, ma mere? Ergaste, cet homme si sombre, si sérieux? Il n'est pas fait pour être un mari, ce me semble.

MADAME ARGANTE.

Il n'y a rien à redire à sa figure.

ANGÉLIQUE.

Pour sa figure, je la lui passe, c'est à quoi je ne regarde guere.

MADAME ARGANTE.

Il est froid.

ANGÉLIQUE.

Dites glacé, taciturne, mélancolique, rêveur et triste.

MADAME ARGANTE.

Vous le verrez bientôt, il doit venir ici; et s'il ne vous accommode pas, vous ne l'épouserez pas malgré vous, ma chere enfant. Vous savez bien comme nous vivons ensemble.

ANGÉLIQUE.

Ah! ma mere, je ne crains point de violence de votre part; ce n'est pas là ce qui m'inquiete.

MADAME ARGANTE.

Es-tu bien persuadée que je t'aime?

ANGÉLIQUE.

Il n'y a point de jour qui ne m'en donne des preuves.

MADAME ARGANTE.

Et toi, ma fille, m'aimes-tu autant?

ANGÉLIQUE.

Je me flatte que vous n'en doutez pas; assurément.

MADAME ARGANTE.

Non; mais pour m'en rendre encore plus sûre, il faut que tu m'accordes une grace.

ANGÉLIQUE.

Une grace, ma mere! Voilà un mot qui ne me convient point: ordonnez, et je vous obéirai.

MADAME ARGANTE.

Oh! si tu le prends sur ce ton-là, tu ne m'aimes pas tant que je croyois. Je n'ai point d'ordre à vous donner, ma fille: je suis votre amie, et vous êtes la mienne; et si vous me traitez autrement, je n'ai plus rien à vous dire.

ANGÉLIQUE.

Allons, ma mere, je me rends; vous me charmez, j'en pleure de tendresse. Voyons, quelle est cette grace que vous me demandez? Je vous l'accorde d'avance.

MADAME ARGANTE.

Viens donc que je t'embrasse. Te voici dans un âge raisonnable, mais où tu auras besoin de mes conseils et de mon expérience. Te rappelles-tu l'entretien que nous eûmes l'autre jour, et cette

douceur que nous nous figurions toutes deux à vivre ensemble dans la plus intime confiance, sans avoir de secrets l'une pour l'autre ; t'en souviens-tu? Nous fûmes interrompues; et comme cette idée-là te réjouit beaucoup, exécutons-la: parle-moi à cœur ouvert, fais-moi ta confidente.

ANGÉLIQUE.

Vous! la confidente de votre fille?

MADAME ARGANTE.

Oh! votre fille! Eh! qui te parle d'elle? Ce n'est point ta mere qui veut être ta confidente; c'est ton amie, encore une fois.

ANGÉLIQUE, *riant.*

D'accord: mais mon amie redira tout à ma mere; l'une est inséparable de l'autre.

MADAME ARGANTE.

Eh bien! je les sépare, moi; je t'en fais serment. Oui, mets-toi dans l'esprit que ce que tu me confieras sur ce pied-là c'est comme si ta mere ne l'entendoit pas. Eh! mais, cela se doit; il y auroit même de la mauvaise foi à faire autrement.

ANGÉLIQUE.

Il est difficile d'espérer ce que vous dites là.

MADAME ARGANTE.

Ah! que tu m'affliges! Je ne mérite pas ta résistance.

ANGÉLIQUE.

Eh bien ! soit : vous l'exigez de trop bonne grace ; j'y consens, je vous dirai tout.

MADAME ARGANTE.

Si tu veux, ne m'appelle pas ta mere ; donne-moi un autre nom.

ANGÉLIQUE.

Oh ! ce n'est pas la peine, ce nom-là m'est cher. Quand je le changerois il n'en seroit ni *plus ni moins* ; ce ne seroit qu'une finesse inutile : laissez-le moi, il ne m'effraie plus.

MADAME ARGANTE.

Comme tu voudras, ma chere Angélique. Ah çà ! je suis donc ta confidente. N'as-tu rien à me confier dès à présent ?

ANGÉLIQUE.

Non, que je sache ; mais ce sera pour l'avenir.

MADAME ARGANTE.

Comment va ton cœur ? personne ne l'a-t-il attaqué jusqu'ici ?

ANGÉLIQUE.

Pas encore.

MADAME ARGANTE.

Hum ! tu ne te fies pas à moi : j'ai peur que ce ne soit encore à ta mere que tu réponds.

ANGÉLIQUE.

C'est que vous commencez par une furieuse question.

MADAME ARGANTE.

La question convient à ton âge.

ANGÉLIQUE.

Ah!

MADAME ARGANTE.

Tu soupires?

ANGÉLIQUE.

Il est vrai.

MADAME ARGANTE.

Que t'est-il arrivé? Je t'offre de la consolation et des conseils. Parle.

ANGÉLIQUE.

Vous ne me le pardonnerez pas.

MADAME ARGANTE.

Tu rêves encore, avec tes pardons; tu me prends pour ta mere.

ANGÉLIQUE.

Il est assez permis de s'y tromper; mais c'est du moins pour la plus digne de l'être, pour la plus tendre et la plus chérie de sa fille qu'il y ait au monde.

MADAME ARGANTE.

Ces sentimens-là sont dignes de toi, et je les lui dirai; mais il ne s'agit pas d'elle, elle est absente: revenons. Qu'est-ce qui te chagrine?

ANGÉLIQUE.

Vous m'avez demandé si on avoit attaqué mon cœur? Que trop, puisque j'aime!

MADAME ARGANTE, *d'un air sérieux.*

Vous aimez?...

ANGÉLIQUE, *riant.*

Eh bien! ne voilà-t-il pas cette mere qui est absente? c'est pourtant elle qui me répond: mais rassurez-vous, car je badine.

MADAME ARGANTE.

Non, tu ne badines point, tu me dis la vérité; et il n'y a rien là qui surprenne. De mon côté je n'ai répondu sérieusement que parceque tu me parlois de même. Ainsi point d'inquiétude. Tu me confies donc que tu aimes.

ANGÉLIQUE.

Je suis presque tentée de m'en dédire.

MADAME ARGANTE.

Ah! ma chere Angélique, tu ne me rends pas tendresse pour tendresse.

ANGÉLIQUE.

Vous m'excuserez: c'est l'air que vous avez pris qui m'a alarmée; mais je n'ai plus peur. *Oui*, j'aime; c'est un penchant qui m'a surprise.

MADAME ARGANTE.

Tu n'es pas la premiere; cela peut arriver à tout le monde. Eh! quel homme est-ce? Est-il à Paris?

ANGÉLIQUE.

Non; je ne le connois que d'ici.

MADAME ARGANTE, *riant.*

D'ici, ma chere? Conte-moi donc cette histoire-là; je la trouve plus plaisante que sérieuse: ce ne peut être qu'une aventure de campagne, une rencontre.

ANGÉLIQUE.

Justement.

MADAME ARGANTE.

Quelque jeune homme galant qui t'a salué, et qui a su adroitement engager une conversation?

ANGÉLIQUE.

C'est cela même.

MADAME ARGANTE.

Sa hardiesse m'étonne; car tu es d'une figure qui devoit lui en imposer. Ne trouves-tu pas qu'il a un peu manqué de respect?

ANGÉLIQUE.

Non; le hasard a tout fait: et c'est Lisette qui en est cause, quoique fort innocemment; elle tenoit un livre, elle le laissa tomber; il le ramassa, et on se parla; cela est tout naturel.

MADAME ARGANTE, *riant.*

Va, ma chere enfant, tu es folle de t'imaginer que tu aimes cet homme-là. C'est Lisette qui te le fait accroire. Tu es si fort au-dessus de pareille chose; tu en riras toi-même au premier jour.

ANGÉLIQUE.

Non, je n'en crois rien; je ne m'y attends pas, en vérité.

MADAME ARGANTE.

Bagatelle, te dis-je. C'est qu'il y a là-dedans un air de roman qui te gagne.

ANGÉLIQUE.

Moi, je n'en lis jamais; et puis notre aventure est toute des plus simples.

MADAME ARGANTE.

Tu verras, te dis-je; tu es raisonnable, et c'est assez : mais l'as-tu vu souvent?

ANGÉLIQUE.

Dix ou douze fois.

MADAME ARGANTE.

Le verras-tu encore?

ANGÉLIQUE.

Franchement, j'aurois bien de la peine à m'en empêcher.

MADAME ARGANTE.

Je t'offre, si tu le veux, de reprendre ma qualité de mere pour te le défendre.

ANGÉLIQUE.

Non vraiment; ne reprenez rien, je vous prie: ceci doit être un secret pour vous en cette qualité-là, et je compte que vous ne savez rien; au moins vous me l'avez promis.

MADAME ARGANTE.

Oh ! je te tiendrai parole ; mais puisque cela est si sérieux, peu s'en faut que je ne verse des larmes sur le danger où je te vois de perdre l'estime qu'on a pour toi dans le monde.

ANGÉLIQUE.

Comment donc l'estime qu'on a pour moi ! Vous me faites trembler. Est-ce que vous me croyez capable de manquer de sagesse ?

MADAME ARGANTE.

Hélas ! ma fille, vois ce que tu as fait : te serois-tu crue capable de tromper ta mere, de voir à son insu un jeune étourdi, de courir les risques de son indiscrétion et de sa vanité, de t'exposer à tout ce qu'il voudra dire, et de te livrer à l'indécence de tant d'entrevues secretes, ménagées par une misérable suivante sans cœur, qui ne s'embarrasse guere des conséquences pourvu qu'elle y trouve son intérêt, comme elle l'y trouve sans doute. Qui t'auroit dit, il y a un mois, que tu t'égarerois jusque-là, l'aurois-tu cru ?

ANGÉLIQUE, *triste.*

Je pourrois bien avoir tort ; voilà des réflexions que je n'ai jamais faites.

MADAME ARGANTE.

Eh ! ma chere enfant, qui est-ce qui te les

feroit faire? Ce n'est pas un domestique payé pour te trahir, non plus qu'un amant qui met tout son bonheur à te séduire. Tu ne consultes que tes ennemis; ton cœur même est de leur parti. Tu n'as pour tout secours que ta vertu, qui ne doit pas être contente, et qu'une véritable amie comme moi, dont tu te défies: que ne risques-tu pas?

ANGÉLIQUE.

Ah! ma chere mere, ma chere amie, vous avez raison; vous m'ouvrez les yeux, vous me couvrez de confusion. Lisette m'a trahie, et je romps avec le jeune homme. Que je vous suis obligée de vos conseils!

LUBIN, *à madame Argante.*

Madame, il viant d'arriver un homme qui demande à vous parler.

MADAME ARGANTE.

En qualité de simple confidente je te laisse libre. Je te conseille pourtant de me suivre, car le jeune homme est peut-être ici.

ANGÉLIQUE.

Permettez-moi de rêver un instant, et ne vous embarrassez point; et s'il y est, et qu'il ose paroître, je le congédierai, je vous assure.

MADAME ARGANTE.

Soit; mais songe à ce que je t'ai dit. (*elle sort.*)

SCENE IX.

ANGELIQUE, *un moment seule;* LUBIN *survient.*

ANGÉLIQUE.

Voilà qui est fait, je ne le verrai plus. (*Lubin, sans s'arrêter, lui remet une lettre dans la main.*)

ANGÉLIQUE.

Arrêtez. De qui est-elle?

LUBIN, *en sen allant, de loin.*

De ce cher poulet. C'est voute galant qui vous la mande.

ANGÉLIQUE, *la rejette loin.*

Je n'ai point de galant; reportez-la.

LUBIN.

Elle est faite pour rester.

ANGÉLIQUE.

Reprenez-la encore une fois, et retirez-vous.

LUBIN.

Eh! morgué! queu fantaisie! je vous dis qu'il faut qu'alle demeure à celle fin que vous la lisiais; ça m'est enjoint et à vous aussi. Il y a dedans un entretien pour tantôt à l'heure qui vous fera plaisir, et je sis enchargé d'apporter l'heure à Lisette, et non pas la lettre: ramassez-la, car je n'ose, de peur qu'an ne me voie; et pis vous me crierez la réponse tout bas.

ANGÉLIQUE.

Ramasse-la toi-même, et va-t'en, je te l'ordonne.

LUBIN.

Mais voyez ce rat qui li prend. Non, morgué! je ne la ramasserai pas; il ne sera pas dit que j'aie fait ma commission tout de travars.

ANGÉLIQUE, *s'en allant.*

Cet impertinent!

LUBIN, *la regarde s'en aller.*

Faut qu'alle ait de l'avarsion pour l'écriture.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, LUBIN.

LUBIN, *entrant le premier.*

PARSONNE ne viant. (*à Dorante.*) Eh! palsanguié! arrivez donc: il y a plus d'une heure que je suis à l'affût de vous.

DORANTE.

Eh bien! qu'as-tu à me dire?

LUBIN.

Que vous ne bougiais d'ici. Lisette m'a dit de vous le commander.

DORANTE.

T'a-t-elle dit l'heure qu'Angélique a prise pour notre rendez-vous?

LUBIN.

Non; alle vous contera ça.

DORANTE.

Est-ce là tout?

LUBIN.

C'est tout par rapport à vous; mais il y a un restant par rapport à moi.

DORANTE.

De quoi est-il question?

LUBIN.

C'est que je me repens...

DORANTE.

Qu'appelles-tu te repentir?

LUBIN.

J'entends qu'il y a des scrupules qui me tourmentont sur vos rendez-vous que je protege; j'ons queuquefois la tentation de vous torner casaque sur tout ceci, et d'aller nous accuser tretous.

DORANTE.

Tu rêves. Où est le mal de ces rendez-vous? Que crains-tu? ne suis-je pas honnête homme?

LUBIN.

Morgué! moi itou; et tellement honnête qu'il n'y aura pas moyen d'être un frippon, si an ne me soutient le cœur, par rapport à ce que j'ons toujours maille à partie avec ma conscience; il y a toujours queuque chose qui cloche dans mon courage; à chaque pas que je fais, j'ai le défaut de m'arrêter, à moins qu'an ne me pousse; et c'est à vous à pousser.

DORANTE, *tirant une bague qu'il lui donne.*

Eh! morbleu! prends encore cela, et continue.

LUBIN.

Ça me ravigote.

DORANTE.

Dis-moi, Angélique viendra-t-elle bientôt?

LUBIN.

Peut-être biantôt, peut-être bian tard, peut-être point du tout.

DORANTE.

Point du tout! Qu'est-ce que tu veux me dire? Comment a-t-elle reçu ma lettre?

LUBIN.

Ah! comment? Est-ce que vous me faites itou voute rapporteux auprès d'elle? Pargué! je serons donc l'espion à tout le monde?

DORANTE.

Toi? Eh! de qui l'es-tu encore?

LUBIN.

Eh! pardi! de la mere, qui m'a bian enchargé de n'en rian dire.

DORANTE.

Misérable! tu parles donc contre nous?

LUBIN.

Contre vous, monsieur? pas le mot ni pour

ni contre. Je fais ma main, et v'là tout. Faut pas mêmement que vous sachiez ça.

DORANTE.

Explique-toi donc; c'est-à-dire que ce que tu en fais n'est que pour obtenir quelque argent d'elle sans nous nuire?

LUBIN.

V'là c'en que c'est: je tire d'ici, je tire d'ilà; et j'attrape.

DORANTE.

Acheve. Que t'a dit Angélique quand tu lui as porté ma lettre?

LUBIN.

Parlez-li toujours; mais ne lui écrivez pas: voute griffonnage n'a pas fait forteune.

DORANTE.

Quoi! ma lettre l'a fâchée?

LUBIN.

Alle n'en a jamais voulu tâter; le papier la courrouce.

DORANTE.

Elle te l'a donc rendue?

LUBIN.

Alle me l'a rendue à tarre; car je l'ons ramassée; et Lisette la tiant.

DORANTE.

Je n'y comprends rien. D'où cela peut-il provenir?

LUBIN.

V'là Lisette, interrogez-la; je retorne à ma place pour vous garder. (*il sort.*)

SCENE II.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

Que viens-je d'apprendre, Lisette? Angélique a rebuté ma lettre!

LISETTE.

Oui: la voici, Lubin me l'a rendue; j'ignore quelle fantaisie lui a pris; mais il est vrai qu'elle est de fort mauvaise humeur. Je n'ai pu m'expliquer avec elle à cause du monde qu'il y avoit au logis; mais elle est triste, elle m'a battu froid, et je l'ai trouvée toute changée. Je viens pourtant de l'appercevoir là-bas, et j'arrive pour vous en avertir. Attendons-la; sa rêverie pourroit bien tout doucement la conduire ici.

DORANTE.

Non, Lisette: ma vue ne feroit que l'irriter peut-être; il faut respecter ses dégoûts pour moi, je ne les soutiendrois pas, et je me retire.

LISETTE.

Que les amans sont quelquefois risibles! Qu'ils

disent de fadeurs! Tenez, fuyez-la, monsieur, car elle arrive; fuyez-la pour la respecter.

SCENE III.

ANGELIQUE, DORANTE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Quoi! monsieur est ici? je ne m'attendois pas à l'y trouver.

DORANTE.

J'allois me retirer, madame; Lisette vous le dira: je n'avois garde de me montrer. Le mépris que vous avez fait de ma lettre m'apprend combien je vous suis odieux.

ANGÉLIQUE.

Odieux! ah! j'en suis quitte à moins; pour indifférent, passe, et très indifférent. Quant à votre lettre, je l'ai reçue comme elle le méritoit, et je ne croyois pas qu'on eût droit d'écrire aux gens qu'on a vus par hasard. J'ai trouvé cela fort singulier, sur-tout avec une personne de mon sexe. M'écrire, à moi, monsieur! D'où vous est venue cette idée? Je n'ai pas donné lieu à votre hardiesse, ce me semble. De quoi s'agit-il entre vous et moi?

DORANTE.

De rien pour vous, madame, mais de tout pour un malheureux que vous accablez.

ANGÉLIQUE.

Voilà des expressions aussi déplacées qu'inutiles; je vous avertis que je ne les écoute point.

DORANTE.

Eh! de grace, madame, n'ajoutez point la raillerie aux discours cruels que vous me tenez: méprisez ma douleur, mais ne vous en moquez pas. Je ne vous exagere point ce que je souffre.

ANGÉLIQUE.

Vous m'empêchez de parler à Lisette, monsieur: ne m'interrompez point.

LISETTE.

Peut-on, sans être trop curieuse, vous demander à qui vous en avez?

ANGÉLIQUE.

A vous; je ne suis venue ici que parceque je vous cherchois: voilà ce qui m'amene.

DORANTE.

Voulez-vous que je me retire, madame?

ANGÉLIQUE.

Comme vous voudrez, monsieur.

DORANTE.

Ciel!

ANGÉLIQUE.

Attendez pourtant; puisque vous êtes là, je serai bien aise que vous sachiez ce que j'ai à vous dire. Vous m'avez écrit, vous avez lié conversation avec moi: vous pourriez vous en vanter,

cela n'arrive que trop souvent; et je serai charmée que vous appreniez ce que j'en pense.

DORANTE.

Me vanter, moi, madame? De quel affreux caractere me faites-vous là? Je ne réponds rien pour ma défense, je n'en ai pas la force. Si ma lettre vous a déplu, je vous en demande pardon: n'en présumez rien contre mon respect; celui que j'ai pour vous m'est plus cher que la vie, et je vous le prouverai en me condamnant à ne vous plus revoir, puisque je vous déplais.

ANGÉLIQUE.

Je vous ai déja dit que je m'en tenois à l'indifférence. Revenons à Lisette.

LISETTE.

Voyons. Puisque c'est mon tour pour être grondée, je ne saurois me vanter de rien, moi; je ne vous ai écrit ni rencontrée: quel est mon crime?

ANGÉLIQUE.

Dites-moi : il n'a pas tenu à vous que je n'eusse des dispositions favorables pour monsieur; c'est par vos soins qu'il a eu avec moi toutes les entrevues où vous m'avez amenée sans me le dire; car c'est sans me le dire: en avez-vous senti les conséquences?

LISETTE.

Non, je n'ai pas eu cet esprit-là.

ANGÉLIQUE.

Si monsieur, comme je l'ai déja dit, et à l'exemple de presque tous les jeunes gens, étoit homme à faire trophée d'une aventure dont je suis tout-à-fait innocente, où en serois-je?

LISETTE, *à Dorante.*

Remerciez, monsieur.

DORANTE.

Je ne saurois parler.

ANGÉLIQUE.

Si de votre côté vous êtes de ces filles intéressées qui ne se soucient pas de faire tort à leurs maîtresses, pourvu qu'elles y trouvent leur avantage, que ne risquerois-je pas?

LISETTE.

Oh! je répondrai, moi; je n'ai pas perdu la parole: si monsieur est un homme d'honneur à qui vous faites injure; si je suis une fille généreuse qui ne gagne à tout cela que le joli compliment dont vous m'honorez, où en est avec moi votre reconnoissance? Hem!

ANGÉLIQUE.

D'où vient donc que vous avez si bien servi Dorante? Quel peut avoir été le motif d'un zele si vif? quels moyens a-t-il employés pour vous faire agir?

LISETTE.

Je crois vous entendre: vous gageriez, j'en

suis sûre, que j'ai été séduite par des présens? Gagez, madame, faites-moi cette galanterie-là; vous perdrez, et ce sera une maniere de donner tout-à-fait noble.

DORANTE.

Des présens! madame. Que pourrois-je lui donner qui fût digne de ce que je lui dois?

LISETTE.

Attendez, monsieur; disons pourtant la *vérité*. Dans vos transports vous m'avez promis d'être extrêmement reconnoissant, si jamais vous aviez le bonheur d'être à madame; il faut convenir de cela.

ANGÉLIQUE.

Eh! je serois la premiere à vous donner moi-même.

DORANTE.

Que je suis à plaindre d'avoir livré mon cœur à tant d'amour!

LISETTE.

J'entre dans votre douleur, monsieur; mais faites comme moi. Je n'avois que de bonnes intentions: j'aime ma maîtresse, tout injuste qu'elle est; je voulois unir son sort à celui d'un homme qui lui auroit rendu la vie heureuse et tranquille; mes motifs lui sont suspects, et j'y renonce. Imitez-moi, privez-vous de votre côté du plaisir de voir Angélique, sacrifiez votre

amour à ses inquiétudes ; vous êtes capable de cet effort-là.

ANGÉLIQUE.

Soit.

LISETTE, *bas, à Dorante.*

Retirez-vous pour un moment.

DORANTE.

Adieu, madame ; je vous quitte, puisque vous le voulez. Dans l'état où vous me jetez, la vie m'est à charge ; je pars pénétré d'une affliction mortelle, et je n'y résisterai point : jamais on n'eut tant d'amour, tant de respect que j'en ai pour vous ; jamais on n'osa espérer moins de retour. Ce n'est pas votre indifférence qui m'accable, elle me rend justice ; j'en aurois soupiré toute ma vie sans m'en plaindre ; et ce n'étoit point à moi, ce n'est peut-être à personne à prétendre à votre cœur : mais je pouvois espérer votre estime, je me croyois à l'abri du mépris, et ni ma passion ni mon caractere n'ont mérité les outrages que vous leur faites. (*il sort.*)

SCENE IV.

ANGÉLIQUE, LISETTE, *et peu après* LUBIN.

ANGÉLIQUE.

Il est parti ?

LISETTE.

Oui, madame.

ANGÉLIQUE, *un moment sans parler, et à part.*

J'ai été trop vîte : ma mere, avec toute son expérience, en a mal jugé ; Dorante est un honnête homme.

LISETTE, *à part.*

Elle rêve, elle est triste : cette querelle-ci ne nous fera point de tort.

LUBIN, *à Angélique.*

J'apperçois par là-bas un passant qui viant envars nous : voulez-vous qu'il vous regarde ?

ANGÉLIQUE.

Eh ! que m'importe ?

LISETTE.

Qu'il passe ; qu'est-ce que cela nous fait ?

LUBIN, *à part.*

Il y a du bruit dans le ménage : je m'en retorne donc. (*haut.*) Je vas me mettre pus près par rapport à ce que je m'ennuie d'être si loin : j'aime à voir le monde ; vous me sarvirez de récriation, n'est-ce pas ?

LISETTE.

Comme tu voudras ; reste à dix pas.

LUBIN.

Je les compterai en conscience. (*à part.*) Je sis pus fin qu'eux : j'allons faire ma forniture de nouvelles pour la bonne mere. (*il s'éloigne.*)

LISETTE.

Vous avez furieusement maltraité Dorante !

ANGÉLIQUE.

Oui ; vous avez raison, j'en suis fâchée : mais laissez-moi, car je suis outrée contre vous.

LISETTE.

Vous savez si je le mérite.

ANGÉLIQUE.

C'est vous qui êtes cause que je me suis accoutumée à le voir.

LISETTE.

Je n'avois pas dessein de vous rendre un mauvais service ; et cette aventure-ci n'est triste que pour lui. Avez-vous pris garde à l'état où il est? c'est un homme au désespoir.

ANGÉLIQUE.

Je n'y saurois que faire ; pourquoi s'en va-t-il?

LISETTE.

C'est aisé à dire à qui ne se soucie pas de lui : mais vous savez avec quelle tendresse il vous aime.

ANGÉLIQUE.

Et vous prétendez que je ne m'en soucie pas, moi? Que vous êtes méchante !

LISETTE.

Que voulez-vous que j'en croie? Je vous vois tranquille, et il versoit des larmes en s'en allant.

ANGÉLIQUE.

Lui?

LISETTE.

Eh ! sans doute.

ANGÉLIQUE.

Et malgré cela il part !

LISETTE.

Eh ! vous l'avez congédié. Quelle perte vous faites !

ANGÉLIQUE, *après avoir rêvé.*

Qu'il revienne donc, s'il y est encore ; qu'on lui parle, puisqu'il est si affligé.

LISETTE.

Il ne peut être qu'à l'écart dans ce bois ; il n'a pu aller loin accablé comme il l'étoit. Monsieur Dorante ! monsieur Dorante !

SCENE V.

DORANTE, ANGELIQUE, LISETTE, LUBIN.

DORANTE.

Est-ce Angélique qui m'appelle ?

LISETTE.

Oui : c'est moi qui parle ; mais c'est elle qui vous demande.

ANGÉLIQUE.

Voilà de ces foiblesses que je voudrois bien qu'on m'épargnât.

DORANTE.

A quoi dois-je m'attendre, Angélique ? Que

souhaitez-vous d'un homme dont vous ne pouvez plus supporter la vue?

ANGÉLIQUE.

Il y a grande apparence que vous vous trompez.

DORANTE.

Hélas ! vous ne m'estimez plus.

ANGÉLIQUE.

Plaignez-vous, je vous laisse dire; car je suis un peu dans mon tort.

DORANTE.

Angélique a pu douter de mon amour !

ANGÉLIQUE.

Elle en a douté pour en être plus sûre; cela est-il si désobligeant?

DORANTE.

Quoi ! j'aurois le bonheur de n'être point haï?

ANGÉLIQUE.

J'ai bien peur que ce ne soit tout le contraire.

DORANTE.

Vous me rendez la vie.

ANGÉLIQUE.

Où est cette lettre que j'ai refusé de recevoir? S'il ne tient qu'à la lire, on le veut bien.

DORANTE.

J'aime mieux vous entendre.

ANGÉLIQUE.

Vous n'y perdez pas.

DORANTE.

Ne vous défiez donc jamais d'un cœur qui vous adore.

ANGÉLIQUE.

Oui, Dorante, je vous le promets; voilà qui est fini. Excusez tous deux l'embarras où se trouve une fille de mon âge timide et vertueuse. Il y a tant de pieges dans la vie! j'ai si peu d'expérience! seroit-il difficile de me tromper si on vouloit? Je n'ai que ma sagesse et mon innocence pour toute ressource; et quand on n'a que cela on peut avoir peur; mais me voilà bien rassurée. Il ne me reste plus qu'un chagrin: que deviendra cet amour? je n'y vois que des sujets d'affliction. Savez-vous bien que ma mere me propose un époux que je verrai peut-être dans un quart-d'heure? Je ne vous disois pas tout ce qui m'agitoit: il m'étoit bien permis d'être fâcheuse, comme vous voyez.

DORANTE.

Angélique, vous êtes toute mon espérance.

LISETTE.

Mais si vous avouiez votre amour à cette mere qui vous aime tant, seroit-elle inexorable? Il n'y a qu'à supposer que vous avez connu monsieur à Paris, et qu'il y est.

ANGÉLIQUE.

Cela ne meneroit à rien, Lisette, à rien du tout; je sais bien ce que je dis.

DORANTE.

Vous consentirez donc d'être à un autre?

ANGÉLIQUE.

Vous me faites trembler.

DORANTE.

Je m'égare à la seule idée de vous perdre, et il n'est point d'extrémité pardonnable que je ne sois tenté de vous proposer.

ANGÉLIQUE.

D'extrémités pardonnables!

LISETTE.

J'entrevois ce qu'il veut dire.

ANGÉLIQUE.

Quoi! me jeter à ses genoux? c'est bien mon dessein. De lui résister? j'aurai bien de la peine, sur-tout avec une mere aussi tendre.

LISETTE.

Bon! tendre; si elle l'étoit tant, vous gêneroit-elle là-dessus? avec le bien que vous avez, vous n'avez besoin que d'un honnête homme, encore une fois.

ANGÉLIQUE.

Tu as raison: c'est une tendresse fort mal entendue, j'en conviens.

DORANTE.

Ah! belle Angélique, si vous aviez tout l'amour que j'ai, vous auriez bientôt pris votre parti : ne me demandez point ce que je pense, je me trouble, je ne sais où je suis.

ANGÉLIQUE, *à Lisette.*

Que de peines ! Tâche donc de lui remettre l'esprit : que veut-il dire ?

LISETTE.

Eh bien ! monsieur, parlez ; quelle est votre idée ?

DORANTE, *se jetant à ses genoux.*

Angélique, voulez-vous que je meure ?

ANGÉLIQUE.

Non, levez-vous, et parlez ; je vous l'ordonne.

DORANTE.

J'obéis : votre mere sera inflexible, et dans le cas où nous sommes...

ANGÉLIQUE.

Que faire ?

DORANTE.

Si j'avois des trésors à vous offrir, je vous le dirois plus hardiment.

ANGÉLIQUE.

Votre cœur en est un : achevez, je le veux.

DORANTE.

A notre place on se fait son sort à soi-même.

ANGÉLIQUE.

Eh ! comment ?

DORANTE.

On s'échappe.

LUBIN, *de loin.*

Au voleur !

ANGÉLIQUE.

Après ?

DORANTE.

Une mere s'emporte, à la fin elle consent; on se réconcilie avec elle, et on se trouve uni avec ce qu'on aime.

ANGÉLIQUE.

Mais, ou j'entends mal, ou cela ressemble à un enlèvement. En est-ce un, Dorante ?

DORANTE.

Je n'ai plus rien à dire.

ANGÉLIQUE, *le regardant.*

Je vous ai forcé de parler, et je n'ai que ce que je mérite.

LISETTE.

Pardonnez quelque chose au trouble où il est; le moyen est dur, et il est fâcheux qu'il n'y en ait point d'autre.

ANGÉLIQUE.

Est-ce là un moyen, est-ce un remede qu'une extravagance ? ah ! je ne vous reconnois pas à cela,

Dorante : je me passerai mieux de bonheur que de vertu. Me proposer d'être insensée, d'être méprisable ! je ne vous aime plus.

DORANTE.

Vous ne m'aimez plus ! ce mot m'accable, il m'arrache le cœur.

LISETTE.

En vérité, son état me touche.

DORANTE.

Adieu, belle Angélique : je ne survivrai pas à la menace que vous m'avez faite.

ANGÉLIQUE.

Mais, Dorante, êtes-vous raisonnable ?

LISETTE.

Ce qu'il vous propose est hardi ; mais ce n'est pas un crime.

ANGÉLIQUE.

Un enlèvement, Lisette !

DORANTE.

Ma chere Angélique, je vous perds. Concevez-vous ce que c'est que vous perdre ? et si vous m'aimez un peu, n'êtes-vous pas effrayée vous-même de l'idée de n'être jamais à moi ? Et parce-que vous êtes vertueuse, en avez-vous moins le droit d'éviter un malheur ? Nous aurions le secours d'une dame qui n'est heureusement qu'à un quart de lieue d'ici, chez qui je vous menerois.

LUBIN.

Haie, haie!

ANGÉLIQUE.

Non, Dorante, laissons là votre dame. Je parlerai à ma mere: elle est bonne, je la toucherai peut-être; je la toucherai, je l'espere. Ah!

LUBIN, *approchant.*

Eh! vîte, eh! vîte, qu'on s'éparpille; v'là ce grand monsieur que j'ons vu une fois à Paris cheux vous, et qui ne parle point. (*il s'écarte.*)

ANGÉLIQUE.

C'est peut-être celui à qui ma mere me destine. Fuyez, Dorante: nous nous reverrons tantôt; ne vous inquiétez point. (*Dorante sort.*)

SCENE VI.

ERGASTE, ANGELIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE, *appercevant Ergaste.*

C'est lui-même. Ah! quel homme!

LISETTE.

Il n'a pas l'air éveillé.

ERGASTE, *marchant lentement.*

Je suis votre serviteur, madame: je devance madame votre mere, qui est embarrassée; elle m'a dit que vous vous promeniez.

ANGÉLIQUE.

Vous le voyez, monsieur.

ERGASTE.

Et je me suis hâté de venir vous faire la révérence.

LISETTE, *à part.*

Appelle-t-il cela se hâter?

ERGASTE.

Ne suis-je pas importun?

ANGÉLIQUE.

Non, monsieur.

LISETTE, *à part.*

Ah! cela vous plaît à dire.

ERGASTE.

Vous êtes plus belle que jamais.

ANGÉLIQUE.

Je ne l'ai jamais été.

ERGASTE.

Vous êtes bien modeste.

LISETTE.

Il parle comme il marche.

ERGASTE.

Ce pays-ci est fort beau.

ANGÉLIQUE.

Il est passable.

LISETTE, *à part.*

Quand il dit un mot, il est si fatigué qu'il faut qu'il se repose.

ERGASTE.

Et solitaire.

ANGÉLIQUE.

On n'y voit pas grand monde.

LISETTE.

Quelque importun par-ci, par-là.

ERGASTE.

Il y en a partout. (*on est du tems sans parler.*)

LISETTE, *à part.*

Voilà la conversation tombée: ce ne sera pas moi qui la releverai.

ERGASTE.

Ah ! bon jour, Lisette.

LISETTE.

Bon soir, monsieur. Je vous dis bon soir, parceque je m'endors. Ne trouvez-vous pas qu'il fait un tems pesant ?

ERGASTE.

Oui, ce me semble.

LISETTE.

Vous vous en retournez sans doute ?

ERGASTE.

Rien que demain. Madame Argante m'a retenu.

ANGÉLIQUE.

Et monsieur se promene-t-il ?

ERGASTE.

Je vais d'abord à ce château voisin pour y

porter une lettre qu'on m'a prié de rendre en main propre, et je reviens ensuite.

ANGÉLIQUE.

Faites, monsieur, ne vous gênez pas.

ERGASTE.

Vous me le permettez donc?

ANGÉLIQUE.

Oui, monsieur.

LISETTE.

Ne vous pressez point; quand on a des commissions il faut y mettre tout le tems nécessaire. N'avez-vous que celle-là?

ERGASTE.

Non, c'est l'unique.

LISETTE.

Quoi! pas le moindre petit compliment à faire ailleurs?

ERGASTE.

Non.

ANGÉLIQUE.

Monsieur y soupera peut-être?

LISETTE.

Et à la campagne on couche où l'on soupe.

ERGASTE.

Point du tout; je reviens incessamment, madame. (*à part, s'en allant.*) Je ne sais que dire aux femmes, même à celles qui me plaisent.

(*il sort.*)

SCENE VII.

ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Ce garçon-là a de grands talens pour le silence : quelle abstinence de paroles! il ne parlera bientôt plus que par signes.

ANGÉLIQUE.

Il a dit que ma mere alloit venir, et je m'éloigne. Je ne saurois lui parler dans le désordre d'esprit où je suis : j'ai pourtant dessein de l'attendrir sur le chapitre de Dorante.

LISETTE.

Et moi je ne vous conseille pas de lui en parler; vous ne ferez que la révolter davantage, et elle se hâteroit de conclure.

ANGÉLIQUE.

Oh doucement! je me révolterois à mon tour.

LISETTE, *riant.*

Vous, contre cette mere qui dit qu'elle vous aime tant?

ANGÉLIQUE.

Eh bien! qu'elle aime donc mieux, car je ne suis point contente d'elle.

LISETTE.

Retirez-vous, je crois qu'elle vient.

SCENE VIII.

MADAME ARGANTE, LISETTE.

MADAME ARGANTE, *à part.*

Voici cette fourbe de suivante. (*haut.*) Un moment, où est ma fille ? J'ai cru la trouver ici avec monsieur Ergaste.

LISETTE.

Ils y étoient tous deux tout-à-l'heure, madame ; mais monsieur Ergaste est allé à cette maison d'ici près remettre une lettre à quelqu'un ; et mademoiselle est là-bas, je pense.

MADAME ARGANTE.

Allez lui dire que je serois bien aise de la voir.

LISETTE, *à part.*

Elle me parle bien sèchement. (*haut.*) J'y vais, madame. Mais vous me paroissez triste ; j'ai eu peur que vous ne fussiez fâchée contre moi.

MADAME ARGANTE.

Contre vous? Est-ce que vous le méritez, Lisette?

LISETTE.

Non, madame.

MADAME ARGANTE.

Il est vrai que j'ai l'air plus occupée qu'à l'ordinaire. Je veux marier ma fille à Ergaste, vous

le savez ; et je crains souvent qu'elle n'ait quelque chose dans le cœur : mais vous me le diriez, n'est-il pas vrai ?

LISETTE.

Eh ! mais, je le saurois.

MADAME ARGANTE.

Je n'en doute pas : allez, je connois votre fidélité, Lisette ; je ne m'y trompe pas, et je compte bien vous en récompenser comme il faut. Dites à ma fille que je l'attends.

LISETTE, *à part.*

Elle prend bien son tems pour me louer !

(*elle sort.*)

MADAME ARGANTE.

Toute fourbe qu'elle est je l'ai embarrassée.

SCENE IX.

LUBIN, MADAME ARGANTE.

MADAME ARGANTE.

Ah ! tu viens à propos : as-tu quelque chose à me dire ?

LUBIN.

Jarnigoi! si j'avons queuque chose! J'avons vu des pardons, j'avons vu des offenses, des allées, des venues, et pis des moyens pour avoir un mari.

MADAME ARGANTE.

Hâte-toi de m'instruire, parceque j'attends Angélique. Que sais-tu?

LUBIN.

Pisque vous êtes pressée, je mettrons tout en un tas.

MADAME ARGANTE.

Parle donc.

LUBIN.

Je sais une accusation, je sais une innocence, et pis un autre grand stratagême. Attendez, comment appelont-ils cela?

MADAME ARGANTE.

Je ne t'entends pas: mais va-t'en, Lubin. J'apperçois ma fille: tu me diras ce que c'est tantôt; il ne faut pas qu'elle nous voie ensemble.

LUBIN.

Je m'en retourne donc à la provision. (*il sort.*)

SCENE X.

MADAME ARGANTE, ANGÉLIQUE.

MADAME ARGANTE, *à part.*

Voyons de quoi il sera question.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Plus de confidences: Lisette a raison; c'est plus

sûr. (*haut.*) Lisette m'a dit que vous me demandiez, ma mere.

MADAME ARGANTE.

Oui. Je sais que tu as vu Ergaste ; ton éloignement pour lui dure-t-il toujours ?

ANGÉLIQUE, *souriant.*

Ergaste n'a pas changé.

MADAME ARGANTE.

Te souvient-il qu'avant que nous vinssions ici tu m'en disois du bien ?

ANGÉLIQUE.

Je vous en dirai volontiers encore, car je l'estime ; mais je ne l'aime point ; et l'estime et l'indifférence vont fort bien ensemble.

MADAME ARGANTE.

Parlons d'autre chose. N'as-tu rien à dire à ta confidente ?

ANGÉLIQUE.

Non, il n'y a plus rien de nouveau.

MADAME ARGANTE.

Tu n'as pas revu le jeune homme ?

ANGÉLIQUE.

Oui, je l'ai retrouvé ; je lui ai dit ce qu'il falloit, et voilà qui est fini.

MADAME ARGANTE, *souriant.*

Quoi ! absolument fini ?

ANGÉLIQUE.

Oui, tout-à-fait.

MADAME ARGANTE.

Tu me charmes, je ne saurois t'exprimer la satisfaction que tu me donnes. Il n'y a rien de si estimable que toi, Angélique, ni rien aussi d'égal au plaisir que j'ai à te le dire; car je compte que tu me dis vrai : je me livre hardiment à ma joie. Tu ne voudrois pas m'y abandonner si elle étoit fausse; ce seroit une cruauté dont tu n'es pas capable.

ANGÉLIQUE, *avec timidité.*

Assurément.

MADAME ARGANTE.

Va, tu n'as pas besoin de me rassurer, ma fille; tu me ferois injure si tu croyois que j'en doute. Non, ma chere Angélique, tu ne verras plus Dorante : tu l'as renvoyé, j'en suis sûre. Ce n'est pas avec un caractere comme le tien qu'on est exposé à la douleur d'être trop crédule. N'ajoute donc rien à ce que tu m'as dit; tu ne le verras plus, tu m'en assures, et cela suffit. Parlons de la raison, du courage et de la vertu que tu viens de montrer.

ANGÉLIQUE, *d'un air interdit.*

Que je suis confuse!

MADAME ARGANTE.

Grace au ciel, te voilà donc encore plus respectable, plus digne d'être aimée, plus digne que

jamais de faire mes délices. Que tu me rends glorieuse, Angélique !

ANGÉLIQUE, *pleurant.*

Ah ! ma mere, arrêtez, de grace.

MADAME ARGANTE.

Que vois-je ? tu pleures, ma fille: tu viens de triompher de toi-même, tu me vois enchantée, et tu pleures !

ANGÉLIQUE, *se jetant à ses genoux.*

Non, ma mere, je ne triomphe point. Votre joie et vos tendresses me confondent ; je ne les mérite point.

MADAME ARGANTE.

Releve-toi, ma chere enfant. D'où te viennent ces mouvemens où je te reconnois toujours ? que veulent-ils dire ?

ANGÉLIQUE.

Hélas ! c'est que je vous trompe.

MADAME ARGANTE.

Toi ? (*un moment sans rien dire.*) Non, tu ne me trompes point, puisque tu me l'avoues. Acheve ; voyons de quoi il est question.

ANGÉLIQUE.

Vous allez frémir ; on m'a parlé d'enlèvement.

MADAME ARGANTE.

Je n'en suis point surprise. Je te l'ai dit: il n'y a rien dont ces étourdis-là ne soient capables ; et je suis persuadée que tu en as plus frémi que moi.

ANGÉLIQUE.

J'en ai tremblé, il est vrai : j'ai pourtant eu la foiblesse de lui pardonner, pourvu qu'il ne m'en parle plus.

MADAME ARGANTE.

N'importe : je m'en fie à tes réflexions ; elles te donneront bien du mépris pour lui.

ANGÉLIQUE.

Eh ! voilà encore ce qui m'afflige dans *l'aveu* que je vous fais, c'est que vous allez le mépriser vous-même. Il est perdu : vous n'étiez déja que trop prévenue contre lui ; et cependant il n'est point si méprisable. Permettez que je le justifie : je suis peut-être prévenue moi-même ; mais vous m'aimez, daignez m'entendre, portez vos bontés jusque-là. Vous croyez que c'est un jeune homme sans caractere, qui a plus de vanité que d'amour, qui ne cherche qu'à me séduire ; et ce n'est point cela, je vous assure. Il a tort de m'avoir proposé ce que je vous ai dit ; mais il faut regarder que c'est le tort d'un homme au désespoir, que j'ai vu fondre en larmes quand j'ai paru irritée ; d'un homme à qui la crainte de me perdre a tourné la tête. Il n'a point de bien, il ne s'en est point caché, il me l'a dit. Il ne lui restoit donc point d'autre ressource que celle dont je vous parle ; ressource que je condamne comme vous, mais qu'il ne m'a proposée que dans la

seule vue d'être à moi: c'est tout ce qu'il y a compris ; car il m'adore, on n'en peut douter.

MADAME ARGANTE.

Eh ! ma fille, il y en aura tant d'autres qui t'aimeront encore plus que lui.

ANGÉLIQUE.

Oui ; mais je ne les aimerai pas, moi, m'aimassent-ils davantage ; et cela n'est pas possible.

MADAME ARGANTE.

D'ailleurs il sait que tu es riche.

ANGÉLIQUE.

Il l'ignoroit quand il m'a vue ; et c'est ce qui devroit l'empêcher de m'aimer. Il sait bien que quand une fille est riche on ne la donne qu'à un homme qui a d'autres richesses, toutes inutiles qu'elles sont: c'est du moins l'usage ; le mérite n'est compté pour rien.

MADAME ARGANTE.

Tu le défends d'une maniere qui m'alarme. Que penses-tu donc de cet enlèvement? Dis-moi, tu es la franchise même: ne serois-tu point en danger d'y consentir?

ANGÉLIQUE.

Ah ! je ne crois pas, ma mere.

MADAME ARGANTE.

Ta mere ! ah ! le ciel la préserve de savoir seulement qu'on te le propose. Ne te sers plus de ce nom ; elle ne sauroit le soutenir dans cette occa-

sion-ci. Mais pourrois-tu la fuir? te sentirois-tu la force de l'affliger jusque-là, de lui donner la mort, de lui porter le poignard dans le sein?

ANGÉLIQUE.

J'aimerois mieux mourir moi-même.

MADAME ARGANTE.

Survivroit-elle à l'affront que tu te ferois? Souffre à ton tour que mon amitié te parle pour elle. Lequel aimes-tu le mieux, ou de cette *mere* qui t'a inspiré mille vertus, ou d'un amant qui veut te les ôter toutes?

ANGÉLIQUE.

Vous m'accablez. Dites-lui qu'elle ne craigne rien de sa fille; dites-lui que rien ne m'est plus cher qu'elle, et que je ne verrai plus Dorante si elle me condamne à le perdre.

MADAME ARGANTE.

Et que perdras-tu dans un inconnu qui n'a rien?

ANGÉLIQUE.

Tout le bonheur de ma vie. Ayez la bonté de lui dire aussi que ce n'est point la quantité de biens qui rend heureuse, que j'en ai plus qu'il n'en faudroit avec Dorante, que je languirois avec un autre. Rapportez-lui ce que je vous dis là, et que je me soumets à ce qu'elle en décidera.

MADAME ARGANTE.

Si tu pouvois seulement passer quelque tems

sans le voir? Le veux-tu bien? Tu ne me réponds pas; à quoi songes-tu?

ANGÉLIQUE.

Vous le dirai-je? je me repens d'avoir tout dit: mon amour m'est cher; je viens de m'ôter la liberté d'y céder, et peu s'en faut que je ne la regrette: je suis même fâchée d'être éclaircie; je ne vois rien de tout ce qui m'effraie, et me voilà plus triste que je ne l'étois.

MADAME ARGANTE.

Dorante me connoît-il?

ANGÉLIQUE.

Non, à ce qu'il m'a dit.

MADAME ARGANTE.

Eh bien! laisse-moi le voir; je lui parlerai sous le nom d'une tante à qui tu auras tout confié, et qui veut te servir. Viens, ma fille, et laisse à mon cœur le soin de conduire le tien.

ANGÉLIQUE.

Je ne sais, mais ce que vous inspire votre tendresse m'est d'un bon augure.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MADAME ARGANTE, LUBIN.

MADAME ARGANTE.

PERSONNE ne nous voit-il?

LUBIN.

On ne peut pas nous voir drès que nous ne voyons parsonne.

MADAME ARGANTE.

C'est qu'il me semble avoir apperçu là-bas monsieur Ergaste qui se promene.

LUBIN.

Qui? ce nouviau venu? Il n'y a pas de danger avec li; ça ne regarde rin; ça dort en marchant.

MADAME ARGANTE.

N'importe, il faut l'éviter. Voyons ce que tu avois à me dire tantôt, et que tu n'as pas eu le tems de m'achever. Est-ce quelque chose de conséquence?

LUBIN.

Jarni ! si c'est de conséquence ! Il s'agit tant seulement que cet amoureux veut détourner voute fille.

MADAME ARGANTE.

Qu'appelles-tu la détourner ?

LUBIN.

La loger ailleurs, la changer de chambre ; v'là c'en que c'est.

MADAME ARGANTE.

Qu'a-t-elle répondu ?

LUBIN.

Il n'y a encore rin de décidé ; car voute fille a dit : Comment, ventregué ! un enlèvement, monsieur, avec une mere qui m'aime tant ! Bon ! belle amiquié ! a dit Lisette. Voute fille a réparti que c'étoit une honte, qu'alle vous parleroit, vous émouveroit, vous embrasseroit les jambes ; et pis chacun a tiré de son côté, et moi du mian.

MADAME ARGANTE.

Je saurai y mettre ordre. Dorante va-t-il se rendre ici ?

LUBIN.

Tatigué ! s'il viendra ! Je li ons donné l'ordre de la part de noute damoiselle : il ne peut pas manquer d'être obéissant, et la chaise de poste est au bout de l'allée.

MADAME ARGANTE.

La chaise?

LUBIN.

Eh! voirement oui! avec une dame entre deux âges qu'il a mêmement descendue dans l'hôtellerie du village.

MADAME ARGANTE.

Et pourquoi l'a t-il amenée?

LUBIN.

Pour à celle fin qu'alle fasse compagnie à noute damoiselle, si alle veut faire un tour dans la chaise, et pis de là aller souper en ville, à ce qui m'est avis, selon queuques paroles que j'avons attrapées, et qu'ils disiont tout bas.

MADAME ARGANTE.

Voilà de furieux desseins! Adieu: je m'éloigne; et sur-tout ne dis point à Lisette que je suis ici.

LUBIN.

Je vas donc courir après elle. Mais faut que chacun soit content: je sis leur commissionnaire itou à ces enfans. Quand vous arriverez, leur dirai-je que vous venez?

MADAME ARGANTE.

Tu ne leur diras pas que c'est moi, à cause de Dorante qui ne m'attendroit pas; mais seulement que c'est quelqu'un qui approche. (*à part.*) Je ne veux pas le mettre entièrement au fait.

LUBIN.

Je vous entends; rien que queuqu'un, sans nommer parsonne. Je ferai voute affaire, noute maîtresse : enfilez le taillis, stapendant que je reste pour la manigance.

SCENE II.

ERGASTE, LUBIN.

LUBIN.

Morgué! je gaigne bien ma vie avec l'amour de ste jeunesse. Bon! à l'autre. Qu'est-ce qu'il viant roder ici sti-là?

ERGASTE, *rêveur.*

Interrogeons ce paysan ; il est de la maison.

LUBIN, *chantant en se promenant.*

La, la, la.

ERGASTE.

Bon jour, l'ami.

LUBIN.

Serviteur. La, la.

ERGASTE.

Y a-t-il long-tems que vous êtes ici ?

LUBIN.

Il n'y a que l'horloge qui en sait le compte ; moi, je n'y regarde pas.

ERGASTE.

Il est brusque.

LUBIN.

Les gens de Paris passont-ils leur chemin queuque fois? Restez-vous là, monsieur?

ERGASTE.

Peut-être.

LUBIN.

Oh, que nanni! la civilité ne vous le parmet pas.

ERGASTE.

Et d'où vient?

LUBIN.

C'est que vous me portez de l'incommodité. J'ons besoin de ce chemin-ci pour une confarance en cachette.

ERGASTE.

Je te laisserai libre; je n'aime à gêner personne: mais, dis-moi, connois-tu un nommé monsieur Dorante?

LUBIN.

Dorante? oui-dà.

ERGASTE.

Il vient quelquefois ici, je pense, et connoît mademoiselle Angélique?

LUBIN.

Pourquoi non? je la connois bian, moi.

ERGASTE.

N'est-ce pas lui que tu attends?

LUBIN.

C'est à moi à savoir ça tout seul. Si je vous disois oui, nous le saurions tous deux.

ERGASTE.

C'est que j'ai vu de loin un homme qui lui ressembloit.

LUBIN.

Eh bian! cette ressemblance ne faut pas que vous l'apparceviez de près, si vous êtes honnête.

ERGASTE.

Sans doute; mais j'ai compris d'abord qu'il étoit amoureux d'Angélique, et je ne me suis approché de toi que pour en être mieux instruit.

LUBIN.

Mieux! Eh! par la sambille, allez donc oublier ce que vous savez déja. Comment instruire un homme qui est aussi savant que moi?

ERGASTE.

Je ne te demande plus rien.

LUBIN.

Voyez qu'il a de peine! Gageons que vous savez itou qu'alle est amoureuse de li?

ERGASTE.

Non; mais je l'apprends.

LUBIN.

Oui, parceque vous le saviez: mais transportez-

vous plus loin ; faites-li place, et gardez le secret, monsieur : ça est de conséquence.

ERGASTE.

Volontiers, je te laisse. (*il sort.*)

LUBIN, *seul.*

Queu sorcier d'homme ! Dame ! s'il n'ignore de rin, ce n'est pas ma faute.

SCENE III.

DORANTE, LUBIN.

LUBIN.

Bon, vous êtes homme de parole. Mais, dites-moi, avez-vous souvenance de connoître un certain monsieur Ergaste qui a l'air d'être gelé, et qu'on diroit qu'il ne va ni ne grouille quand il marche ?

DORANTE.

Un homme sérieux ?

LUBIN.

Oh ! si sérieux que j'en sis tout triste.

DORANTE.

Vraiment oui ! je le connois, s'il s'appelle Ergaste. Est-ce qu'il est ici ?

LUBIN.

Il y étoit tout présentement : mais je li avons finement parsuadé d'aller être ailleurs.

DORANTE.

Explique-toi, Lubin. Que fait-il ici?

LUBIN.

Oh! jarniguenne! ne m'amusez pas, je n'ons pas le tems de vous acouter dire; je suis pressé d'aller avartir Angélique: ne démarrez pas.

DORANTE.

Mais, dis-moi auparavant...

LUBIN, *en colere.*

Tantôt je ferai le récit de ça. Pargué! allez, j'ons bian le tems de l'entamer de la maniere.

(*il sort.*)

SCENE IV.

ERGASTE, DORANTE.

DORANTE, *un moment seul.*

Ergaste, dit-il; connoît-il Angélique dans ce pays-ci?

ERGASTE, *rêvant.*

C'est Dorante lui-même.

DORANTE.

Le voici. Me trompé-je? Est-ce vous, monsieur?

ERGASTE.

Oui, mon neveu.

DORANTE.

Par quelle aventure vous trouvé-je dans ce pays-ci?

ERGASTE.

J'y ai quelques amis que j'y suis venu voir: mais qu'y venez-vous faire vous-même? Vous m'avez tout l'air d'y être en bonne fortune; je viens de vous y voir parler à un domestique qui vous apporte quelque réponse, ou qui vous y ménage quelque entrevue.

DORANTE.

Je ferois scrupule de vous rien déguiser: il est question d'amour, monsieur, j'en conviens.

ERGASTE.

Je m'en doutois. On parle ici d'une très aimable fille qui s'appelle Angélique. Est-ce à elle que s'adressent vos vœux?

DORANTE.

C'est à elle-même.

ERGASTE.

Vous avez donc accès chez la mere?

DORANTE.

Point du tout, je ne la connois pas, et c'est par hasard que j'ai vu sa fille.

ERGASTE.

Cet engagement-là ne vous réussira pas, Dorante: vous y perdez votre tems; car Angélique est extrêmement riche: on ne la donnera pas à un homme sans bien.

DORANTE.

Aussi la quitterois-je s'il n'y avoit que son bien

qui m'arrêtât : mais je l'aime, et j'ai le bonheur d'en être aimé.

ERGASTE.

Vous l'a-t-elle dit positivement ?

DORANTE.

Oui ; je suis sûr de son cœur.

ERGASTE.

C'est beaucoup : mais il vous reste encore un autre inconvénient ; c'est qu'on dit que sa mere a pour elle actuellement un riche parti en vue.

DORANTE.

Je ne le sais que trop ; Angélique m'en a instruit.

ERGASTE.

Et dans quelle disposition est-elle là-dessus ?

DORANTE.

Elle est au désespoir ! Et dit-on quel homme est ce rival ?

ERGASTE.

Je le connois ; c'est un honnête homme.

DORANTE.

Il faut du moins qu'il soit bien peu délicat s'il épouse une fille qui ne pourra le souffrir ; et puisque vous le connoissez, monsieur, ce seroit en vérité lui rendre service, aussi-bien qu'à moi, que de lui apprendre combien on le hait d'avance.

ERGASTE.

Mais on prétend qu'il s'en doute un peu.

DORANTE.

Il s'en doute, et ne se retire pas! Ce n'est pas là un homme estimable.

ERGASTE.

Vous ne savez pas encore le parti qu'il prendra.

DORANTE.

Si Angélique veut m'en croire, je ne le craindrai plus ; mais, quoi qu'il arrive, il ne peut l'épouser qu'en m'ôtant la vie.

ERGASTE.

Du caractere dont je le connois je ne crois pas qu'il voulût vous ôter la vôtre, ni que vous fussiez d'humeur à attaquer la sienne ; et si vous lui disiez poliment vos raisons, je suis persuadé qu'il y auroit égard. Voulez-vous le voir?

DORANTE.

C'est risquer beaucoup. Peut-être avez-vous meilleure opinion de lui qu'il ne mérite. S'il alloit me trahir? Et d'ailleurs où le trouver?

ERGASTE.

Oh! rien de plus aisé ; car le voilà tout porté pour vous entendre.

DORANTE.

Quoi! c'est vous, monsieur?

ERGASTE.

Vous l'avez dit, mon neveu.

DORANTE.

Je suis confus de ce qui m'est échappé; et vous avez raison, votre vie est bien en sûreté.

ERGASTE.

La vôtre ne court pas plus de hasard, comme vous voyez.

DORANTE.

Elle est plus à vous qu'à moi; je vous dois tout, et je ne dispute plus Angélique.

ERGASTE.

L'attendez-vous ici?

DORANTE.

Oui, monsieur: elle doit y venir; mais je ne la verrai que pour lui apprendre l'impossibilité où je suis de la revoir davantage.

ERGASTE.

Point du tout, allez votre chemin. Ma façon d'aimer est plus tranquille que la vôtre, j'en suis plus le maître; et je me sens touché de ce que vous me dites.

DORANTE.

Quoi! vous me laissez la liberté de poursuivre?

ERGASTE.

Liberté tout entiere. Continuez, vous dis-je: faites comme si vous ne m'aviez pas vu; et ne dites

ici à personne qui je suis, je vous le défends bien. Voici Angélique: elle ne m'apperçoit pas encore; je vais lui dire un mot en passant: ne vous alarmez point.

SCENE V.

ERGASTE, DORANTE, ANGÉLIQUE, *qui s'est approchée; mais qui, appercevant Ergaste, veut se retirer.*

ERGASTE.

Ce n'est pas la peine de vous retirer, madame; je suis instruit. Je sais que monsieur vous aime, qu'il n'est qu'un cadet; Lubin m'a tout dit, et mon parti est pris. Adieu, madame. (*il sort.*)

SCENE VI.

DORANTE, ANGÉLIQUE.

DORANTE.

Voilà notre secret découvert. Cet homme-là, pour se venger, va tout dire à votre mere.

ANGÉLIQUE.

Et malheureusement il a du crédit sur son esprit.

DORANTE.

Il y a apparence que nous nous voyons ici pour la derniere fois, Angélique?

ANGÉLIQUE.

Je n'en sais rien. Pourquoi Ergaste se trouve-t-il ici? (*à part.*) Ma mere auroit-elle quelque dessein?

DORANTE.

Tout est désespéré; le tems nous presse. Je finis par un mot: m'aimez-vous, m'estimez-vous?

ANGÉLIQUE.

Si je vous aime! Vous dites que le tems presse, et vous faites des questions inutiles.

DORANTE.

Achevez de m'en convaincre. J'ai une chaise au bout de la grande allée : la dame dont je vous ai parlé, et dont la maison est à un quart de lieue d'ici, nous attend dans le village; hâtons-nous de l'aller trouver et vous rendre chez elle.

ANGÉLIQUE.

Dorante, ne songez plus à cela; je vous le défends.

DORANTE.

Vous voulez donc me dire un éternel adieu?

ANGÉLIQUE.

Encore une fois je vous le défends: mettez-vous dans l'esprit que si vous aviez le malheur de me persuader je serois inconsolable; je dis le

malheur, car n'en seroit-ce pas un pour vous de me voir dans cet état? je crois qu'oui. Ainsi qu'il n'en soit plus question: ne nous effrayons point, nous avons une ressource.

DORANTE.

Et quelle est-elle?

ANGÉLIQUE.

Savez-vous à quoi je me suis engagée? à vous montrer à une dame de mes parentes.

DORANTE.

De vos parentes?

ANGÉLIQUE.

Oui, je suis sa niece, et elle va venir ici.

DORANTE.

Et vous lui avez confié notre amour?

ANGÉLIQUE.

Oui.

DORANTE.

Et jusqu'où l'avez-vous instruite?

ANGÉLIQUE.

Je lui ai tout conté pour avoir son avis.

DORANTE.

Quoi! la fuite même que je vous ai proposée?

ANGÉLIQUE.

Quand on ouvre son cœur aux gens leur cache-t-on quelque chose? Tout ce que j'ai mal fait, c'est que je ne lui ai pas paru effrayée de votre

proposition autant qu'il le falloit; voilà ce qui m'inquiete.

DORANTE.

Et vous appelez cela une ressource?

ANGÉLIQUE.

Pas trop, cela est équivoque: je ne sais plus que penser.

DORANTE.

Et vous hésitez encore de me suivre?

ANGÉLIQUE.

Non seulement j'hésite, mais je ne le veux point.

DORANTE.

Non, je n'écoute plus rien. Venez, Angélique, au nom de notre amour; venez, ne nous quittons plus, sauvez-moi ce que j'aime, conservez-vous un homme qui vous adore.

ANGÉLIQUE.

De grace, laissez-moi, Dorante; épargnez-moi cette démarche; c'est abuser de ma tendresse, en vérité: respectez ce que je vous dis.

DORANTE.

Vous nous avez trahis; il ne nous reste qu'un moment à nous voir, et ce moment décide de tout.

ANGÉLIQUE, *combattue.*

Dorante, je ne saurois m'y résoudre.

DORANTE.

Il faut donc vous quitter pour jamais.

ANGÉLIQUE.

Quelle persécution ! Je n'ai point Lisette, et je suis sans conseil.

DORANTE.

Ah ! vous ne m'aimez point.

ANGÉLIQUE.

Pouvez-vous le dire ?

SCENE VII.

DORANTE, ANGÉLIQUE, LUBIN.

LUBIN, *passant au milieu d'eux sans s'arrêter.*

Prenez garde ; reboutez le propos à une autre fois, voici queuqu'un.

DORANTE.

Et qui ?

LUBIN.

Queuqu'un qui est fait comme une mere.

DORANTE, *fuyant avec Lubin.*

Votre mere! Adieu, Angélique : je l'avois prévu, il n'y a plus d'espérance.

ANGÉLIQUE, *voulant le retenir.*

Non, je crois qu'il se trompe; c'est ma parente. Il ne m'écoute point ; que ferai-je ? Je ne sais où j'en suis.

SCENE VIII.

MADAME ARGANTE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE, *allant à sa mere.*

Ah ! ma mere.

MADAME ARGANTE.

Qu'as-tu donc, ma fille ? d'où vient que tu es si troublée ?

ANGÉLIQUE.

Ne me quittez point, secourez-moi ; je ne me reconnois plus.

MADAME ARGANTE.

Te secourir ! et contre qui, ma chere fille ?

ANGÉLIQUE.

Hélas ! contre moi, contre Dorante, et contre vous qui nous séparez peut-être. Lubin est venu dire que c'étoit vous : Dorante s'est sauvé, il se meurt ; et je vous conjure qu'on le rappelle, puisque vous voulez lui parler.

MADAME ARGANTE, *à part.*

Sa franchise me pénetre. (*haut.*) Oui, je te l'ai promis, et j'y consens ; qu'on le rappelle. Je veux devant toi le forcer lui-même à convenir de l'indignité qu'il te proposoit. (*appelant.*) Lubin ! cherche Dorante, et dis-lui que je l'attends ici avec ma niece.

LUBIN.

Voute niece ! Est-ce que vous êtes itou la tante de voute fille ? (*il sort.*)

MADAME ARGANTE.

Va, ne t'embarrasse point. Mais j'apperçois Lisette : c'est un inconvénient ; renvoie-la comme tu pourras avant que Dorante arrive. Elle ne me reconnoîtra pas sous cet habit, et je me cache avec ma coîffe.

SCENE IX.

MADAME ARGANTE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE, *à Angélique.*

Apparemment que Dorante attend plus loin. (*à madame Argante.*) Que je ne vous sois point suspecte, madame ; je suis du secret, et vous allez tirer ma maîtresse d'une dépendance bien dure et bien gênante : sa mere auroit infailliblement forcé son inclination. (*à Angélique.*) Pour vous, madame, ne vous faites pas un monstre de votre fuite. Que peut-on vous reprocher dès que vous fuyez avec madame ?

MADAME ARGANTE, *se découvrant.*

Retirez-vous.

LISETTE, *fuyant.*

Oh !

MADAME ARGANTE.

C'étoit le plus court pour nous en défaire.

ANGÉLIQUE.

Voici Dorante, je frissonne. Ah! ma mere, songez que je me suis ôté tous les moyens de vous déplaire; et que cette pensée vous attendrisse un peu pour nous!

SCENE X.

DORANTE, MADAME ARGANTE, ANGÉLIQUE, LUBIN.

ANGÉLIQUE.

Approchez, Dorante. Madame n'a que de bonnes intentions: je vous ai dit que j'étois sa niece.

DORANTE, *saluant.*

Je vous croyois avec madame votre mere.

MADAME ARGANTE.

C'est Lubin qui s'est mal expliqué d'abord.

DORANTE.

Mais ne viendra-t-elle pas?

MADAME ARGANTE.

Lubin y prendra garde. Retire-toi, et nous avertis si madame Argante arrive.

LUBIN, *riant par intervalles.*

Madame Argante? allez, allez, n'appréhendez

rin pus; je la défie de vous surprendre. Alle pourra arriver, si le diable s'en mêle. (*il sort en riant.*)

SCENE XI.

DORANTE, MADAME ARGANTE, ANGÉLIQUE.

MADAME ARGANTE.

Eh bien! monsieur, ma niece m'a tout *conté*; rassurez-vous: il me paroît que vous êtes inquiet.

DORANTE.

J'avoue, madame, que votre présence m'a d'abord un peu troublé.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Comment le trouvez-vous, ma mere?

MADAME ARGANTE, *à part.*

Doucement! (*haut.*) Je ne viens ici que pour écouter vos raisons sur l'enlèvement dont vous parlez à ma niece.

DORANTE.

Un enlèvement est effrayant, madame; mais le désespoir de perdre ce qu'on aime rend bien des choses pardonnables.

ANGÉLIQUE.

Il n'a pas trop insisté; je suis obligée de le dire.

DORANTE.

Il est certain qu'on ne consentira pas à nous unir. Ma naissance est égale à celle d'Angélique;

mais la différence de nos fortunes ne me laisse rien à espérer de sa mere.

MADAME ARGANTE.

Prenez garde, monsieur : votre désespoir de la perdre pourroit être suspect d'intérêt ; et quand vous dites que non, faut-il vous en croire sur votre parole ?

DORANTE.

Ah ! madame, qu'on retienne tout son bien, qu'on me mette hors d'état de l'avoir jamais ; le ciel me punisse si j'y songe !

ANGÉLIQUE.

Il m'a toujours parlé de même.

MADAME ARGANTE.

Ne nous interrompez point, ma niece. (*à Dorante.*) L'amour seul vous fait agir, soit ; mais vous êtes, m'a-t-on dit, un honnête homme ; et un honnête homme aime autrement qu'un autre ; le plus violent amour ne lui conseille jamais rien qui puisse tourner à la honte de sa maîtresse. Voyez : vous reconnoissez-vous à ce que je dis là, vous qui voulez engager Angélique à une démarche aussi déshonorante.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ceci commence mal.

MADAME ARGANTE.

Pouvez-vous être content de votre cœur ? Et supposons qu'elle vous aime, le méritez-vous ? Je

ne viens point ici pour me fâcher, et vous avez la liberté de me répondre ; mais n'est-elle pas bien à plaindre d'aimer un homme aussi peu jaloux de sa gloire, aussi peu touché des intérêts de sa vertu, qui ne se sert de sa tendresse que pour égarer sa raison, que pour lui fermer les yeux sur tout ce qu'elle se doit à elle-même, que pour l'étourdir sur l'affront irréparable qu'elle va se faire? Appelez-vous cela de l'amour? et la puniriez-vous plus cruellement du sien, si vous étiez son ennemi mortel?

DORANTE.

Madame, permettez-moi de vous le dire, je ne vois rien dans mon cœur qui ressemble à ce que je viens d'entendre. Un amour infini, un respect qui m'est peut-être encore plus cher et plus précieux que cet amour même; voilà tout ce que je sens pour Angélique. Je suis d'ailleurs incapable de manquer d'honneur; mais il y a des réflexions austeres qu'on n'est point en état de faire quand on aime. Un enlèvement n'est pas un crime, c'est une irrégularité que le mariage efface. Nous nous serions donné notre foi mutuelle, et Angélique en me suivant n'auroit fui qu'avec son époux.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Elle ne se paiera pas de ces raisons-là.

MADAME ARGANTE.

Son époux, monsieur! suffit-il d'en prendre le nom pour l'être? Et de quel poids, s'il vous plaît, seroit cette foi mutuelle dont vous parlez? Vous vous croiriez donc mariés parceque, dans l'étourderie d'un transport amoureux, il vous auroit plu de vous dire, nous le sommes? Les passions seroient bien à leur aise si leur emportement rendoit tout légitime.

ANGÉLIQUE.

Juste ciel!

MADAME ARGANTE.

Songez-vous que de pareils engagemens déshonorent une fille, que sa réputation en demeure ternie, qu'elle en perd l'estime publique; que son époux peut réfléchir un jour qu'elle a manqué de vertu; que la foiblesse honteuse où elle est tombée doit la flétrir à ses yeux même, et la lui rendre méprisable?

ANGÉLIQUE, *vivement.*

Ah! Dorante, que vous étiez coupable! Madame, je me livre à vous, à vos conseils; conduisez-moi, ordonnez: que faut-il que je devienne? Vous êtes la maîtresse; je fais moins cas de la vie que des lumieres que vous venez de me donner. Et vous, Dorante, tout ce que je puis à présent pour vous, c'est de vous pardonner une proposition qui doit vous paroître affreuse.

DORANTE.

N'en doutez pas, chere Angélique ; oui, je me rends, je la désavoue. Ce n'est pas la crainte de voir diminuer mon estime pour vous qui me frappe, je suis sûr que cela n'est pas possible ; c'est l'horreur de penser que les autres ne vous estimeroient plus qui m'effraie. Oui, je le comprends, le danger est sûr. Madame vient de m'éclairer à mon tour ; je vous perdrois : et qu'est-ce que c'est que mon amour et ses intérêts auprès d'un malheur aussi terrible ?

MADAME ARGANTE.

Et d'un malheur qui auroit entraîné la mort d'Angélique, parceque sa mere n'auroit pu le supporter.

ANGÉLIQUE.

Hélas ! jugez combien je dois l'aimer cette mere ! Rien ne nous a gênés dans nos entrevues. Eh bien ! Dorante, apprenez qu'elle les savoit toutes, que je l'ai instruite de votre amour, du mien, de vos desseins, de mes irrésolutions.

DORANTE.

Qu'entends-je ?

ANGÉLIQUE.

Oui, je l'avois instruite : ses bontés, ses tendresses m'y avoient obligée ; elle a été ma confidente, mon amie ; elle n'a jamais gardé que le droit de me conseiller; elle ne s'est reposée de ma

LA MERE CONFIDENTE.



F Massard del. Gault de St Germain direx.

Vous, madame, sa mere d'Angélique ?

Acte III. Sc. XI.

conduite que sur ma tendresse pour elle, et m'a laissée la maîtresse de tout. Il n'a tenu qu'à moi de vous suivre, d'être une ingrate envers elle, de l'affliger impunément, parcequ'elle avoit promis que je serois libre.

DORANTE.

Quel respectable portrait me faites-vous d'elle ! Tout amant que je suis vous me mettez dans ses intérêts même; je me range de son parti, et me regarderois comme le plus indigne des hommes si j'avois pu détruire une aussi belle, aussi vertueuse union que la vôtre.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ah! ma mere, lui dirai-je qui vous êtes?

DORANTE.

Oui, belle Angélique, vous avez raison: abandonnez-vous toujours à ces mêmes bontés qui m'étonnent, et que j'admire; continuez de les mériter, je vous y exhorte. Que mon amour y perde ou non, vous le devez. Je serois au désespoir si je l'avois emporté sur elle.

MADAME ARGANTE, *après avoir rêvé quelque tems.*

Ma fille, je vous permets d'aimer Dorante.

DORANTE.

Vous, madame, la mere d'Angélique?

ANGÉLIQUE.

C'est elle-même. En connoissez-vous qui lui ressemble?

DORANTE.

Je suis si pénétré de respect...

MADAME ARGANTE.

Arrêtez : voici monsieur Ergaste.

SCENE XII.

MADAME ARGANTE, ANGELIQUE, DORANTE, ERGASTE.

ERGASTE.

Madame, quelques affaires pressantes me rappellent à Paris. Mon mariage avec Angélique étoit comme arrêté; mais j'ai fait quelques réflexions : je craindrois qu'elle ne m'épousât par pure obéissance, et je vous remets votre parole. Ce n'est pas tout : j'ai un époux à vous proposer pour Angélique, un jeune homme riche et estimé. Elle peut avoir le cœur prévenu ; mais n'importe.

ANGÉLIQUE.

Je vous suis obligée, monsieur ; ma mere n'est pas pressée de me marier.

MADAME ARGANTE.

Mon parti est pris, monsieur; j'accorde ma fille à Dorante que vous voyez. Il n'est pas riche; mais il vient de me montrer un caractere qui me charme, et qui fera le bonheur d'Angélique. Dorante, je ne veux que le tems de savoir qui

vous êtes. (*Dorante veut se jeter aux genoux de madame Argante qui le releve.*)

ERGASTE.

Je vais vous le dire, madame; c'est mon neveu, le jeune homme dont je vous parle, et à qui j'assure tout mon bien.

MADAME ARGANTE.

Votre neveu!

ANGÉLIQUE, *bas, à Dorante.*

Ah! que nous avons d'excuses à lui faire!

DORANTE.

Eh! monsieur, comment payer vos bienfaits?

ERGASTE.

Point de remerciemens. Ne vous avois-je pas promis qu'Angélique n'épouseroit point un homme sans bien? Je n'ai plus qu'une chose à dire; j'intercede pour Lisette et je demande grace.

MADAME ARGANTE.

Je lui pardonne. Que nos jeunes gens la récompensent; mais qu'ils s'en défassent.

LUBIN.

Et moi, pour bian faire, faut qu'an me récompense, et qu'an me garde.

MADAME ARGANTE.

Je t'accorde les deux.

FIN DE LA MERE CONFIDENTE.

EXAMEN

DE LA MERE CONFIDENTE.

Des comédies en trois actes de Marivaux restées au théâtre, la plus foible est la Mere Confidente : le plan est sagement conçu, l'action s'engage et se dénoue sans effort ; mais les moyens et les détails tiennent plus du drame que de la comédie : on y trouve des traits d'ingénuité, des mots spirituels, une sorte de gaieté qui s'adresse à l'esprit ; on y chercheroit vainement des caracteres et du comique de situation. Cependant cette piece s'est maintenue et se maintiendra au Répertoire, parceque tous les rôles en sont agréables, et qu'il résulte toujours à la représentation un effet piquant du plaisir que chaque acteur trouve à remplir la partie dont il est chargé.

La situation d'une mere qui s'engage à n'être que la confidente de sa fille, et qui rappelle quelquefois involontairement les droits qu'elle tient de la maternité, est théâtrale ; cette confusion de sentimens, ce passage subit de la dignité au ton de la confiance, plairont toujours à une actrice en lui offrant les moyens de se montrer sous différens aspects.

Le personnage d'Angélique présente un mélange d'ingénuité, de douceur, de sensibilité, d'irrésolution

très propre à exercer le talent d'une jeune amoureuse; avec de la grace et une voix touchante, il est impossible de ne pas plaire aux spectateurs dans un rôle de ce genre.

L'activité de Lisette qui seule mene l'intrigue, et qui oppose long-tems avec succès son ascendant à celui d'une mere, rend ce personnage assez important pour que la soubrette en vogue ne l'abandonne jamais aux doubles.

Si nous passons maintenant aux rôles des hommes, nous trouverons que celui de Dorante a de la chaleur, et un mouvement de repentir à l'avant-derniere scene, qui excite dans le parterre ces bruyans applaudissemens dont l'acteur le plus modeste peut toujours prendre sa part. La lenteur d'Ergaste, son ton laconique, sa gaucherie auprès des femmes, rendent ce rôle très intéressant pour les premiers acteurs qui le jouent ordinairement après une piece où ils ont déployé toutes les graces du séducteur et l'aimable légèreté du petit-maître. Lubin est un paysan taillé sur l'unique modele adopté par Marivaux, c'est-à-dire qu'il est à-la-fois lourd et spirituel; mélange qui n'est pas dans la nature, et ne réussit que trop souvent au théâtre.

Nous le répétons, quand une piece dont les scenes se succedent sans embarras a l'avantage de n'offrir que des rôles qui plaisent aux premiers sujets, il ne faut pas chercher dans les regles de l'art les causes de la réputation dont elle jouit: aussi n'essaierons-nous pas de juger avec sévérité la Mere Confidente. Nous

doutons que beaucoup de meres reglent leur conduite sur celle de madame Argante; en renonçant d'elles-mêmes à leur autorité, elles risqueroient de ne plus trouver au dénouement un jeune homme à convertir, et un oncle de trente cinq ans disposé à renoncer au mariage pour mieux assurer la fortune d'un neveu qui est son rival. Dans cette piece, Marivaux n'a pas peint les mœurs de la société; il n'a fait que mettre en scene un joli sujet de roman: des idées spirituelles, un style pur, des réparties fines, en ont assuré le succès au théâtre, et en rendent la lecture amusante; avantage que n'ont pas les romans modernes exposés sur la scene sous le nom de drame: à la rigueur on peut les voir jouer, mais il est impossible de les lire.

FIN DE L'EXAMEN DE LA MERE CONFIDENTE.

doutons que beaucoup de meres reglent leur conduite sur celle de madame Argante; en renonçant d'elles-mêmes à leur autorité, elles risqueroient de ne plus trouver au dénouement un jeune homme à convertir, et un oncle de trente-cinq ans disposé à renoncer au mariage pour mieux assurer la fortune d'un neveu qui est son rival. Dans cette pièce, Marivaux n'a pas peint les mœurs de la société; il n'a fait que mettre en scène un joli sujet de roman: des idées spirituelles, un style pur, des reparties fines, ont assuré le succès au théâtre, et en rendent la lecture amusante; avantage que n'ont pas les romans modernes exposés sur la scène sous le nom de drame: à la rigueur on peut les voir jouer; mais il est impossible de les lire.

FIN DE L'EXAMEN DE LA MERE CONFIDENTE.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS LE DIX-NEUVIEME VOLUME.

CRISPIN RIVAL DE SON MAITRE, COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE, DE LE SAGE, page 1
Acteurs, 2
Examen de Crispin rival de son Maître, 73

LES TROIS FRERES RIVAUX, COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS, DE DE LAFONT, 77
Notice sur de Lafont, 79
Préface de l'auteur, 87
Epître dédicatoire, 89
Acteurs, 90
Examen des Trois Freres rivaux, 135

LA SURPRISE DE L'AMOUR, COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE, DE MARIVAUX, 139
Notice sur Marivaux, 141
Épître dédicatoire, 169
Acteurs, 172
Examen de la Surprise de l'Amour, 283

LE JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD, COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE, DE MARIVAUX, page 289
Acteurs, 290
Examen du Jeu de l'Amour et du Hasard, 397

LA MERE CONFIDENTE, COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE, DE MARIVAUX, 401
Acteurs, 402
Examen de la Mere confidente, 505

FIN DU DIX-NEUVIEME VOLUME.

TABLE.

LE JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD, comédie en trois actes et en prose, de Marivaux, page [illegible]
Acteurs, [illegible]
Examen du Jeu de l'Amour et du Hasard, [illegible]

LA MERE CONFIDENTE, comédie en trois actes et en prose, de Marivaux, [illegible]
Acteurs, [illegible]
Examen de la Mere confidente, [illegible]

FIN DU DIX-NEUVIEME VOLUME.

Petitot, Claude Bernard, 1772-1825

Répertoire du théatre français ou recueil des tragédies et des comédies restées au theatre depuis Rotrou, pour faire suite aux editions in octavo de Corneille, Molière ... ; avec des notices sur chaque auteur et l'examen de chaque pièce
Bd.: 19

Paris 1804

P.o.gall.app. 10-19
urn:nbn:de:bvb:12-bsb10103842-2